

**Avis au peuple sur sa santé, ou, Traité des maladies les plus fréquentes / [S.A.D. Tissot].**

**Contributors**

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797

**Publication/Creation**

Paris : P.F. Didot, le Jeune, 1763.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/fxjmkbzy>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

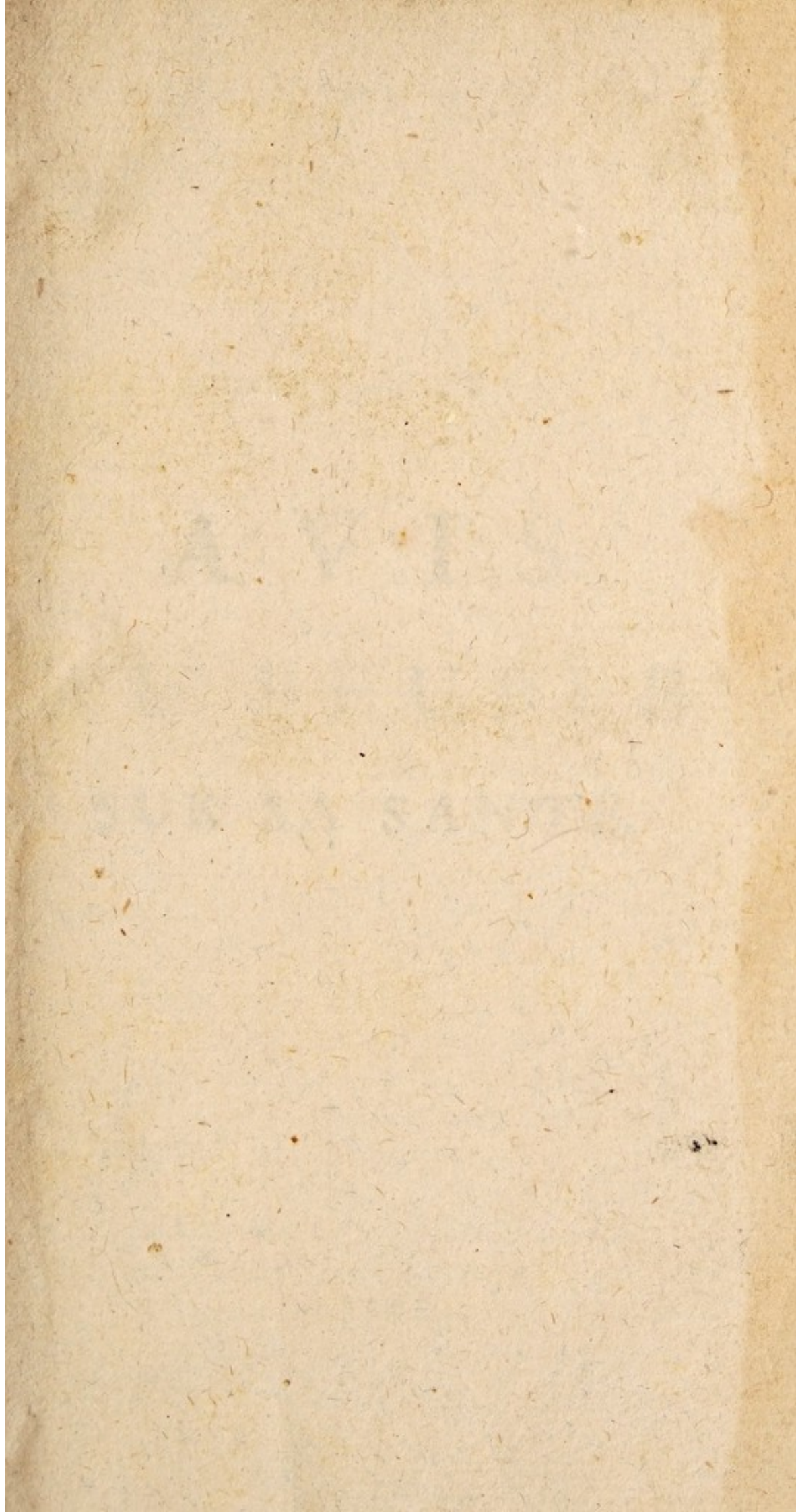





TIS

51525/B









Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Wellcome Library

**A V I S**  
**A U P E U P L E**  
**S U R S A S A N T É .**




---

## AVIS DU LIBRAIRE.

**L**E Public ayant paru assez satisfait de l'exécution Typographique, du papier & du prix de la premiere Edition que nous avons donné de cet Ouvrage revûe pour l'usage de la France, connu sous le nom de l'Edition dédiée à M. DE MIRABEAU, & recherchée généralement; nous avons donné tous nos soins & n'avons rien épargné pour nous conserver une réputation aussi flatteuse. C'est donc dans ces sentimens que nous lui donnons cette seconde Edition considérablement augmentée; nous l'avons partagée en deux volumes qui n'en feront toujours qu'un seul portatif, afin que les Habitans de la Campagne, à qui l'Auteur l'a destinée principalement, puissent se la procurer à peu de frais. Mais comme il arrive toujours que les Editions des bons Livres se multiplient à l'infini, que l'appas du gain les fait faire à la hâte, & par conséquent elles fourmillent de fautes; nous avons cru que pour obvier à un mal qui ne devient que trop dangereux, sur-tout dans un Livre de la nature de celui-ci, où il s'agit de la vie d'une grande partie du Peuple, nous devons signer & parapher tous les Exemplaires qui sortiront de notre Magasin, afin d'éviter les abus qui pourroient se commettre dans leurs distributions.

*L. Fr. Didot l'aîné*





42550  
A V I S  
A U P E U P L E  
S U R S A S A N T É ,

O U

T R A I T É D E S M A L A D I E S  
L E S P L U S F R É Q U E N T E S ,

*PAR M. TISSOT, Médecin, Membre des  
Sociétés de Londres & de Bâle, &c.*

S E C O N D E É D I T I O N , augmentée sur la  
dernière de l'Auteur, de la Description  
& de la Cure de plusieurs Maladies,  
& principalement de celles qui deman-  
dent de prompts secours.

O U V R A G E composé en faveur des Habitans de la  
Campagne, du Peuple des Villes, & de tous ceux  
qui ne peuvent avoir facilement les conseils des  
Médecins.

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ,  
AUX DÉPENS DE P. FR. DIDOT LE JEUNE ,  
Quai des Augustins, à S. Augustin.

---

M. D C C. L X I I I .

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*



LA VIE  
AU PEUPLE  
SUR SA SANTÉ

OU  
TRAITE DES MALADIES  
LES PLUS FREQUENTES

PAR M. TISSOT, Médecin, Auteur de  
"Traité de l'homme & de la femme"

Seconde Edition, augmentée par la  
technique de l'Auteur, de la description  
de la Cure de plusieurs Maladies,  
& principalement de celles qui donnent  
lieu à des complications.

C'est à la connaissance exacte des Habits de la  
Campagne, du Peuple des Villes, & de tous ceux  
qui ne peuvent avoir facilement les conseils des  
Médecins.

TOME PREMIER

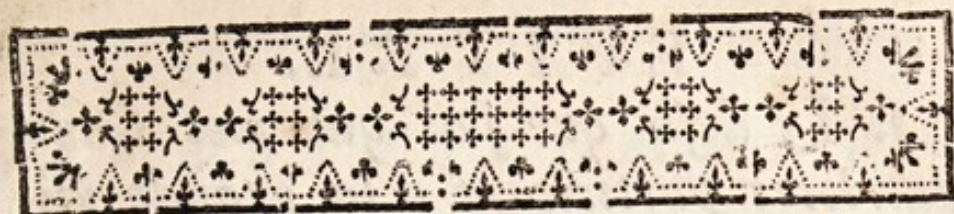


PAR M. TISSOT, Médecin, Auteur de

"Traité de l'homme & de la femme"

PAR M. TISSOT, Médecin, Auteur de

"Traité de l'homme & de la femme"



A M O N S I E U R.  
L E M A R Q U I S.  
D E M I R A B E A U,  
L' A M I D E S H O M M E S.

*M* O N S I E U R,

*Le motif qui vous a fait publier tant de vues & de réflexions sages & utiles sur la population [ l'amour pour l'humanité ] a engagé M. Tissot à composer cet Ouvrage , afin de diminuer l'effet d'une des principales causes de la dépopulation, qui est le mauvais traitement des maladies du Peu-*



ple. Le desir que j'ai que mes Compatriotes participent à la grande utilité de ce Livre, connu par plusieurs éditions & traductions en différens Pays, m'a porté à en conseiller la réimpression, & à y faire les changemens & additions nécessaires, pour qu'il soit d'un usage plus général. Je vous en fais hommage, MONSIEUR, & je vous prie de recevoir ce témoignage du profond respect que j'ai pour l'Ami des Hommes.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble  
Serviteur,

\*\*\*



---

## A V E R T I S S E M E N T

de la premiere Edition de Paris.

**I**L n'est pas de Médecin sensible au plaisir de faire du bien aux hommes , qui ne voulût être Auteur d'un Ouvrage comme celui-ci , qui tend au soulagement & à la conservation du Peuple. Dès qu'il a paru , on a été frappé de son utilité , & de la nécessité de le multiplier ; c'est ce qui en a fait publier en moins d'un an plusieurs éditions & traductions en diverses Langues : ainsi M. Tissot devient le bienfaiteur du Peuple des campagnes , cette partie la plus nombreuse & la plus utile de l'humanité.

J'ai souhaité que ma Patrie profitât du travail de cet habile Praticien ; mais il falloit pour cela faire à son Ouvrage quelques changemens que la différence des Pays rendoit nécessaires. Ces changemens se réduisent aux mesures , aux prix des drogues & à quelques termes particuliers au Pays de l'Auteur. Du reste , l'ouvrage de M. Tissot est tel qu'il l'a donné.

Pour ne rien laisser à désirer dans ce Livre , j'ai cru devoir y faire quelques additions , en me conformant au Plan de l'Auteur. Elles sont de deux especes :

1<sup>o</sup>. Il m'a paru qu'il y avoit quelques maladies fréquentes à la campagne parmi le Peuple , & dont M. Tissot n'a point parlé ;



viii AVERTISSEMENT.

c'est sans doute parce qu'elles ne le sont point autant dans son Pays ; mais il devenoit indispensable de les ajouter à une Edition faite pour ce Pays-ci. Ces maladies sont les Hydropisiés générales & du bas-ventre, les Aphtes, la Coqueluche, la Snette, l'Ergot, les Engélures, le Carreau, les Ecrouelles, &c.

2°. On trouvera encore dans cette nouvelle édition des additions d'un second genre, qui, sans sortir du plan de l'Auteur, augmentent l'utilité de cet Ouvrage, & qui sont nécessaires à ceux qui se serviront de ce Livre. Dans le grand nombre de maladies dont M. Tissot n'a point parlé, soit parce qu'elles ne sont pas fréquentes à la campagne, soit parce qu'elles exigent absolument les soins d'un Médecin ; il y en a quelques-unes, qui, lorsqu'elles se présentent, demandent des secours très-prompts, qu'il seroit dangereux de différer jusqu'à l'arrivée du Médecin, lorsqu'il tarde plusieurs heures. Du nombre de ces maladies sont les accès d'Asthme, les attaques d'Epilepsie, le Catharre suffocant, les Hémorrhagies, l'Etouffement ou suffocation, les accidens produits par la Goutte remontée, les Eruptions rentrées, la Suppression, les Hémorrhagies, les Poisons, &c.



---

# A V E R T I S S E M E N T

*pour la seconde Edition.*

**L**E tems a justifié, autant que nous pouvions le desirer, le jugement que nous avons porté de l'Avis au Peuple sur sa fanté par M. Tissot, en le faisant réimprimer à Paris. Les Médecins ont reconnu dans cet Ouvrage des descriptions claires & exactes des maladies, & les secours ou les moyens de guérir les plus efficaces, & les plus aisés à se procurer. Ceux pour qui ce Livre a été fait en retirent journellement le plus grand fruit; & toutes les familles cherchent à se le procurer, soit pour leurs propres besoins, soit pour soulager les autres. Enfin, on regarde généralement l'Avis au Peuple de M. Tissot, comme celui de tous les Ouvrages de ce genre, avec lequel il est le plus aisé de traiter des maladies sans être Médecin, & sans faire des fautes nuisibles aux malades.

L'édition que nous avons fait faire ici en 1762 a été enlevée en moins d'un an, quoi qu'elle fût très-nombreuse; & en considérant le nombre de personnes qui ont demandé cet Ouvrage depuis qu'il manque, on peut juger que le Libraire auroit pu débiter une seconde édition: ce qui a empêché de la faire, c'est qu'on a appris que M. Tissot se disposoit à faire réimprimer son



x      *AVERTISSEMENT.*

Livre avec des augmentations ; le bien public demandoit qu'on attendît cette édition de l'Auteur pour s'y conformer, c'est celle que l'on donne aujourd'hui, dans laquelle on verra qu'il n'est point d'ouvrage si bon qui ne puisse devenir meilleur entre les mains de M. Tissot. Nous avons fait à l'édition de Paris quelques additions que nous avons cru nécessaires, ou au moins utiles à ceux pour qui ce Livre est destiné ; nous avons eu la satisfaction de voir l'Auteur porter le même jugement & augmenter sa seconde édition d'après l'idée que nous lui en avons donnée ; *l'omission de ce chapitre des accidens qui demandent des secours prompts, étoit, dit M. Tissot, un vuide réel dans le plan de cet Ouvrage ; l'Editeur de Paris qui l'a très-bien senti, l'a très-bien suppléé* : il est vrai que M. Tissot n'a adopté qu'une partie des additions de l'édition de Paris ; 1°. Dans la crainte de rendre l'ouvrage plus cher, en le faisant plus volumineux, & de diminuer le nombre des acquéreurs. 2°. Parce qu'il y a des additions qui roulent sur des maladies chroniques qui ne peuvent être traitées avec tout le succès qu'on peut desirer par un Médecin.

On trouvera dans cette nouvelle édition de Paris, non-seulement ce qui étoit dans la première, mais encore plusieurs nouveaux articles. Il ne nous conviendrait pas de nous conduire différemment de no-



tre sçavant Auteur, sans alléguer des raisons qui puissent nous justifier.

Les augmentations que nous avons faites ont pour sujet, 1°. des maux qui demandent de prompts secours, ou du moins que l'on mette le malade en état d'attendre l'arrivée d'un Médecin éloigné de plusieurs lieues, tels sont les accès d'asthme d'épilepsie, le poison, le vomissement, le crachement de sang abondant, &c. 2°. Des maladies pour lesquelles le Peuple ne consulte point le Médecin qu'elles ne soient très-anciennes & par conséquent incurables, parce qu'elles causent peu ou même point de douleurs vives; & qu'elles subsistent longtemps sans empêcher de vaquer à leurs affaires, des gens qui sont peu sensibles, & qui sçavent souffrir sans se plaindre; maladies dont on peut guérir, ou au moins empêcher le progrès, en faisant de bonne-heure des remèdes convenables: ainsi pour faire du bien au Peuple en pareil cas, il faut le faire pour ainsi dire malgré lui, ou du moins il faut le prévenir. C'est pourquoi nous avons mis dans ce Livre, destiné en partie pour ceux qui sont sensibles au sort du Peuple, ces articles *Hydropisie générale & particulière, Jaunisse, Hémorrhoides, &c.* 3°. Nous avons parlé de la *Suette* qui est une maladie souvent épidémique & funeste dans les campagnes, de l'*Ergot* qui quelques fois ravages des Provinces de la France; enfin des maladies *Vénériennes* qui sont devenues une



des maladies les plus communes parmi le Peuple des grandes Villes , pour le soulagement duquel ce Livre est fait en partie. On trouvera encore une addition importante & nécessaire à la Table des remedes. Quelque soin que M. Tissot ait pris de recommander les remedes les plus efficaces , les plus aisés à trouver , les moins coûteux ; l'expérience a fait voir qu'il y en a qui sont trop chers pour bien des gens , & d'autres qu'on ne peut se procurer parce qu'ils n'existent pas dans tous les Pays. C'est pour obvier à cet inconvénient que nous avons fait à la Table des remedes un supplément qui contient une Liste des médicamens qu'on peut substituer à ceux de Monsieur Tissot , quand on est dans l'impossibilité de les avoir , je dis dans l'impossibilité , parce que les remedes de M. Tissot sont les meilleurs qu'on puisse ordonner dans le cas où il les ordonne. Nous avons fait cette Liste de succédanés , la plus ample qu'il a été possible , afin qu'il ne se trouvât pas de lieu où on ne pût remplacer le remede manquant.

Nous n'avons pas cru devoir faire usage de quelques notes qu'on a ajoutées à une nouvelle édition faite à Lyon , chez Bruyset. 1°. Parce qu'elle ne m'ont pas paru rendre l'Ouvrage de M. Tissot plus utile. 2°. Parce qu'elles ne peuvent pas manquer d'embarrasser celui qui fera usage de cette édition ; les notes lui donnant souvent des



doutes sur la bonté de la méthode de M. Tissot, ou lui laissant à juger de choses qui sont au-dessus de ses lumières. En lisant le premier Chapitre de cette édition de Lyon, j'ai été fort surpris de voir qu'elle n'avoit pas été faite, ou du moins commencée sur la seconde édition originale de Lausanne, quoique le titre l'annonce, mais sur la première édition de Paris; on en trouvera des preuves aux pages 36, 39, 40, 41, 51, 52, &c. on lit à la page 46, une note qui renvoie à un supplément pour les maladies épidémiques & particulièrement pour l'Ergot; cependant il n'y a ni dans le reste du Livre, ni dans l'édition de Lausanne, aucun supplément, aucun article sur l'Ergot; mais cette note se trouvoit dans la première édition de Paris qui avoit un supplément, ainsi l'édition de Lyon a été commencée sur la première de Paris & non pas sur la seconde de Lausanne, donnée en 1762 par l'Auteur, & augmentée par lui. Nous n'avons ni le loisir ni la patience de comparer les éditions de Lyon & de Lausanne pour voir où le Libraire de Lyon a commencé à suivre celle de Lausanne; nous souhaitons pour le bien de ceux à qui son édition tombera, que ce que nous n'avons pas comparé, mérite mieux que le premier Chapitre la qualification qu'il lui a donnée d'être conforme à la seconde édition originale.

Nous ne rendons pas compte des le-



xiv *AVERTISSEMENT.*

gers changemens faits à la premiere édition de Paris , & dont il est parlé dans le premier Avertissement, comme ils lui ont mérité la préférence du Public qui la connoît sous le nom de l'édition dédiée à M. de Mirabeau , nous l'avons encore perfectionnée autant qu'il étoit possible.







# P R E F A C E

## D E L' A U T E U R.



*I c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'Avis au Peuple, a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroissais ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.*

*Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce Pays, où il périt par la disette des secours utiles & l'abondance des nuisibles, mon seul but en écrivant étoit de le soulager. Je n'avois destiné ce Livre qu'à une petite enceinte de pays & à un petit nombre de personnes, & j'ai été très-surpris en apprenant que cinq à six mois après sa publication, il étoit l'un des Livres les plus répandus en Europe, & l'un des Livres de science qui a trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour-propre, bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif comme ami de l'humanité, en jugeant par l'effet qu'on pouvoit s'en promettre, effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie*



que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres. Enfin j'ai ressenti dans toute son étendue, celui que doivent procurer à toute personne qui pense, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que L'ILLUSTRE CHAMBRE DE SANTÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE BERNE me fit remettre peu de mois après la publication de cet Ouvrage, avec une Lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la satisfaction extraordinaire avec laquelle elle l'avoit vu paroître; circonstance que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité & d'ingratitude & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins à cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai fait plusieurs changemens qui la rendent fort supérieure à la première, & dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La première est celle que les Libraires HEIDEGGER publient en Allemand à Zurich, il y a un an. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de Monsieur HIRZEL, premier Médecin du Canton de Zurich &c. que la supériorité & l'universalité de ses talens, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la Médecine, l'étendue & le succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'Histoire d'un de ses Sages (a); mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'Avis au Peuple dans sa langue; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets, qu'il ait perdu à rendre mes idées à ses compatriotes, un tems qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

[a] Le Socrate rustique, ouvrage que tout le monde devoit apprendre.



Il a enrichi sa traduction d'une très-belle Préface, qui roule principalement sur les caractères du vrai & du faux Médecin, & dont je me ferois un plaisir d'orner cette édition, si la grosseur déjà trop considérable du volume, n'avoit pas été un obstacle à une addition aussi considérable, & si la façon dont M. HIRZEL parle de l'Auteur, m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage [a]. L'on m'a écrit qu'on en avoit fait dans le même tems deux autres traductions en Allemagne, mais j'ignore de qui elles sont. La Préface de M. HIRZEL, ses notes & quelques additions que je lui avois fourni, rendent son édition supérieure aux autres traductions faites jusques à présent.

La seconde édition étrangere est celle que le Libraire DIDOT le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hyver dernier.

La troisième édition est la traduction Hollandoise que publiera incessamment M. REGNIER AREMBERG, Libraire à Rotterdam. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est M. BIKKER, Médecin célèbre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la Nature humaine, dans laquelle le génie & le sçavoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner l'Avis au Peuple à sa Patrie. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.

Après cette histoire des éditions étrangères, je reviens à celle-ci, qui est la seconde originale. Je ne dirai point qu'elle est corrigée par rapport au fonds des matieres; je n'avois rien avancé dans la premiere qui ne fût d'une vérité bien démontrée, ainsi il n'y avoit point de corrections essentielles à faire à cet égard; mais 1°. j'ai fait un grand nombre de petits changemens dans la diction, & de petites additions de mots, qui contribuent à rendre l'Ouvrage encore plus simple & plus clair. 2°. J'ai fait des additions

(a) On la trouvera à la suite de celle-ci.



considérables ; elles sont de trois especes : j'ai ajouté de nouveaux articles sur des matieres déjà traitées , tels sont l'article sur les tartes ou gâteaux ; les additions sur la convalescence ; la préparation à la petite vérole ; une longue note sur le quinquina ; une sur les acides ; une autre sur l'extract de ciguë : ou j'ai inséré de nouvelles matieres , comme un article sur les boissens ; un sur les convulsions des enfans ; un sur les engelures , un autre sur les échardes , un sur la raison de la confiance aux Charlatans , & tout le Chapitre XXXI : ou enfin j'ai étendu la traduction de quelques articles qui paroissent un peu trop succincts ; il y a des changemens de cette derniere espece presque par-tout , mais sur-tout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfans.

Le Chapitre XXXI. a pour objet quelques accidens qui demandent des secours prompts , les évanouissemens , les hémorrhagies , les accès de convulsions & de suffocation , les suites de la peur , les maux occasionnés par des vapeurs nuisibles , les poisons & les douleurs excessives.

L'ommission de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet Ouvrage ; l'Editeur de Paris , qui l'a très-bien senti , l'a très-bien suppléé ; & si je n'ai pas employé son travail , au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traité , c'est uniquement pour rendre l'Ouvrage uniforme & éviter cette bigarure inévitable quand on réunit l'ouvrage de deux personnes ; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapitre , les évanouissemens , les suites de la peur , & les vapeurs nuisibles.

J'ai eu depuis assez longtems la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes avoient fait usage de ce Livre avec un succès marqué , même dans des maladies très-graves , & je serai au comble de mes vœux , si je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.



---

# P R E F A C E

de M. H I R Z E L, mise à la tête de l'Édition Allemande qu'il a donné de cet Ouvrage. \*

N O S très-Honorés Magistrats venoient de me confier la place de premier Médecin du Canton, & je me disposois à en remplir les devoirs, lorsque M. Tissot me fit présent de son *Avis au Peuple sur sa santé*. Le soin de celle de mes Compatriotes est l'objet le plus essentiel de mon état, & c'est avec douleur que je vois regner parmi eux des erreurs dangereuses, des préjugés funestes qui rendent inutile l'exercice & les effets de l'art le plus important à l'humanité. Chacun prétend avoir le droit & les lumières suffisantes pour décider sur la pratique de la Médecine, & pour donner des conseils dans les maladies; comme si la science du Médecin n'exigeoit pas des connoissances de la plus vaste étendue, avant d'être en état de porter son jugement, & quand il s'agit de la vie des hommes.

Le vulgaire croit que chaque genre de maladies a ses remèdes particuliers, il n'exige du Médecin que la connoissance de ces remèdes, il donne sa confiance à celui qui dit en posséder le plus grand nombre, & le Médecin a sa réputation fondée sur ce qui devoit la détruire. De-là vient ces monstrueux assemblages de secrets qui infectent les Villes

\* Nous n'avons point traduit servilement cette Préface qui est très-intéressante. Nous nous sommes attachés seulement à en rendre le sens, rien d'essentiel n'a été omis, mais nous avons supprimé librement ce qui auroit allongé son texte & ce qui étoit nécessaire pour l'édition Allemande. Nous espérons que M. Hirzel ne nous en sçaura point mauvais gré. N. du Traducteur de la Préface.



& les Campagnes, ces spécifiques pour toutes les maladies du corps vendus par des Batteleurs auxquels bien des Médecins semblent s'associer, en employant ces mêmes moyens pour acquérir une renommée dont l'appas du gain est le véritable objet. Tandis que le vrai Médecin perd son tems à étudier dans les effets de la nature, les causes des maladies, à y chercher les remèdes propres à remédier aux accidens qui en dérivent, & à les administrer à propos; parce que souvent on quitte ses conseils pour faire usage d'une drogue vantée dont on espère une prompte & entière guérison; celle-ci à son tour fait place à une autre qui le cède encore à une troisième, & ainsi de suite, jusqu'à ce que le tempérament du malade surmonte par lui-même la maladie & les Remèdes mis en usage, ou qu'il succombe à ses forces & soit entièrement abbatu.

Ces erreurs sont bien incommodes au Médecin judicieux, les malades ou les assistans ont chaque jour à lui proposer des Remèdes infailibles. S'il paroît ne point les accepter, l'imagination se frappe, on perd peu à peu la confiance qu'on avoit en lui, son régime est rejeté comme une chose plus nécessaire à affoiblir le corps qu'à rétablir la santé; enfin on quitte ce Médecin austère comme un homme livré aux préjugés de son art, qui prive le Malade de tout le plaisir qui lui reste, & des consolations qu'il peut recevoir. On aime bien mieux se mettre entre les mains de celui qui promet de contenter ses desirs & de satisfaire ses goûts & de plus qui promet témérairement une guérison assurée.

Aujourd'hui ces préjugés ont pris tant d'empire dans l'esprit de bien des gens qu'ils ne font plus de différence entre le Médecin & le Charlatan imposteur; l'art est tombé dans le dernier mépris aux yeux des hommes sensés, on le regarde comme une espèce de trafic auquel l'intérêt personnel a



donné naissance, à la faveur duquel une portion d'hommes trouve le moyen de tirer sa subsistance & souvent l'adresse d'accumuler de grandes richesses. Une profession où l'on profiteroit des désordres de l'humanité, où l'on tromperoit doublement les hommes sous l'apparence de faire leur bien, mériteroit le mépris général des honnêtes gens, & une abolition entière par les Puissances.

Mais à ces traits reconnoîtrez-vous l'art salutaire inventé pour secourir l'homme dans ses maux enrichi d'observations & perfectionné pendant une longue suite d'années par le travail de ceux qui furent des vrais génies ? Non ce sont des hommes éclairés qui employent leur vie entière à développer la structure du corps humain & l'usage de ses parties, à observer avec sagacité les effets que les affections de l'ame peuvent produire sur lui, à pénétrer dans les mystères de la nature, à rechercher les loix auxquelles les corps sont sujets : afin de découvrir les Remèdes propres à éloigner les causes des maladies qui nous détruisent. C'est après l'acquisition de ces connoissances que l'Ami de l'humanité quitte la société & se dérobe à ses amis, pour assister de ses conseils des Malades, pour jouir du fruit de ses travaux & goûter le plaisir des ames bienfaisantes celui de soulager des malheureux. Tous les instans de sa vie sont dévoués à ce seul objet, les heures de la nuit, le tems de son repos ne sont plus à sa disposition, il interrompt son sommeil, il perd sa tranquillité pour secourir le malheureux & le soulager par ses conseils ou l'application de ses remèdes.

On m'objectera que chaque Médecin se vante d'avoir ces sentimens, qu'il dit devoir son habileté à une application assidue de plusieurs années, & que sa vie entière est consacrée au bien public. Cependant tous les jours on y est trompé. Comment sera-t-il possible d'apprécier le mérite d'un Médec-



cin ? Tandis que l'on voit régner la désunion & la jalousie entr'eux , qu'ils cherchent à se décrier mutuellement. Les uns embrassent la théorie , ceux-là se glorifient de tout sçavoir , ils regardent les autres comme des Empiriques qui traitent leurs malades sans aucunes lumieres sur la nature du mal ; les autres méprisent les premiers comme des Spéculatifs qui perdent leur tems avec des hypothèses , & négligent la pratique , qui a pour boussole l'usage & l'expérience. Quelle est donc la marque pour connoître le vrai Médecin , ou le Remède efficace ? C'est dit-on de croire le meilleur celui dont on aura vû le succès devant ses yeux. Rien n'est plus trompeur que cette méthode , parce qu'elle suppose qu'on sçait déterminer les maladies , & les discerner avec justesse ; plusieurs se ressemblent entr'elles par les symptômes. Il est vrai qu'il existe des Remèdes pour combattre les principes de chaque maladie , mais ces Remèdes mal appliqués deviennent des poisons. Il faut un jugement exquis pour distinguer le caractère des maladies ; par exemple l'estomac peut être irrité par une humeur âcre & bilieuse , qui produit des douleurs aiguës , des inquiétudes , des maux de tête , l'effervescence du sang , &c. Un Vomitif simple est alors à propos , il fera disparoître ces symptômes ; le contraire arriveroit s'ils étoient produits par une inflammation de l'estomac , car alors ce remède augmenteroit l'inflammation & l'effervescence du sang , il pourroit occasioner la gangrene & la mort.

Dans toutes les maladies les conseils d'un homme sage & éclairé sont indispensables , le salut des Malades dépend du choix qu'ils feront de lui , je vais donner quelques signes pour ne point être trompé sur cet article lorsqu'on s'y trouve nécessité par la violence du mal. Platon fait dire à un de ses personnages : *Mihi dicito , qui recta ratione est Medicus . . . . utrum pecuniarium conquistor* :



*an agrotantium est curator. Morborum certe curator. Platonis opera liber I. de Republica.* » Qui  
» appellera-t-on vrai Médecin, est-ce celui qui  
» amasse l'argent, ou celui qui guérit les maladies ?  
» C'est, répond l'autre, certainement celui qui les  
» guérit. » Je trouve dans ces paroles les caractères distinctifs du Médecin, ou de l'Imposteur. Le premier cherche à être vraiment utile aux hommes, à les tirer des souffrances. Il a choisi cet état dès sa jeunesse, son goût l'a porté à voir les Malades accablés d'infirmités, son ame sensible est attendrie à la vûe de leurs maux. Le plaisir de faire le bien ranime ses forces; il s'instruit pour cela auprès des plus habiles Maîtres, il apprend d'eux l'intégrité des mœurs & la pratique de son Art, son tems est consacré à s'informer des propriétés des corps de la nature, il les observe sans cesse, pour dans la suite en tirer des inductions au chevet des Malades.

Il n'y a guère de situation dans la Société qui soit plus propre à compatir aux miseres de la nature humaine que la Médecine. Les maladies attaquent presque tous les hommes, bien peu en sont exempts, c'est alors que toutes les voies de consolation sont fermées pour eux, l'ame s'affoiblit des malaises du corps elle semble avoir perdu son courage : dans ces instans où l'on a besoin de secours & d'assistance, les amis vous abandonnent, les parens approchent à regret, eux-mêmes ont besoin d'être consolés. Si quelque reste de compassion les fait approcher d'un Malade, souvent ils l'impatientent par leurs mauvais propos. Son Médecin seul le rassure, il met en lui sa confiance & le regarde comme un Libérateur. Ce dernier étudie le caractère de ses Malades, il fortifie leur esprit, leur tranquillise l'ame en leur donnant la santé. Il est aisé de voir s'il agit sincèrement avec eux, lorsqu'il les visite la bonté est empreinte sur son visage. Il s'affectionne à leurs maux, dans toutes les occa-



sions il leur donne des marques d'amitié. Il recherche la cause des maladies, toutes les plus petites circonstances ne lui échappent point, il les compare attentivement entr'elles, pour leur donner une explication claire des maux qu'ils ressentent, & les mettre en état de juger par eux-mêmes autant qu'il est possible du régime qu'il leur fait observer & des remèdes qu'il leur a conseillé. On ne l'entend point vanter ses guérisons, mépriser ses Confreres, blâmer tout ce qu'il n'a point ordonné, trancher hardiment sur toutes les difficultés qu'on lui objecte & assurer témérairement la vie ou la mort, il les avertit des dangers où ils vont tomber. Il instruit les assistans du véritable état des Malades & leur découvre le degré du danger suivant leurs lumieres. Les pauvres sont assistés par lui avec charité, il se trouve assez satisfait d'acquérir de nouvelles connoissances pour la pratique de son Art. S'il est obligé de consulter avec ses Confreres, il n'a garde de faire soupçonner l'habileté de celui qui l'a précédé en se plaignant de la longueur du mal ou attribuant son peu de succès à la mauvaise application de ses soins. Mais on le verra communiquer avec les autres toutes ses idées sur les causes des Maladies, apprécier les raisons qu'on dira, montrer un désir sincère d'être mieux instruit, ou fortifié dans ses sentimens par ses Confreres, sans cacher les remèdes ni aucune des choses qu'il connoit. Si c'est lui qui a appelé les Médecins en consultation, il exécutera fidèlement ce qu'on aura délibéré, il préférera alors les lumieres communes aux siennes propres, pourvu qu'elles ne soient point manifestement contraires au bien du Malade. Dans les compagnies on le connoît modeste, si on l'oblige à raconter ses observations, il le fait en termes ordinaires, évitant ces mots emphatiques que les ignorans emploient au défaut de la science, par là il accoutume ses amis à juger de son Art,



à se sentir eux-mêmes , à connoître leurs besoins propres , enfin à ne plus ressembler à des machines , comme sont aujourd'hui la plupart des gens qui se trouvent obligés d'avoir un Médecin à leur suite pour diminuer l'ennui continuel de leur existence.

Le faux Médecin au contraire n'a point d'autre but que d'amasser des richesses ; la satisfaction que la science donne au sage , l'amour de la vertu qu'inspire le soulagement des maux du prochain , n'ont rien d'attrayants pour lui , ce sont des idées chimériques , la sagesse n'est qu'un fantôme si elle ne lui fournit un moyen de contenter sa cupidité. Il juge du mérite d'un homme par la valeur de ses biens & l'apparence de sa personne , le souciant peu d'être Médecin , pourvu qu'il paroisse tel aux yeux du public , & évitant les savans de l'Art de peur que son ignorance ne paroisse. Mais c'est aux yeux des femmes qu'il triomphe par des termes inconnus , ou avec des gens riches qui préfèrent fortement un extérieur pompeux au Médecin modeste & éclairé. Bien plus on le voit faire sa cour à ces hommes dont le public aveugle achete bien cher les remèdes pernicieux , qu'ordinairement il a enrichi sans raison ; il s'informe des moyens qu'ils ont tenu pour arriver au terme de grandeur qui l'éblouit , sans cesse il remarque leurs actions pour les imiter lorsqu'il trouvera à propos ; c'est plutôt la confiance du Malade qu'il cherche à se concilier que sa guérison , il ne s'oppose point fortement à ses penchans ni à ses desirs , il donne des Remèdes pour chaque symptôme sans craindre ni penser que ces amas bizarres forment des mélanges qui ne sont jamais salutaires au corps , & souvent le détruisent. On diroit qu'il s'embarrasse très-peu de rétablir la santé perdue , mais que son devoir est rempli lorsqu'il vuide les boutiques des Apoticaire , sans doute qu'il est intéressé à agir de la sorte. Il suffit d'être riche pour paroître mériter ses atten-



tions, comme il sçait plier son caractère, & l'accommoder à l'esprit des gens, il s'en empare peu à peu & n'a point honte de leur faire croire les choses les plus absurdes. Par exemple, il dira qu'il y a une grande différence entre le traitement du pauvre & de l'homme commode, il attribuera le mieux que la nature produira chez ces Malades, au mérite de ses ordonnances, ou à la vertu d'un Sirop ou d'un Opiat. Il affectera du mystère dans sa pratique pour paroître posséder des secrets infail-  
libles. Je me lasse enfin de tracer aussi legerement les crimes d'un scélérat qui mériterait l'indignation universelle du public. Je finirai par dire que l'homme vrai & sincère sera toujours reconnu quelque part qu'il paroisse. Mais qu'il est difficile de ne point se laisser tromper? Il faudroit conserver sa raison dans le sein du mal ! Le Remède n'est qu'entre les mains des Magistrats, c'est à eux à venger la Patrie de Traîtres qui détruisent le nombre des Citoyens & les appauvrissent.

» La sagesse & la Médecine doivent être liées  
 » ensemble, dit Hippocrate, le Médecin Philo-  
 » sophe est semblable à un Dieu, les devoirs du  
 » Sage sont les mêmes que ceux du Médecin, le  
 » mépris des richesses, l'honnêteté, le jugement,  
 » l'éloquence; cette élévation de l'ame qui n'admet  
 » rien de superstitieux, cette sagacité qui fait  
 » appercevoir le rapport des choses dans un instant;  
 » enfin toutes les qualités de l'homme vertueux  
 » sont les marques du Médecin & du Philosophe;  
 c'est encore sur le serment d'Hippocrate que tous  
 les Médecins promettent d'avoir les mêmes senti-  
 mens, on ne peut le lire sans être pénétré des  
 bonnes qualités de son esprit. Heureux celui qui  
 observe les promesses qu'il contient toute sa vie,  
 il sera comblé de bénédictions par ses concitoyens.  
 Il imite un grand homme qui eut une des plus belles  
 ames; tel est le caractère que ses Ouvrages m'ont  
 donné de sa personne.



L'Histoire de la Médecine fournit des exemples honorables à cette profession, il est encore des Imitateurs du Pere de la Médecine. Je ne puis lire les dernières volontés du sçavant Conrad Gessner sans être attendri ; cet homme digne de l'immortalité, connu par son génie immense & sa vaste érudition, ordonna avant sa mort que ses Neveux s'assemblaient tous les ans, & qu'on n'admit point au festin ce jour là, ceux qui auroient vécu en mésintelligence dans l'année, à moins, qu'ils ne se soient auparavant reconcilié. Il leur traça un plan sur lequel ils devoient diriger l'éducation des pauvres enfans. Il leur donna les moyens pour les inciter à la crainte de Dieu, à l'étude, à l'activité & la persévérance. Il leur recommanda l'amour fraternel, il leur enjoignit de se fortifier sans cesse dans cette union & d'éviter tout ce qui pourroit l'altérer. On en voit aujourd'hui les effets, cette famille a produit de grands hommes célèbres dans les sciences & illustres dans leur Patrie.

M. Gessner, Professeur de Physique & de Mathématiques, digne émule de Conrad, m'a conté que Boerrhaave, ce Médecin au-dessus de tous les éloges, qui ne laissoit jamais passer une occasion d'imiter les vertus d'Hippocrate, comme sa Médecine, ne voulut jamais accepter aucune rétribution des leçons que son frere & son cousin prenoient de lui, il eut pour eux l'affection d'un Pere, l'entrée de sa Bibliothèque & de son Jardin leur étoient libres. Il remplit à cet égard le serment du Pere de la Médecine, qui conseille d'instruire les enfans de ses Maîtres, il étoit engagé par la reconnaissance qu'il croyoit devoir à Conrad Gessner & à la vénération qu'il avoit pour lui. Sa grandeur d'ame a donné occasion à M. Jaccobi de montrer en lui quelle est la force de la vertu contre les frayeurs de la mort. Ma Patrie a vû plus d'une fois des imitateurs de ces grands hommes, plusieurs



Médecins, Patriotes zélés, mériteroient ici une place qui est déjà gravée dans le cœur de leurs Concitoyens, leur modestie m'empêche de les nommer.

M. Tissot, Médecin de Lausanne, Auteur de cet Ouvrage, mérite à juste titre d'être associé à ces grands hommes; sa Description des Fièvres bilieuses épidémiques qui ont fait beaucoup de ravages à Lausanne en 1755, son Traité de l'Onanisme si nécessaire à ceux qui dirigent la jeunesse; ses Lettres à M. de Haller, à M. Zimmerman son Emule & son Ami, sur l'Hydropisie, l'Apoplexie, la maladie Noire, la petite Vérole, &c, tous ses Ecrits enfin sont de sûrs garans de ses lumières dans la pratique de la Médecine. Jusqu'à présent je n'ai trouvé nulle part plus de pénétration; il observe avec l'exactitude d'Hippocrate; ami sincère de la vérité, dégagé de prévention, avec un jugement sain il fait remarquer les moindres circonstances du mal, & prescrit des Remèdes simples que l'expérience lui a fait reconnoître. L'Avis au Peuple sera à jamais un sûr garant des qualités de son cœur & de son esprit, les Sçavans & le Peuple ont reçu favorablement cet Ouvrage, tous ont été instruits par lui; c'est le premier livre fait pour apprendre aux hommes à se sentir eux-mêmes, à devenir leur Médecin ou au moins à juger de la capacité de celui à qui ils peuvent donner leur confiance; cet Ouvrage fait par un Ami des hommes honore la Médecine de la Patrie; si le grand Haller ne laisse rien à désirer sur la Théorie, M. Tissot se rend aussi illustre par sa Pratique; sa Méthode durera toujours, parce qu'elle n'est point bâtie sur des hypothèses, l'explication claire des Maladies & leurs Remèdes qu'ils exposent aux yeux des Lecteurs les met à la portée d'être suffisamment instruits sur les moyens de rétablir leurs sântés & d'éviter les préjugés presque inévitables où l'on a été sujet jusqu'à ce jour par la disette d'un Livre de Médecine vraiment po-



pulaire. Sa lecture m'a contraint de le publier dans ma langue maternelle, j'ai cru m'acquitter d'un des devoirs de mon état; les Remèdes qu'il propose ont été employés sous mes yeux dans les mêmes Maladies. J'avois même dressé un espèce de projet semblable à son plan. Mais, je l'avoue, jamais je n'aurois exécuté mon Ouvrage d'une manière aussi solide que le sien. Je souhaite que ce Livre plaise autant aux hommes que j'ai profité à le traduire, que son heureux Pere voie les succès des travaux de son digne Fils, qui a su s'acquitter avec tendresse du premier devoir de la vie. On jugera de ses sentimens en lisant l'Épître dédicatoire qui suit, ils m'ont paru si beaux que je croirois faire une injustice d'en priver mes Lecteurs.

*Dès le moment de ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par les bienfaits du meilleur des Peres, & m'a donné lieu de benir la Providence, qui m'a fait votre fils, & celui de la plus tendre des Meres.*

*Je ne dois point mettre de bornes à ma reconnoissance, pour qu'elle soit proportionnée aux obligations que je vous ai. Celle à laquelle je suis le plus sensible, est le soin constant que vous avez pris de m'inculquer des principes vertueux de conduite, dans un tems où ils commençoient déjà à ne plus entrer dans le plan de l'éducation.*

*S'il en est un dont je sois pénétré autant que je dois l'être, c'est celui de cette bénédiction générale, dont vous m'avez donné l'exemple, plus encore que le précepte qui vous intéresse si vivement au bonheur de tous les hommes, & qui vous a, à juste titre, concilié le respect & l'estime de tous ceux qui vous connoissent.*



## E P I T R E.

*Je ne vous appartiendrois pas, si je n'aï-  
mois pas mes semblables, de quelque ordre  
qu'ils soient, & si l'envie de leur être utile  
n'étoit pas ma principale affaire. C'est ce sen-  
timent qui a dicté cet Ouvrage, & qui vous  
le fera recevoir avec plaisir. Vous partage-  
rez ma joie, si vous apprenez qu'il soit utile;  
& vous me rappellerez, si je pouvois l'oublier,  
cette vérité qu'il seroit si dangereux de per-  
dre de vue, que si il en résulte du bien, je  
n'en suis que l'instrument.*





# T A B L E

## D E S

### C H A P I T R E S.

#### TOME PREMIER.

<b>C</b> HAPITRE I. <i>Causes des maladies les plus fréquentes parmi le Peuple,</i>	pag. 1.
CHAPITRE II. <i>Causes qui augmentent les maladies du Peuple. Attentions générales,</i>	16
CHAPITRE III. <i>Ce qu'il faut faire dans les commencemens de la maladie,</i>	30
CHAPITRE IV. <i>Inflammation de Poitrine,</i>	46
CHAPITRE V. <i>De la Pleurésie,</i>	74
CHAPITRE VI. <i>Des maux de Gorge,</i>	84
CHAPITRE VII. <i>Des Rhumes,</i>	101
CHAPITRE VIII. <i>Des maux de Dents,</i>	111
CHAPITRE IX. <i>De l'Apoplexie,</i>	118
CHAPITRE X. <i>Des Coups de Soleil,</i>	126
CHAPITRE XI. <i>Des Rhumatismes,</i>	135
CHAPITRE XII. <i>De la Rage,</i>	151
CHAPITRE XIII. <i>De la petite Vérole,</i>	161
CHAPITRE XIV. <i>De la Rougeole,</i>	183
CHAPITRE XV. <i>De la Fièvre ardente ou chaude,</i>	190
CHAPITRE XVI. <i>Des Fièvres putrides,</i>	194
CHAPITRE XVII. <i>Des Fièvres malignes,</i>	202
CHAPITRE XVIII. <i>Des fièvres d'accès,</i>	212
CHAPITRE XIX. <i>Des Érésipeles &amp; Piquûres d'Animaux,</i>	130
CHAPITRE XX. <i>Des inflammations de Poitrine</i>	340



# TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XXI. Des Coliques ,	248
T O M E I I.	
CHAPITRE XXII. Du Miserere & du Cholera morbus , ou Trousse-galant ,	263
CHAPITRE XXIII. De la Diarrhée ,	272
CHAPITRE XXIV. De la Dyssenterie , ou Flux de sang ,	275
CHAPITRE XXV. De la Galle ,	286
CHAPITRE XXVI. Avis pour les Femmes ,	290
CHAPITRE XXVII. Avis pour les Enfans ,	312
CHAPITRE XXVIII. Secours pour les Noyés ,	338
CHAPITRE XXIX. Des corps arrêtés entre la Bouche & l'Estomac ,	343
CHAPITRE XXX. Des Maladies Chirugicales ,	359
CHAPITRE XXXI. De quelques cas qui demandent un prompt secours ,	411
CHAPITRE XXXII. Additions sur différentes maladies communes ou fréquentes ,	452
CHAPITRE XXXIII. Des Remèdes de précautions ,	541
CHAPITRE XXXIV. Des Charlatans & des Maîges ,	560
QUESTIONS auxquelles il est absolument nécessaire de sçavoir répondre quand on va consulter un Médecin ,	577
QUESTIONS Communes ,	ibid.
Relatives aux Femmes ,	581
Relatives aux Enfans ,	ibid.
TABLE des Remèdes ,	583
Remèdes succédanés ,	609
AVIS sur la récolte des Plantes ,	618
Prix des Drogues ,	625
Table des Maladies ,	629



---

## INTRODUCTION.

**L**A diminution du nombre des habitans dans la plûpart des Etats de l'Europe, est une vérité de fait, qui frappe tout le monde, dont on se plaint par-tout, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation se remarque principalement dans les campagnes. Elle a plusieurs causes ; je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades ; c'est-là mon unique objet : mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les réduire à deux classes générales. Il sort plus de monde des campagnes qu'autrefois, & l'on peuple moins par-tout.

Il y a plusieurs especes d'émigration : l'on sort pour se mettre dans les troupes de terre & de mer, ou pour prendre différens états hors de son pays ; on se fait domestique, commerçant, &c.

Le service, tant de terre que de mer, nuit à la population de plusieurs façons. Premièrement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les combats, les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, les mauvaises nourritures, les excès dans le boire & le manger, la débauche & les maladies qui en sont les suites, le mal du pays, les maladies épidémiques pestilentiellees ou contagieuses, causées par l'air pernicieux de Flandres, de Hollande, d'Italie, de Hongrie, les longues croisières, les voyages aux Indes Orientales & Occidentales, en Guinée, &c. en emportent un grand nombre, La désertion d'ailleurs, dont ils craignent les



suites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours : D'autres, au sortir du service, embrassent des établissemens, dont le service leur a fourni l'occasion, & qui les éloignent de tout retour. En second lieu en supposant même qu'ils revinssent tous, le pays souffriroit également de leur absence, parcequ'ils sont absens dans le tems de la plus grande aptitude à la population ; parceque, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches ; parceque souvent, s'ils se marient, leurs enfans victimes des dérèglemens paternels, sont foibles, languissans, maladifs, meurent jeunes ou vivent incapables d'être utiles à la société ; enfin, parceque le goût du libertinage qu'ils ont contracté en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconvéniens soient réels & très-conus, cependant, comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné, qu'il est même peu considérable, relativement au nombre des habitans que le pays devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un tems, & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient, c'est, sans doute, la moins fâcheuse, & la dernière qui demandera quelque considération.

L'expatriation, qui a pour objet le changement d'état, est encore plus considérable ou plus nombreuse ; elle a ses inconvéniens particuliers qui sont en grand nombre, & malheureusement c'est une épidémie, dont les ravages vont en croissant ; par une raison simple : c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune* ; au bout de six mois ils étoient



tous oubliés, excepté de leurs parents : qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de son patrimoine, ou qu'il y en ait un qui ait une place où il y ait peu à travailler, tout le pays est instruit, & s'en occupe; une foule de jeune gens sont séduits & partent, parce-que personne ne pense que des quatre-vingt-dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a péri; une partie est misérable, & le reste est de retour, sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa première vocation : & ayant privé le pays d'un grand nombre de cultivateurs, qui, en faisant valoir les terres, y auroient attiré beaucoup d'argent & l'aisance. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très-grand & très-réel. Quel pourroit en être le remède? Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leur voyage. Je suis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude, & combien l'état qu'ils auroient eu dans leur patrie est préférable à celui qu'ils ont eu. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs; il sortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrens, ils réussiroient mieux; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent; par-là même il resteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, ils y rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peu-



plé, plus riche & plus heureux, parceque le bonheur d'un peuple, qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays & par-là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages ; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une nombreuse famille, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfans, ils en auroient tous très-peu, & seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, & de laisser ses enfans, dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche ; peu d'enfans quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la santé, ruine le tempérament, la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe, compte des familles de plus de vingt enfans ; celle qui vit, ne compte pas vingt germains : malheureusement ce raisonnement contraire à la population, se fait jusque dans les villages ; & on n'y est plus convain-



cu, què le nombre des enfans fait la richesse du cultivateur, celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troisiéme inconvénient du luxe ; c'est que le riche se retire des campagnes pour vivre en ville, & qu'il augmente son domestique, en le tirant de la campagne ; cette augmentation de domestiques est préjudiciable aux campagnes qu'elle prive de cultivateurs, & à la population : ces domestiques n'étant pas à l'ordinaire, occupés suffisamment, ils prennent le goût de la vie oisive ; ils deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne, pour lequel ils étoient nés ; étant privés de cette ressource, ils ne se marient pas, soit parcequ'ils craignent d'avoir des enfans, soit par libertinage, & parceque beaucoup de maîtres ne veulent pas de gens mariés ; ou ils se marient tard, ainsi il naît moins de Citoyens.

L'oisiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront jamais que peu d'enfans mal-sains, qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres ; ou qui, élevés dans les villes, ne voudront pas aller à la campagne.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir petits marchands ou artisans, & c'est une perte pour le peuplement, parcequ'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans qu'un nombre égal de citadins, & que, sur le nombre donné, il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes ; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail, pour



lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la première couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfans; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépayés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des épouseurs, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant depuis que, manque de sujets, par des vues d'économie, on commence à prendre pour domestiques des enfans, dont les mœurs & le tempérament ne sont point formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la fainéantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Il resteroit, sans doute, bien des choses à dire sur ces importans objets; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & beaucoup d'autres occupations ne me laissent point de temps pour tout ce qui n'est pas Médecine, je craindrois de sortir de mon sujet: tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie, puisqu'en donnant au Peuple des avis sur sa santé, il falloit lui indiquer les causes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit, par des récompenses 1°. à arrêter tous ses habitans; 2°. à les encourager par d'autres récompenses, à une population plus



abondante. Ils n'en sortiroient point ; ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre ; ainsi vraisemblablement ce quartier , au bout d'un certain tems , seroit trop peuplé , & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Une cause plus puissante que celles que l'on a rapportées , a produit jusqu'à ce moment en France , la dépopulation ; c'est la décadence de l'agriculture , les habitans de la campagne fuyant la milice , les corvées , les impôts , & attirés à la ville par l'intérêt , la paresse & le libertinage , ont laissé les campagnes presque désertes. Ceux qui y sont restés , n'étant point encouragés au travail , ou ne suffisant pas pour ce qu'il y a à faire , se sont contentés de cultiver ce qu'il leur falloit absolument pour subsister ; ils ont gardé le célibat , ou se sont mariés tard ; ou , à l'exemple des habitans des villes , ils ont refusé à l'Etat à leur femme , à la nature , ce qu'ils leur devoient. La terre privée de cultivateurs par cette expatriation & cette inaction , n'a point rapporté , & la dépopulation des campagnes a augmenté tous les jours , parceque la mesure de la subsistance est celle de la population , & que l'agriculture peut seule multiplier les subsistances. Une seule comparaison fera sentir l'importance & la vérité de ces principes , à ceux qui n'en ont pas vu le développement & la démonstration dans les ouvrages de l'ami des hommes. » Un ancien Romain , toujours prêt » à retourner labourer son champ , vivoit lui & » sa famille d'un arpent de terre : un sauvage qui » ne sème ni ne laboure , consume seul le gibier , » que cinquante arpens de terre peuvent nourrir ; » conséquemment Tullius Hostilius avec mille » arpens de terre , pouvoit avoir cinq mille sujets ; » tandis qu'un chef de Sauvages , borné au même



» territoire, auroit à peine vingt hommes : telle  
 » est la disproportion immense que l'agriculture  
 » peut établir dans la population ; c'en sont ici  
 » les deux extrémités. Un Etat se dépeuple en  
 » proportion de ce qu'il s'éloigne de l'une & se  
 » rapproche de l'autre ». On voit évidemment,  
 que s'il y a quelque part augmentation de popula-  
 tion, qui, à son tour, facilitera encore l'aug-  
 mentation de la subsistance, dans un tel pays, il  
 y aura abondance d'hommes, qui après avoir four-  
 ni le nombre nécessaire au service des armes, au  
 commerce, à la Religion, aux arts, & aux pro-  
 fessions de toute espece, &c. donnera encore des  
 colonies qui iront porter au loin le nom & le  
 bonheur de leur Nation : il y aura abondance de  
 choses, dont le superflu sera transporté chez  
 l'étranger, pour en avoir d'autres que le pays ne  
 fournit point ; & l'excédent de l'échange, donné  
 en argent, rendra la nation riche, & par-là re-  
 doutable à ses voisins & heureuse. L'agriculture  
 en vigueur peut produire tant d'avantages & ce  
 siecle aura la gloire de l'avoir renouvelée en  
 favorisant les Agriculteurs, en les encourageant,  
 & en établissant les sociétés d'agriculture.

Je passe enfin à la quatrième cause de dépopu-  
 lation ; c'est la façon dont le peuple est conduit  
 dans les campagnes quand il est malade. J'en ai  
 été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été  
 témoin, que les maladies qui auroient été très-  
 legeres, devenoient mortelles par le traitement :  
 & je suis convaincu, que cette cause fait seule  
 autant de ravages que les précédentes ; elle mérite  
 bien, sans doute, toute l'attention des Médecins,  
 dont la vocation est de travailler à la conserva-  
 tion de l'humanité. Pendant que nous donnons nos  
 soins à sa partie la plus brillante dans les villes,  
 sa moitié la plus nombreuse & la plus utile périt  
 misérablement dans les campagnes, ou par des



maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différens villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit Ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitemens pernicioeux qu'il faut éviter. Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état, ne l'entreprennent pas: j'ai plus de courage, & j'espère que les gens qui pensent, me sauront quelque gré d'avoir donné un Ouvrage, dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune vue nouvelle & utile; c'est le travail d'un Pasteur, qui écriroit un catéchisme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déjà quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne, qui sont privés de secours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais effet: de cette espece sont tous les recueils de remedes, sans description de maladie, & par-là même sans aucune regle sûre pour l'application; tels par exemple, que le fameux recueil de Madame F O U Q U E T, & quelques autres dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par-là même sont devenus trop volumineux; d'autres ont été trop courts sur chaque article: d'ailleurs ils n'ont point insisté



assez sur les causes des maladies, sur le régime général, les mauvais traitemens & les signes des maladies; leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être; enfin ils paroissent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui, s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. ROSEN, premier Médecin du Royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces aventures extraordinaires, ces conseils d'astrologie pernicieux, qui, en Suede comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition, & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remèdes; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises: mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suedois, & par-là même, je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de SWIEREN, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différens morceaux; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de



plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan ; qu'il ne dit rien de quelques autres, dont je suis obligé de traiter : nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très différens relativement au fond des maladies ; mais dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais une gloire d'être presque toujours dans les principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins ; mais peut-être, outre mes amis, quelques uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un Ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément : l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espère de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre *d'avis au peuple*, n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque payfan. Les dix-neuf vingtièmes ne sauront, sans doute, jamais qu'il existe ; plusieurs ne sauroient pas le lire ; un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas ; mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes, & qui, par une espece



de vocation de la Providence, sont appelées à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue premierement, Messieurs les Curés : il n'y a point de village, de hameau, de maison foraine dans tous les pays, qui n'ait droit à la bienfaisance d'un d'entr'eux ; & je sai qu'il en est un grand nombre, qui, touchés du triste sort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur situation, ont désiré cent fois d'être à même de pouvoir leur donner des soins pour le corps, dans le tems même qu'ils les disposent à se préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie, pour vivre dans la suite plus saintement. Je me féliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect, l'amour de leur troupeau, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons, le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leur connoissances physiques leur donne à saisir toutes les vérités de ce petit Ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'ose en second lieu, compter sur les Seigneurs de Paroisse, dont les conseils, extrêmement respectés par leurs paroissiens, sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vu de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'un Curé, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne connois



point, par ceux que je connois, qu'ils faifront avec empreflement un nouveau moyen de faire du bien dans leur voifinage. La vraie charité fent, que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en fufpens; mais elle faifit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troifieme lieu, les perfonnes riches ou au moins aifées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles fe réjouiffent en faifant du bien, feront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs foins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois claffes que je viens d'indiquer, ils font prefque toujours informés très-promptement des maladies du lieu, parcequ'on s'adrefle à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot pour tout ce dont on croit que les malades ont befoin. A l'aide de quelques questions aux affiftans, ou d'une vifite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie; & par une fage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre, au lieu de thériaque; de l'orge ou du petit-lait, au lieu de bouillon: ils ordonneront des lavemens ou des bains de pieds, au lieu de vin; & des grus à l'eau, au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut réfulter de ces attentions fi aifées & fouvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle fera détruite, la bonne s'enracinera tout auffi fortement, & j'efpere que perfonne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il eft inutile de dire que je fonde plus d'efpérance fur les foins des dames, que fur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres: une charité plus active; une patience plus foutenue; une v e moins ambulante; une fagacité que j'ai admirée



chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une grande exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des symptômes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs Praticiens ; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caracteres, qui établissent leur vocation ; & il y en a un grand nombre, qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroient servir de modeles.

Les Maîtres d'école doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant, pour tirer parti de cet ouvrage ; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que, non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie, c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Un très-grand nombre rasant : j'en ai vu qui saignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse ; tous apprendroient aisément à le faire, & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils fussent saigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fièvre, d'appliquer les vésicatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour, la plupart n'ont point de domaines à cultiver ; quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne ; & ce petit revenant bon rendroit leur situation encore plus douce : outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité



& par désœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore une avantage à les accoutumer à cette espece de pratique, c'est que, saignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils seroient à même, dans les cas graves, de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même, il ne s'en trouve plusieurs tels que j'en connois, qui, remplis de sens, de jugement, & de bonne volonté, liront avec plaisir ce livre, le saisiront & en prendront avec empressement les maximes.

Enfin, j'espère que plusieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voisinage, voudront le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conseils, quoiqu'un peu différens peut être de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & il ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science, qui, proprement, n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage, sur l'art même qu'elles exercent : les exemples de maux qu'on auroit évités avec plus d'habileté, sont assez fréquens pour faire desirer qu'on pût les prévenir; & cela ne seroit pas impossible: rien ne l'est, quand ceux qui ont l'autorité, veulent fortement; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, & il est très-pressant.

J'ai donné les recettes des remèdes les plus



simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer, avec assez de détail pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard; mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces: je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville, pour les malades les plus opulens. Cette simplicité est fondée en nature: le mélange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'un détruit l'effet de l'autre, & le remède devient inutile.

Je n'ai donné aucun conseil, dont l'exécution ne fût aisée & très-pratiquable. L'on trouvera cependant, que quelques-uns sont peu faits pour le gros du peuple, & je n'en disconviens pas; mais je les ai mis, parceque je n'ai point perdu de vue les personnes, qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussi-tot, aussi souvent, ou aussi long-tems qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remèdes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; mais il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apoticaire. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apoticaire du pays les donneront au paysan peu riche; &, en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher; je n'avois point cette crainte, mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignit point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remède nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits, & d'autres  
tres



tres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modiques qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient; enfin il y a dans beaucoup de pays des maisons de Seigneurs, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plupart des campagnes sont très-éloignées des villes, & que le payfan n'est pas à portée, par-là même, & de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il y a effectivement plusieurs villages très éloignés des villes où il y a des Apoticaire; mais si l'on en excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusques à présent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le tems que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent, dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une seringue, (qui peut être remplacée par des vessies, ) fussent une emplette trop considérable, les communes pourroient la faire, & les instrumens passeroient



au successeur. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter du dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une personne bien portant, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans, jusques à soixante-dix, entre soixante & soixante-dix fois par minutes: il se rallentit un peu quelquefois, chez les vieillards; & chez les enfans, il bat plus vite: jusques à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son pouls, & souvent celui des autres; jugera assez exactement du degré de fièvre d'un malade. Si le pouls n'est que d'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte: elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié; très-dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vitesse, mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la molesse, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas besoin de définir le pouls fort & le pouls foible: le fort est presque toujours d'un bon augure; &, s'il l'est trop, on peut l'affoiblir: le foible est souvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait sentir



un coup sec, comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur; l'opposé s'appelle mol; le dernier vaut généralement mieux. Si le pouls est fort & mou, encore qu'il soit vite, on doit conserver beaucoup d'espérance. S'il est fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la saignée & le régime rafraîchissant. S'il est petit, vite & dur, le danger est très grand.

L'on appelle pouls régulier, celui dont tous les battemens sont à des distances égales, dont il ne manque point de battemens, (s'il en manque il est intermittent,) & dont tous les battemens se ressemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls est bon, que la respiration n'est pas embarrassée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remèdes, qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, qu'il conserve des forces, qu'il sent son état, l'on doit espérer de le guérir: quand tous, ou le plus grand nombre de ces caractères manquent, il est dans un pressant danger.

Il est souvent question de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration, cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle soit peu visible, est cependant très-considérable; puisque, si une personne bien portante a mangé ou bu huit liv. dans un jour, il n'en sort pas quatre par les selles ou par les urines, & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément, que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par la peau, se jette sur quelque partie intérieure, il peut en résulter des maux fâcheux: c'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

J'ajoute qu'un mot; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peu-



vent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire, qu'elles puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long, & au moment où il arrive, elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entière; sur elle sont fondés les succès: c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remèdes; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a, à lui proposer d'en employer quelques autres préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parcequ'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à-peu-près semblable: c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied sur le modèle d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.

---

## E R R A T A.

Page 460, ligne 26.—N°. 8. ou 72. effacez ou 72.







# A V I S

## A U P E U P L E

### S U R S A S A N T É.

---

#### C H A P I T R E P R E M I E R.

*C A U S E S les plus fréquentes des Maladies du Peuple. Moyens d'éviter , ou au moins de diminuer l'action de ces causes de Maladies.*

§. 1. **L**A premiere Cause des Maladies qui attaquent le plus souvent le Peuple des Campagnes & celui des Villes est *le travail fatigant continué trop long-tems*. Ses effets sont premierement & le plus souvent les Maladies inflammatoires , comme Esquinancie , Pleurésie , Fluxion de poitrine , &c. Secondement , mais beaucoup plus rarement , l'épuisement ou un état de lan-



gueur, dans lesquels on tombe tout d'un coup, & dont on guérit difficilement.

§. 2. Il y a deux moyens de prévenir ces maladies; l'un est, d'éviter la cause qui les produit, mais souvent cela est impossible: l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de diminuer leurs effets par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & surtout par du petit lait, ou du lait de beurre (de la battue) ou par de l'eau, dans chaque pinte de laquelle on met un verre de vinaigre, ou de jus de raisins, de groseilles, de cerises qui ne sont pas encore mûrs: cette boisson salutaire & agréable rafraîchit, & elle soutient les forces. Si on n'a pas pris ces précautions, ou qu'elles n'aient point été suffisantes pour empêcher l'effet des excès, il en résulte très-fréquemment ou des maladies inflammatoires ou l'épuisement. Je traiterai plus loin de ces maladies.

§. 3. *Une seconde cause très-ordinaire de maladie, c'est de se reposer dans un endroit froid ayant extrêmement chaud, ou de se coucher sur la terre humide; & même sur celle qui paroît sèche, mais dont il s'élève continuellement une humidité froide: la transpiration s'arrête tout-à-coup; & cette humeur, se rejetant sur quelque partie intérieure, occasionne plusieurs maladies très-violentes, surtout des esquinancies, des rhumatismes,*



## DES MALADIES DU PEUPLE. §

des inflammations de poitrine, des pleurésies & des coliques inflammatoires. Il arrive aussi que le sang qui, dans de grandes chaleurs & pendant de violens travaux du corps, a été poussé dans de petits vaisseaux, où il ne pénètre que quand la circulation est très-accélérée, s'y trouve arrêté par l'effet du froid, & donne lieu à des inflammations dans ces parties. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens : mais quand il est fait, dès qu'on commence à sentir les premiers symptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut sur le champ se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, se frotter près du feu avec des linges secs & chauds, & boire abondamment de l'infusion tiède No. 1. Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses échauffantes.

§. 4. *Une troisieme cause ; c'est l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente ; mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus for-*



#### 4 CAUSES COMMUNES

res, des coliques, des inflammations du foie ; & de toutes les parties contenues dans le ventre , avec un gonflement prodigieux , des vomissemens , des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remèdes sont , une ample saignée dès le commencement du mal , une abondance d'eau tiède , à laquelle on joint une cinquieme partie de lait , ou la tisane N<sup>o</sup>. 2, ou les laits d'amandes N<sup>o</sup>. 4 , le tout bu tiède ; des fomentations d'eau tiède , sur la gorge , la poitrine , le ventre ; des lavemens d'eau tiède & d'un peu de lait. Dans ce cas , & dans le précédent , un demi-bain tiède , après la saignée , a quelquefois soulagé très - promptement.

Il est bien étonnant , que les Laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume , dont ils connoissent & évitent le danger , même pour leurs bêtes. Il n'y en a point , qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud , surtout s'ils doivent se reposer ; il sçait que , s'il les laisse boire , peut-être ils en creveroient ; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas , au reste le seul exemple , dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. *Une quatrieme cause , qui influe sur tout le monde , mais plus cependant sur l*



DES MALADIES DU PEUPLE. §  
*laboureur, c'est l'inconstance des tems.* Nous  
passons souvent tout-à-coup plusieurs fois  
par jour, du chaud au froid, & du froid  
au chaud. C'est là ce qui rend les mala-  
dies catharrales & rhumatismales si fréquen-  
tes. La grande précaution qu'on doit avoir,  
c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu  
que la saison ne l'exige, de prendre les ha-  
bits d'hiver de bonne heure en Automne,  
& de ne pas se presser de les quitter au  
printems. Les ouvriers qui se déshabillent  
pendant le tems du travail, doivent avoir  
soin de ne quitter leurs habits, que plus  
d'une heure après le lever du soleil, & de  
les remettre le soir en se retirant, ou  
mieux encore au coucher du soleil. Les  
variations dans la température de l'air,  
ou les changemens du chaud au froid & à  
l'humide, qui sont très-fréquens & subits  
dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux  
Ouvriers de tout genre, même à ceux qui  
sont sédentaires, le conseil que l'on donne  
ici sur les habillemens : cela est encore  
plus important dans les lieux où des rivie-  
res, des bois, des montagnes entretien-  
nent une humidité considérable, & où les  
matinées & les soirées sont froides & hu-  
mides en tout tems. Ceux qui, par négli-  
gence, se contentent de les remporter per-  
chés sur leurs outils, s'en trouvent quel-  
quefois très-mal. Il y a des endroits, où



## CAUSES COMMUNES

des montagnes, des bois, des eaux stagnantes & corrompues entretiennent une humidité, & rendent l'air très-mal sain; c'est, là où il est plus nécessaire que par tout ailleurs de se couvrir, & de ne sortir que pendant les heures auxquelles le soleil est sur l'horison, pour éviter, s'il est possible, les fièvres d'accès, & autres maladies qui régner sans relâche dans de pareilles habitations. Qu'on se garde surtout de dormir à l'air; cette imprudence est mortelle.

§. 6. Ces variations promptes amènent souvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud; & l'ouvrier, baigné dans une sueur chaude, est tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche; ce qui occasionne les mêmes maux, que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remèdes. Si le soleil, ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, si peu de tems après, il quitte ses habits: mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de se laver avec de l'eau tiède, ou du moins de se frotter devant le feu avec



des linges secs & fort chauds. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées un bain tiède de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace, si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. *La cinquieme cause* à laquelle on ne pense guères, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très-réellement, *c'est l'usage ordinaire, dans presque tous les Villages, d'avoir les courtines ou fumiers précisément deffous les fenêtres* : il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cause n'en agit pas moins : & ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des Villages dans lesquels, après que les courtines ou fumiers sont enlevés, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux; parce que cette eau corrompue, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité,



& plus abondamment que les fumiers. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occasion d'une fièvre putride epidémique, qui y faisoit des ravages, je sentis en traversant le Village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable, qui y avoit régné cinq ans auparavant; le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévînt ces accidens en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible, du lieu que l'on habite, & où l'on couche.

§. 9. *L'on peut joindre à cette cause, le peu de soin que le paysan a d'aérer sa chambre.* L'on sçait qu'un air trop renfermé, occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses; & le paysan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espèce. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais, dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps: on y voit presque par-tout de la moisissure qui est un indice de corrup-



DES MALADIES DU PEUPLE. 9  
tion. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit , en faisant deux croisées opposées , ou une seule , mais qui se trouve vis-à-vis la porte , & en les ouvrant journellement pour aérer la chambre. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

§. 10. *Je mets pour sixieme cause l'Yvrognerie* , qui ne produit pas les épidémies , mais qui tue , dans tous les tems & partout. Les misérables qui s'y livrent , sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine , & pleurésies , qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes , ils tombent long-tems avant l'âge de la vieillesse , dans toutes ses infirmités , & surtout dans l'asthme , qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès , ne répondent point à l'action des remèdes , & les maladies de langueur qui dépendent de cette cause sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien , en perdant ces sujets qui la déshonorent , & dont l'ame abrutie , est en quelque façon , morte long-tems avant leur corps.

§. 11. *Les alimens sont souvent aussi une cause de maladie pour le peuple ; cela arrive ,*  
1°. *quand les grains mal mûrs , ou recueillis encore humides dans les étés fâcheux , ont ac-*



*quis une mauvaise qualité : heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger par quelques précautions, telles que celles de laver & de sécher exactement le grain, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétrissant, de la laisser lever un peu plus long-tems, & de faire cuire davantage le pain.* 2°. *Les grains les plus beaux & les mieux recueillis s'altèrent très-souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devroit se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de grains mal conservés. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de soin ; mais je n'entrerai là-dessus dans aucun détail, il suffit de faire sentir, que le grain étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement, quand il n'est pas bon.* 3°. *Avec de bon grain, on fait souvent de mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long-tems dans des lieux humides. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les gens qui sont malades ; sujets à l'être, ou qui sont convalescens. On a*



DES MALADIES DU PEUPLE. I  
vu plusieurs fois dans l'Allemagne & dans quelques Provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées de symptômes les plus terribles, causées par l'usage du feigle ergoté.

*Les tartes ou gâteaux sont un abus du pain, qui est très-nuisible, quand il se répète fréquemment.* C'est une pâte presque toujours mal levée, & souvent elle ne l'est point du tout : en outre, cette pâte étant toujours trop peu cuite, grasse & chargée de beure vieux, de beure fondu, de vieux sain-doux, ou de toutes autres choses grasses ou aigres, elle est un des alimens les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfans, à qui ces pâtes conviennent le moins, qui en font le plus d'usage. Les petits enfans surtout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont la plupart hors d'état d'en faire parfaitement la digestion : ils contractent un principe d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, érisie, noueure, careau, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse & rendue aigre par l'addition de fruits.



Les raisons d'économie se joignent aux raisons de santé , pour faire renoncer le payfan à manger des tartes & gâteaux.

Il y a quelques autres causes de maladies , tirées des alimens , mais moins fâcheuses ou moins générales , & dans lesquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale ; c'est que l'attention que le payfan a de manger lentement , & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers de son mauvais régime ; & je suis convaincu , que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend ; le long séjour qu'il fait au grand air , où il passe les trois quarts de sa vie , & , ce qui est aussi un avantage très - considérable , l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure , & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter , qu'à tous ces égards , & peut-être à bien d'autres , les gens de la campagne servissent de modèle à ceux des villes.

§. 12. *La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies* dans les campagnes. Les eaux sont gâtées par le terrain , dans lequel elles passent & séjournent , comme lorsqu'elles coulent & reposent sur des bancs de coquilles , où elles deviennent nuisibles par le voisinage ou l'égoût des fumiers & des mares.



Lorsque l'on a de l'eau trouble , il suffit le plus souvent de la laisser en repos pour qu'elle s'éclaircisse en déposant ; si cela n'arrive pas , ou si on a de l'eau limoneuse , bourbeuse , il n'y a qu'à la jeter dans un vaisseau rempli à moitié de sable fin , l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation sera cessée , le sable en retombant au fond du vaisseau , y entraînera les saletés que l'eau tenoit suspendues : ou ce qui est encore mieux & très-facile , on peut approcher deux tonneaux , dont l'un fera beaucoup plus élevé que l'autre ; le plus élevé sera rempli de sable à moitié , on y mettra l'eau trouble , bourbeuse , limoneuse , elle se filtrera à travers ce sable , sortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau , & tombera dans celui qui est plus bas , & qui servira de réservoir.

Lorsque l'on a de l'eau seleniteuse , c'est ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure , parce que le savon s'y fond difficilement , & que les semences farineuses & les légumes y deviennent dures au lieu de s'amollir , il faut exposer cette eau au soleil , ou la faire bouillir , & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé.

Si on est obligé de se servir d'eau corrompue , on y fera fondre un peu de sel.



#### 14 CAUSES COMMUNES.

marin, on y mêlera du vinaigre, où on y fera cuire quelque plante aromatique.

Il arrive fort souvent que les eaux des puits publics sont infectées par un limon qui est au fond, & par des animaux qui y tombent & s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussi-tôt qu'elle est tombée, il paroît que c'est cette eau qui cause les goîtres aux habitans de quelques montagnes, & des coliques à beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent, on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaise est, après l'air, la cause la plus commune des maladies, & celle qui en produit davantage & de plus fâcheuses, elle cause souvent des épidémies.

Le fréquent usage que le peuple fait du vin, des rapés ou de la piquette, de la biere, du cidre, doit faire regarder ces différentes boissons comme des causes communes des maladies, lorsque ces liqueurs deviennent nuisibles au corps humain par des qualités qu'elles ont reçues de la nature ou de l'art : mais souvent le peuple ne peut les connoître, d'autres fois son goût est plus fort que sa raison ; ainsi c'est à la Police à empêcher la vente du vin, de la biere, du cidre, lorsqu'ils peuvent causer des maladies.

§. 13. *L'on ne doit point omettre dans le dénombrement des Causes des maladies*



DES MALADIES DU PEUPLE. 15  
*du Peuple , la construction de leurs mai-  
sons , dont un grand nombre sont , ou ap-  
puyées contre un terrain élevé , ou un peu  
creusées en terre. L'une ou l'autre de ces  
situations les rend humides ; ceux qui les  
habitent en sont incommodés , & s'ils ont  
quelques provisions , elles se gâtent & de-  
viennent une nouvelle source de maladies.  
Le Manœuvre robuste ne sent pas d'abord  
les influences de cette habitation maréca-  
geuse ; mais elles agissent à la longue , &  
j'en ai vu surtout les mauvais effets les plus  
sensibles sur les femmes en couche & les  
enfants. Il seroit fort aisé de remédier à cet  
inconvenient, en élevant le sol de la maison  
de quelques pouces au-dessus du niveau du  
voisinage , par une couche de sable , de pe-  
tits cailloux , de brique pilée , de charbon ,  
ou d'autres choses semblables ; & en évitant  
de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet  
objet mériteroit peut-être l'attention de la  
police ; & j'exhorte fortement tous ceux qui  
bâtissent à prendre les précautions néces-  
saires à cet égard. Une autre attention , qui  
couteroit encore moins , c'est de tourner  
leur maison au midi oriental , c'est l'expo-  
sition , toutes choses d'ailleurs égales , la  
plus salutaire & la plus avantageuse ; cepen-  
dant je l'ai vue très-souvent négligée ,  
sans qu'on pût assigner la moindre raison  
pour ne l'avoir pas choisie.*



## 16 CAUSES QUI AUGMENTENT

Ces conseils paroîtront peu importants aux trois quarts du Public. J'avertis qu'ils font plus de conséquence qu'on ne pense ; & tant de causes contribuent à détruire les hommes , qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation. Si l'on est curieux de connoître les autres causes des maladies du peuple , voyez *le Conservateur , ou Avis sur les dangers. Paris 1763. in-12. chez Didot le j.*

---

## CHAPITRE II.

*Causes qui augmentent les Maladies du Peuple. Attentions générales à avoir.*

§. 14. **L**ES causes , que j'ai détaillées dans le premier chapitre , produisent les maladies ; & le mauvais régime, que le peuple observe , quand il en est attaqué , les rend beaucoup plus fâcheuses , & beaucoup plus souvent mortelles.

Le peuple est imbu d'un préjugé , qui coute toutes les années la vie à beaucoup de ceux qui sont attaqués de maladies aiguës , & qui n'ont point de Médecin , c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur , & que , pour procurer la sueur , il faut prendre beaucoup de choses chaudes



LES MALADIES DU PEUPLE. 17  
& échauffantes , se tenir dans un endroit très-chaud , & être excessivement couvert. Ce sont des erreurs funestes à la population de l'état , & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne , qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie , ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur , avoient procuré la mort du malade , aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec , plus épais , plus inflammatoire ; & comme dans toutes les maladies aiguës , excepté un très-petit nombre qui sont très-rares , il est déjà trop épais , la sueur augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du sang , l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan qui ne dise , quand il a une pleurésie , ou une inflammation de poitrine , que son sang est trop épais , & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase , il le trouve noir , sec , brûlé , ce sont ses termes : Comment le sens commun ne lui dit-il pas , que bien loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs , il faut y en ajouter ?

§. 15. Mais , quand il seroit aussi vrai qu'il l'est peu , que la sueur est utile au commencement des maladies, les moyens qu'on



8 CAUSES QUI AUGMENTENT  
employe pour la procurer , n'en feroient  
pas moins mortels. Ces moyens font, 1°. *d'é-*  
*touffer le malade par la chaleur de l'air & des*  
*couvertures.* L'on redouble de soins , pour  
empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans  
la chambre , où cette précaution & la trans-  
piration du malade font que l'air qui s'y  
trouve est bientôt extrêmement corrompu ;  
& l'on procure une telle chaleur , par le  
poids des couvertures , que ces deux causes  
seules font capables de produire , dans un  
homme sain , la fièvre la plus ardente , &  
une inflammation de poitrine. Plus d'une  
fois je me suis senti saisi en entrant dans ces  
chambres , d'une difficulté de respirer , que  
je dissipois en faisant ouvrir toutes les fenê-  
tres. Les gens instruits devroient se faire un  
plaisir de faire comprendre au peuple, dans  
les fréquentes occasions qui s'en présen-  
tent , que l'air nous étant plus nécessaire ,  
que l'eau ne l'est au poisson , notre santé  
souffre nécessairement , dès qu'il cesse d'être  
pur ; & rien ne le corrompt plus prom-  
ptement , que les vapeurs qui sortent du  
corps de plusieurs personnes , renfermées  
dans une petite chambre qu'on n'aire point.  
Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux , pour  
sentir le danger de cette conduite. Si l'on  
donne de l'air frais à ces pauvres malades ,  
& qu'on les découvre, on voit sur-le-champ  
la fièvre , l'oppression , l'angoisse , les rêve-  
ries diminuer.



§. 16. *Le second moyen* qu'on employe pour faire fuer les malades , *c'est de ne leur donner que des choses chaudes & échauffantes* , & furtout de la thériaque, du vin, du faltran ou des vulnéraires de Suisse ( dont la plûpart des herbes ou fleurs sont dangereuses , dès qu'il y a de la fièvre ) & du safran , qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuses , il faut rafraîchir & tenir le ventre libre. Tous ces remèdes échauffent & resserrent : l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant , tomberoit infailliblement dans une fièvre inflammatoire , s'il prenoit la quantité de vin , de thériaque , de faltran , que le payfan prend quelquefois , lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir ? Aussi il en meurt , & quelquefois avec une promptitude étonnante. Malheureusement, chacun peut en voir autour de soi de terribles & fréquens exemples.

§. 17. L'on me dira peut-être , que souvent les maladies se guérissent par la sueur , & que l'expérience doit guider. Je réponds, que la sueur guérit , il est vrai , quelques maladies dès le commencement , comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies , quelques douleurs de rhumatisme , quelques fluxions : mais c'est seulement quand ces maladies dépendent d'une transpiration



20 CAUSES QUI AUGMENTENT  
arrêtée , que la douleur se déclare tout de  
suite , & que sur-le-champ , avant que la  
fièvre ait épaissi les humeurs , & enflammé  
quelque partie , ou qu'il se soit formé quel-  
que engorgement , on donne quelque boi-  
sson chaude , comme du faltran & du miel ,  
qui , en rétablissant la transpiration , enleve  
la cause du mal. Alors même , il faut  
éviter de produire un trop grand mouve-  
ment dans le sang qui empêcheroit plus  
qu'il n'aideroit la sueur ; & la fleur de su-  
reau me paroît préférable au faltran. La  
sueur est aussi utile dans les maladies ,  
quand à force de boire , on en a détruit  
les causes : elle sert à entraîner avec elle une  
partie des humeurs vitiées , après que les  
plus grossières ont passé par les felles & par  
les urines , & à emmener cette quantité  
d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans  
le sang , & qui y est devenue superflue. Il  
est , à cette époque , extrêmement impor-  
tant de ne pas l'empêcher volontairement  
ou par imprudence ; il y auroit souvent  
autant de danger à le faire , qu'il y en a  
à vouloir faire suer dans les commence-  
mens ; & cette sueur , si on l'arrête , se re-  
jettant sur quelque partie intérieure , pro-  
duit souvent une nouvelle maladie plus dan-  
gereuse que la première. Il faut donc être  
aussi attentif à ne pas arrêter imprudem-  
ment la sueur qui vient naturellement à la



LES MALADIES DU PEUPLE. 21  
fin des maladies , qu'à ne pas l'exciter au commencement : celle-là est presque toujours utile ; celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs , si elle étoit nécessaire , on s'y prendroit très-mal pour la faire venir , puisqu'en échauffant si fort les malades , on allume une fièvre prodigieuse , on les met en feu , & la peau reste extrêmement sèche. L'eau tiède est le meilleur des sudorifiques. Si les malades suent abondamment , & par un effort de la nature seule pendant un ou deux jours , cela leur procure un soulagement de quelques heures ; bientôt ces sueurs finissent , on croit alors reconnoître la nécessité de les exciter de nouveau , pour augmenter le soulagement ; on réitere les mêmes remèdes , sans qu'ils rappellent les sueurs ; on double les doses , on augmente l'inflammation , le malade meurt dans des angoisses horribles , & avec une inflammation générale. L'on attribue sa mort à ce qu'il n'a pas sué assez , pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop sué au commencement , & de ce qu'il a pris des remèdes sudorifiques & du vin. Il y a long-tems que les Médecins répètent que le vin est mortel dans les fièvres. Je le réitere ; mais je crains fort que ce ne soit avec aussi peu de succès.

§. 18. *L'on augmente encore les symptomes & accidens des maladies par les alimens qu'on*



## 22 CAUSES QUI AUGMENTENT

*donne trop tôt ou en trop grande quantité, ou de mauvaise nature.* La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte que l'on a que le malade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des alimens, qui rendent sa maladie plus grave, ou même le tuent en augmentant la fièvre. Cette crainte que l'on a que le défaut de nourriture ne donne la mort, est absolument chimérique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & être plus forts au bout de ce terme, que si on leur avoit donné de la nourriture, parce que bien loin de les fortifier, elle augmente la maladie, & par là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fièvre, l'estomac ne digere plus; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non-seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des



bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits, & de la viande, s'il leur reste la force de la mâcher. Il faut absolument que les malades succombent sous le poids de ces choses données mal-à-propos. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il est attaqué d'accidens très-violens, comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement; il a des vomissemens, des angoisses, une diarrhée horrible, de la fièvre, du délire, des taches petechiales qu'on appelle souvent le pourpre. Quand on donne ces alimens en bon état à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui sont déjà dans son estomac, les ont bien-tôt pourris; & au bout de quelques heures ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & constatée par ses successeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac, plus on lui donne d'alimens, plus on l'affoiblit. Ces alimens, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, sont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie: aussi ceux qui savent observer, remarquent constamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on ap-



pelle un bon bouillon , il a plus de fièvre ; & il est par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais , à un homme qui a beaucoup de fièvre ou des matieres corrompues dans l'estomac , c'est précisément lui rendre le même service que si on lui donnoit deux ou trois heures plutôt un bouillon corrompu.

§. 22. Je dois le dire : ce préjugé mortel , qu'il faut soutenir les malades par de la nourriture , est encore trop répandu parmi les personnes même que leurs talens & leur éducation devoient soustraire à des erreurs aussi grossieres que celles-là. Il seroit bienheureux pour le genre humain , & le terme de ses jours seroit en général bien plus long , si l'on pouvoit lui persuader cette vérité si bien démontrée en Médecine ; c'est que les seules choses qui puissent fortifier un malade , sont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté est insurmontable à cet égard ; elle est un second fléau attaché à la maladie , & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes , il y en a souvent plus des deux tiers qui auroient guéri , si mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air , ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance ; mais les soins mal entendus , dont je viens de parler , n'en laissent échapper presque aucun.



§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer , dessécher & nourrir les malades , c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu , l'ardeur dont ils se plaignent , la sécheresse de la peau , des lèvres , de la langue , de la gorge , la rougeur des urines , l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes , le plaisir , le bien que leur fait l'air frais , sont des signes qui nous crient à haute voix que nous devons les rafraîchir par toutes sortes de moyens. Leur langue sale , qui prouve que l'estomac est dans le même état , leur dégoût , leurs envies de vomir , leur horreur pour les alimens , & sur-tout pour la viande , la puanteur de leur haleine , celle des vents qu'ils rendent par haut & par bas , souvent celle de leurs selles , prouvent que tout leur intérieur est plein de matieres corrompues qui corrompent tous les alimens qu'on y mettra ; & que tout ce qu'il y a à faire , c'est de délayer ces matières par des torrens de boissons rafraîchissantes , qui les disposent à être évacuées aisément. Je le redis , & je souhaite qu'on y fasse attention ; tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture , qu'on a du dégoût , ou que l'haleine est mauvaise , qu'on a de la chaleur & de la fièvre , que les selles sont puantes & les urines rouges ou peu abondantes , la vian-



de , le bouillon à la viande , les œufs , tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent , la thériaque , le vin pur , toutes les choses échauffantes , sont de vrais poisons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au Public , & à quelques Médecins ; mais les Médecins éclairés , les vrais Médecins , ceux qui observent les effets de chaque chose , trouveront au contraire que bien loin d'outrer , j'expose foiblement leur sentiment , qui est celui de tous les bons Médecins depuis plus de deux mille ans ; celui que la raison approuve , & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre , coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que , lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir , malgré tout ce qu'il a fait pour cela , le mal n'est pas fini ; & les effets des remèdes échauffans font de lui laisser le germe de quelque maladie de langueur , qui se fortifiant peu-à-peu , éclate au bout de quelque tems , & lui fait acheter , par de longues souffrances , la mort qu'il desire.

§. 26. *Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique ; c'est de purger un malade , ou de lui donner l'émétique dès les commencemens de la maladie. L'on fait par-là*



DES MALADIES DU PEUPLE. 27  
des maux infinis. Il y a des cas dans lesquels les évacuans au commencement du mal , conviennent ; ils seront indiqués dans d'autres chapitres : mais tant qu'on ne les connoît pas , il faut établir comme une regle générale , que ces remèdes sont nuisibles à cette époque ; ce qui est vrai le plus souvent , & toujours quand les maladies sont inflammatoires.

§. 27. L'on espere , par leurs secours , enlever les embarras de l'estomac , la cause des envies de vomir , de la mauvaise bouche , de la soif , du mal - aise , & diminuer le levain de la fièvre. L'on se trompe le plus souvent ; parce que les causes de ces accidens ne sont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La tenacité des ordures qui sont sur la langue , doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. L'on a beau la laver , la racler , se gargariser ; tout est inutile : ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours , & avoir diminué la chaleur , la fièvre , & la viscosité des humeurs , qu'on peut enlever ce sédiment , qui se détache peu-à-peu de lui-même ; le mauvais goût se dissipe , la langue redevient belle , la soif cesse : il en est de même de l'estomac ; aucun secours ne peut le nettoyer dans les commencemens ; mais en donnant beaucoup de remèdes delayans



& rafraîchissans , il se nettoye lui-même ; & les envies de vomir , les rapports , l'inquiétude passent naturellement & sans purgatifs.

§. 28. Non - seulement on ne fait point de bien par ces remèdes , mais on fait un mal très-considérable , en appliquant des remèdes âcres & irritans , qui augmentent la douleur & l'inflammation ; qui attirent les humeurs sur ces parties , où il y en a déjà trop ; qui n'évacuent point la cause de la maladie , parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée , qu'elle n'est pas mûre ; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang qui par-là même reste plus épais ; qui évacuent la partie utile , & laissent la nuisible.

§. 29. L'émétique sur-tout , donné dans une maladie inflammatoire , & même inconsidérément dans toutes les maladies aiguës , avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée , & les avoir délayées par d'abondantes boissons , produit les plus grands maux ; les inflammations de l'estomac , des poulmons , du foie , les suffocations , les phrénésies. Les purgatifs occasionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux , qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas , dont l'étourderie , l'imprudence & l'ignorance ne m'ayent fait voir quelques exemples. L'effet de ces remèdes ,



dans ces circonstances , est le même que celui du sel & du poivre , qu'on mettroit sur une langue sèche , enflammée & sale , pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a personne qui , avec du bon sens , ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre ; & il y auroit de la prudence , pour ceux mêmes qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis , à ne pas les braver , & à ne pas les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important ; & dans une matiere qui leur est étrangère , ils doivent , sans doute , quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute , ce sont les plus grands Médecins , dont je ne suis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger , de s'étouffer , & de boire des choses échauffantes qui enflamment , qui augmentent leur fièvre ? Quel avantage peut-il nous en revenir , de nous opposer au fatal torrent qui les entraîne ? Quelle raison peut persuader que des milliers de gens , pleins de génie , de sçavoir , d'expérience , qui passent leur vie au milieu des malades , uniquement occupés à les soigner , & à observer tout ce qui leur arrive , se font illusion & se trompent sur l'effet des alimens , du régime , des remèdes ?



Peut-il entrer dans des têtes sensées qu'une garde qui conseille un bouillon , un œuf , un biscuit , mérite plus d'être crue , qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci , que d'être obligé de disputer continuellement pour ces miseres , & de craindre toujours que des soins mortellement officieux ne détruisent , par des alimens qui augmentent toutes les causes du mal , l'effet de tous les remèdes qu'il emploie pour les combattre , & enveniment la plaie à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade , plus on veut le faire manger ; c'est l'assassiner par tendresse.

---

### C H A P I T R E I I I .

*Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies aiguës. Régime des Convalescens. Diète des maladies aiguës. Moyens de les prévenir.*

§. 31. **J'**AI fait voir les dangers du régime , & des principaux remèdes qu'on emploie généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire , sans aucun risque , dans les maladies aiguës quelconques , & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie



de tirer quelque fruit de ce Traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime, que quand la maladie en exigera un différent de celui que je vais détailler; & quand je dirai qu'il faut mettre un malade au régime, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; l'on fera ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boisson, aux lavemens, excepté quand je prescrirai expressément autre chose, comme d'autres tisanes, ou d'autres lavemens.

*Régime pour les maladies commençantes.*

§. 32. La plûpart des maladies (j'entens toujours aiguës ou fiévreuses) s'annoncent, souvent quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par des dérangemens dans la santé, comme un léger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des



sueurs ordinaires. L'on peut à cette époque prévenir ou , au moins , diminuer considérablement les maux les plus fâcheux , par des attentions aisées , que je réduis à quatre.

1°. *Renoncer à tout travail violent ; mais continuer cependant un exercice très-doux.*

2°. *Se réduire à très-peu , ou à point d'alimens solides ; renoncer surtout entièrement à la viande , au bouillon , aux œufs & au vin*

3°. *Boire abondamment , c'est-à-dire , deux pintes par jour , par petits verres , de demi-heure en demi-heure , de la ptisane ( n° 1 , ou 2. ) ; & même de l'eau tiède , sur chaque pinte de laquelle on mettra un demi verre de vinaigre , il n'y a personne à qui ce secours puisse manquer. Si l'on n'avoit pas de vinaigre , on boiroit l'eau tiède pure , & l'on mettroit sur chaque pinte quinze ou vingt grains de sel de cuisine. Ceux qui auroient du miel , feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit aussi employer avec succès une infusion de fleurs de sureau ou de tilleul. Le petit lait bien clair , peut également servir.*

4°. *Prendre des lavemens d'eau tiède ou celui qui est indiqué n° 5. En suivant cette méthode , on a souvent coupé racine aux maladies les plus graves ; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître , au moins*



on les rend plus douces , & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode toute contraire à celle que nous venons d'exposer. Quand on sent des dérangemens de santé , l'on se borne à ne manger que de la viande , des œufs , du bouillon ; l'on renonce aux légumes & aux fruits , qui seroient si utiles ; & l'on boit , pour se fortifier l'estomac & chasser les vents , du vin ou quelques liqueurs , qui ne fortifient que la fièvre , & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par-là toutes les évacuations ; l'on ne détrempe point les matieres qui occasionnent la maladie ; on ne les rend point propres à être évacuées ; au contraire , elles deviennent plus acres & plus difficiles à être emmenées : au lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraîchissante , détrempe & détache toutes les matieres étrangères , elle délaie le sang ; & au bout de quelques jours , tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacue par les felles , par les urines , ou par la sueur.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès , & que le malade est déjà saisi par ce froid plus ou moins violent , qui précède presque toutes les maladies , & qui est ordinairement accompagné d'un accablement total & de douleurs dans tout l'extérieur du corps , il faut , ou le mettre



au lit, s'il ne peut pas rester debout ; ou qu'il se tienne tranquillement assis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts-d'heure un petit verre chaud de la boisson ( n<sup>o</sup>. 1 ou 2 ) ; & si elle manque, de quelqu'une de celle dont je viens de parler. § 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid ; mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir dès qu'il diminue, afin que quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que les couvertures ordinaires ; il feroit même à souhaiter qu'ils en eussent moins. Les payfans couchent sur un lit de plume, & sous des couvertures de laine qui sont ordinairement d'un poids immense. La chaleur que donne la plume est très-fâcheuse pour les fiévreux ; cependant quand ils y sont accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année ; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fièvre est extrêmement forte, ils doivent coucher sur la paille, ils en seront infiniment mieux, & rejeter les couvertures de laine trop épaisses, pour ne se couvrir que de draps, de couvertures de laine moins lourdes, ou même de quelqu'autre chose moins chaude. L'on ne peut croire, que quand l'on en a été témoin, combien l'on soulage le malade en lui ôtant son lit de



plumes ; le mal prend sur le champ une nouvelle face.

*Régime des maladies aiguës.*

§. 36. Dès que la chaleur est venue , & que la fièvre est bien déclarée , l'on doit pourvoir au régime du malade.

1°. *Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop ; qu'il y ait le moins de monde , & qu'on y fasse le moins de bruit possible ; que personne ne parle au malade sans nécessité.* Il n'y a rien qui augmente plus la fièvre & fasse plus rêver , que la multitude des gens qui sont dans la chambre , surtout auprès du lit du malade , & qui font du bruit ; elles contribuent à la corruption de l'air par leur chaleur & leur transpiration , elles en empêchent le renouvellement ; d'ailleurs , la variété des objets qui frappe les sens du malade , occupent , fatiguent son cerveau & ses sens. Il faut , quand il a été à la selle ou qu'il a uriné , emporter ces excréments le plutôt possible. Il faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin , au moins un quart-d'heure chaque fois , & ouvrir en même-tems une porte , afin que l'air se renouvelle. Mais , comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade , on tirera , dans le même-tems , les rideaux de son lit ; & s'il n'en a point , on en fait dans le moment , en mettant au tour de lui des chaïses , avec quelques habits qui le



garantissent. Quand la saison est extrêmement rigoureuse, il suffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois; mais en Été il faut qu'il y ait une fenêtre ouverte jour & nuit. Il est aussi très-utile de brûler du genievre ou autre bois aromatique; ou bien, on jettera un peu de vinaigre sur une pelle rouge; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre est brûlant, & que le malade en est fort incommodé, on peut arroser de tems en tems le plancher, & mettre dans la chambre quelques grosses branches de faule, ou d'aulne, ou de fresne, qui trempent dans des seaux d'eau.

§. 37. 2°. *Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de solide; mais on peut lui préparer, par tout & en tout tems, la nourriture suivante, qui est une des plus saines, &, sans contredit, la plus simple. Prenez une demi-livre de pain, la grosseur d'une noisette de beurre, ou même point, & deux pintes d'eau; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entièrement défait: on le passe, & l'on en donne un demi-septier au malade, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement, si la fièvre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des gruaux, de l'orge, des pois, des fèves, de l'aveine, du ris, peuvent en prendre, cuits*



de la même façon , avec quelques grains de fel. On donne , ici , des bouillons de viande : on ne peut trop recommander de les faire legers avec le veau , le poulet ; mais il seroit encore mieux d'user de panades , eaux de gruaux , &c.

§. 38. L'on peut aussi permettre , au lieu de ces espèces de soupe , des fruits d'été cruds , & en hiver des pommes cuites , ou des prunes & des cerises sechées que l'on fera cuire. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës ; ils en voient les succès tous les jours. Ce conseil ne révoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés ; mais , en réfléchissant , ils sentiront que ces fruits , qui desalterent , rafraîchissent , abbattent la fièvre , corrigent la bile corrompue & échauffée , entretiennent la liberté du ventre , font couler les urines , sont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Aussi ils les desirent ardemment ; & j'en ai vu plusieurs qui ne s'étoient guéris , qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils desiroient ardemment , & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons , peuvent au moins hazarder un essai sur ma parole ; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espèce d'aliment. L'on peut donc hardiment



donner, dans toutes les fièvres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins, des framboises, des mûres; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires, extrêmement aqueuses, qu'on peut employer: Comme les différentes especes de beurré, de bon-chrétien, le doyen, le S. Germain, la virgouleuse, la royale d'été, la bergamote, l'angleterre, le sucré vert. On peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau; J'ai vu cette dernière boisson désalterer un malade, mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas prendre une grosse quantité de ces alimens médicamenteux à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec succès; il faut rejeter l'écorce qui chauffe.

§. 39. 3°. *Il faut faire usage d'une boisson qui désaltere, abatte la fièvre, délaie, relâche & aide les évacuations par les selles, les urines & la transpiration. Toutes celles*



dont j'ai parlé, réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens de parler, dans une pinte d'eau.

§. 40. *Les malades doivent beaucoup boire.* Il seroit à souhaiter qu'ils bussent au moins trois ou quatre pintes par jour, souvent & peu à la fois; c'est-à-dire un verre à chaque quart d'heure. Il ne faut pas que la boisson soit très-chaude, il suffit qu'elle ait perdu le grand froid.

§. 41. 4°. *Si le malade ne va pas tous les jours deux fois à la selle, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade rêve, si la fièvre est forte, le mal de tête & de reins considérable, le ventre douloureux, les envies de dormir fréquentes, il faut donner un lavement (N° 5.), au moins une fois par jour.* Le peuple n'aime pas ce remède; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies violentes, surtout dans les cas que je viens d'indiquer; & un lavement soulage ordinairement plus, que si on buvoit sept ou huit fois la même quantité de liqueur. L'usage des lavemens dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune. Mais il ne faut jamais les donner dans le moment où le malade a une sueur qui le soulage.

§. 42. 5°. *Tant que le malade en aura*



la force ; il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure , & plus s'il peut ; mais au moins une demi-heure : cela diminue la fièvre , le mal de tête , les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une sueur de nature à le soulager ; mais ces sueurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies , & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. *On lui raccommode son lit tous les jours , pendant qu'il sera levé , & l'on changera les linges , tant du lit que du malade , le plus souvent qu'on le pourra.* Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire , qui est très-dangereuse. On craint de sortir le malade du lit , on le laisse dans des linges pourris , chargés de corruption , & qui par-là non-seulement entretiennent la maladie , mais peuvent même lui donner un caractère de malignité. Je le réitere , rien n'entretient la fièvre & les rêveries , comme de ne point sortir du lit & de ne point changer de linge ; & j'ai fait cesser , par ce double moyen & sans autre secours , des rêveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible ; c'est une mauvaise raison : il faut qu'un malade soit presque mourant pour ne pas soutenir cette opération , qui , lors



même qu'il l'éprouve , pour le moment augmente ses forces & diminue aussi-tôt ses maux. Un avantage que les malades retirent du séjour hors du lit , c'est que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout , si on ne les sort pas du lit.

Il y a un très grand nombre de maladies aiguës que ce seul régime guérit radicalement , & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas , les remèdes sont le plus souvent inutiles. Il seroit à souhaiter que le peuple sût que l'on ne peut pas brusquer les maladies , que chacune doit avoir un certain cours , & que l'usage des remèdes violens qu'il aime à employer , peut bien les abréger en tuant le malade : mais ne guérit jamais plus vite ; & au contraire il rend la maladie plus fâcheuse , plus longue , plus opiniâtre , & laisse souvent des suites qui font languir toute sa vie celui qui a été traité trop tôt avec des remèdes violens.

### *Régime des convalescens.*

§. 44. Ce n'est pas assez de bien conduire la maladie , il faut encore soigner la convalescence , qui est toujours un état de foiblesse , & par-là même de langueur. Le même préjugé qui tue les malades en



les forçant à manger, s'étend sur la convalescence, & la rend fâcheuse & longue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, souvent des maux chroniques. A mesure que la fièvre diminue, on peut insensiblement augmenter la quantité de nourriture; mais tant qu'il en reste, il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des alimens différens, & prendre un peu de viande blanche, mais il faut qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin avec de l'eau, du pain trempé dans le vin. Ces alimens qui sont utiles, & servent à réparer les forces quand on en use modérément, retardent la guérison dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'estomac extrêmement affoibli par la maladie & par les remèdes, n'est capable que d'une très petite digestion, & si on lui donne au-delà de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de fréquens retours de fièvre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissemens, des diarrhées, des obstructions, quelquefois une fièvre lente & des dépôts de pus.



L'on prévient tous ces maux en se contentant de très peu d'alimens, si l'on veut fortifier un convalescent ; il faut lui donner peu & des alimens legers & aisés à digérer : ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce qu'on digere. Le convalescent qui avale peu, le digere, est nourri, se fortifie ; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laissent quelque vice dans la santé.

1°. Que les convalescens, comme les malades, prennent très peu d'alimens à la fois, & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent jamais qu'une forte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

3°. Qu'ils mâchent avec beaucoup de soin tout ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson : la meilleure, pour le général, est de l'eau avec un quart ou un tiers de vin blanc.

5°. Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture, à



cheval : ils auront attention , surtout les premières sorties , de faire leur promenade dans des endroits qui soient à l'abri du vent & qui ne soient pas humides. Le dernier exercice est le plus salutaire de tous. Les trois quarts des gens de la campagne sont à même de se procurer cet avantage sans qu'il leur en coûte rien ; ils ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en user , doivent le faire avant leur plus grand repas , qui doit être celui du milieu du jour , & jamais après. L'exercice pris avant le repas , fortifie les organes de la digestion , qui ensuite se fait mieux : si on le prend après , il la trouble.

6°. Comme ordinairement les convalescens sont moins bien le soir , ils doivent rentrer chez eux avant le coucher du soleil , & lorsqu'il s'élève un vent froid ou humide. Il faut qu'à ces heures ils prennent très peu d'alimens : leur sommeil en sera plus tranquille , & les réparera mieux.

7°. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8°. L'enflure des jambes qui survient presque à tous , n'est pas dangereuse , & se dissipe d'elle-même quand ils sont sobres , & qu'ils prennent du mouvement.

9°. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent



tous les jours à la selle ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours ; & si cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troisième jour, & même plutôt si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflemens, de l'inquiétude, des maux de tête.

10°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de tems en tems un peu de fièvre, ils prendront trois prises par jour du remède (n°. 14.) qui rétablit les digestions, rappelle les forces & chasse la fièvre.

11°. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt le travail ; cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs payfans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premières forces. Pour n'avoir pas su se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précocce leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de tems qu'ils n'en ont gagné en travaillant une seule fois trop tôt. Je vois tous les jours des laboureurs, des vigneron, des manœuvres languissans ; presque tous datent le commencement de leur langueur depuis quelque maladie aiguë, qui, par le



manque de ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités ; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne sçait calculer que pour le jour : & n'étend point ses vues au lendemain ; il ne sçait faire aucun sacrifice à l'avenir ; il en faut cependant pour se le rendre favorable.

---

## C H A P I T R E IV.

### *Inflammation de Poitrine.*

§. 45. **L'**INFLAMMATION de poitrine, ou Péripleurésie, ou Fluxion de poitrine, est une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître sont, un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptôme essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie à coup sûr, dès son premier moment ; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid ; le pouls est vite, assez fort, médiocrement plein,



dur , & réglé quand le mal n'est pas violent ; petit , mol , irrégulier quand la maladie est très-grave : un sentiment légèrement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine ; quelquefois une espèce de ferrement autour du cœur ; d'autres fois , des douleurs dans tout le corps , surtout le long des reins ; de l'oppression , au moins le plus souvent , car quelquefois il y en a peu ; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos , ne pouvant l'être que très-rarement sur les côtés ; une toux quelquefois sèche , & alors elle est plus douloureuse , d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang , souvent de sang pur ; une douleur ou au moins une pesanteur de tête ; souvent des rêveries ; presque toujours le visage rouge ; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement , ce qui est d'un fâcheux présage ; les lèvres , la langue , le palais , la peau sèches ; l'haleine chaude , les urines peu abondantes & rouges dans les commencemens , plus abondantes , moins rouges & déposant beaucoup de sédiment dans la suite ; fréquemment de l'altération ; quelquefois des envies de vomir , dans le commencement , qui , en imposant à gens peu instruits , ont souvent porté à donner un émétique , qui est mortel , surtout à cette époque ; une chaleur universelle ; un redoublement presque tous



les soirs , pendant lequel la toux est plus aigre , & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs ; mais d'une consistance médiocre , ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume , mais plus jaunes , & mêlés d'un peu de sang , qui diminue peu à peu , & disparoît ordinairement avant le septieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artère , & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux , quand il avale , qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très-violent , ou quand il le devient ; le malade ne peut respirer qu'assis. Le pouls devient très-petit & très-vîte ; le visage devient livide , la langue noire , les yeux s'égarent , le malade a une angoisse inexprimable , il s'agite continuellement dans son lit ; quelquefois un bras est dans une espece de paralysie ; les rêveries ne le quittent point , il ne peut ni veiller ni dormir ; la peau de la poitrine & du col se couvrent quelquefois , surtout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent , de taches livides , plus ou moins considérables qu'on doit appeller taches pecthiales , & qu'on appelle mal-à-propos dans bien des pays le pourpre : les forces s'épuisent , la difficulté de respirer augmente d'un



d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt, d'une mort affreuse & assez commune dans les campagnes par l'effet des remèdes échauffans, qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remèdes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs heures, & s'il est suivi d'une chaleur brûlante, si le cerveau s'embarasse dès le commencement, si le malade a une petite diarrhée avec tenesme, s'il craint le lit, s'il sue trop, ou s'il a la peau extrêmement sèche, si son caractère paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N°. 2, ou celle N°. 7, ou le lait d'amande N°. 4. Les jus d'herbes, qui entrent dans la tisane N°. 7, sont un excellent remède dans ce cas ; parcequ'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la



tête , ou qu'il crache le sang pur , il faut donner le lavement N<sup>o</sup>. 5 , trois fois , ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures ; mais le remede principal , c'est la saignée. Dès que le froid est fini , il faut tirer tout à la fois douze onces de sang du bras , & même , si le malade est jeune & robuste , quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus , que si on tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite §. 46 , cette saignée soulage considérablement le malade , pendant quelques heures , mais le mal revient ; & pour prévenir cela , il faut , à moins que tout n'aille extrêmement bien , réiterer la saignée au bout de quatre heures , & tirer encore douze onces de sang. Souvent cela suffit. Mais si au bout de huit ou dix heures , la maladie paroïssoit se ranimer , il faudroit réiterer la saignée une troisieme , & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres secours nécessaires , j'ai rarement eu besoin de cette quatrieme saignée , & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a plusieurs jours que la maladie dure , quand on commence à la traiter , & si la fièvre est encore forte , la respiration difficile , si le malade ne crache pas , ou s'il crache trop de sang , il faut , sans s'embarrasser du jour , faire une saignée , fut-ce le dixieme.



§. 51. Le sang dans cette maladie , & dans toutes les autres maladies inflammatoires , est extrêmement épais ; & , presque d'abord qu'on l'a tiré , il se forme dessus , cette peau blanche , coriace , que chacun connoît , & qu'on appelle *croute pleurétique*. L'on regarde comme un bien , lorsque dans chaque saignée , elle devient moins dure & moins épaisse que dans les précédentes ; ce qui est généralement vrai , si en même tems le malade se trouve mieux ; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul , on se tromperoit souvent. Il arrive même , que dans l'inflammation de poitrine la plus violente , cette croute ne se forme point ; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs , à cet égard plusieurs bisarreries , qui dépendent des plus petites circonstances : ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croute , pour régler les saignées ; & , en général , il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette , puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit ( §. 47. ) non-seulement la saignée ne le soulage point ; mais quelquefois même elle est nuisible , par le prompt affoiblissement dans lequel elle jette ; & , en général , dans ce cas , tous les remèdes sont



inutiles ; & c'est toujours une très-mauvaise marque , dans cette maladie , quand la saignée ne soulage pas , ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager.

§. 53. Tous les jours l'on mettra les jambes , une demi-heure , dans un bain d'eau tiède , en enveloppant exactement le malade , afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures , il prendra une tasse de la potion N<sup>o</sup>. 8 , qui facilite toutes les évacuations , & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considérable , & la toux sèche , l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante , dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons ; ou en mettant sous le visage du malade , qui doit être assis , un vase rempli de cette eau chaude , & en envelopant la tête du malade , & le vase avec un linge qui retient la vapeur ; ou en lui tenant devant la bouche , une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace , mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant , on emploie au lieu d'eau , le vinaigre pur. Souvent cette vapeur a sauvé des malades , qui paroissent au bord du tombeau ; mais il



faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remèdes N<sup>o</sup>. 9.

§. 57. Quand la fièvre est extrêmement forte, il faut donner toutes les heures, une cuillerée de la potion N<sup>o</sup>. 10 ; mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours ; mais si le troisieme ( ce qui est rare ), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublemens sont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins sanglans, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins sèche, les urines moins rouges, & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui, le septieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à déposer un



fédimement d'un blanc roux très-abondant , quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs , qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle viennent , il survient quelquefois différens accidens très-effrayans , comme de l'angoisse , des palpitations , de l'irrégularité dans le pouls , plus d'oppression , des mouvemens convulsifs , ( c'est ce qu'on appelle l'état critique ) ; mais ces accidens ne sont pas dangereux , si on ne fait rien mal-à-propos : ils dépendent de l'humeur purulente qui se déplace , circule dans les humeurs , & irrite différentes parties , jusqu'à ce que l'évacuation ait commencé ; alors tous les accidens finissent , & ordinairement le sommeil revient. Mais je dois insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse , d'autres fois les convulsions , ou quelques autres accidens qui effraient. Si l'on fait , comme il arrive tous les jours , la sottise d'ordonner des remèdes particuliers pour ces accidens , comme des cordiaux spiritueux , de la thériaque , des confectons , du castor , de la rue , l'on trouble la nature dans ses opérations ; la crise ne se fait point ; la matiere qui devoit s'évacuer , ou par les felles , ou



par les urines , ou par la sueur , ne s'évacue point ; mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne , le malade meurt d'abord , ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse , & moins guérissable que la première. Si c'est sur l'extérieur du corps , le malheur est moins grand , & il faut , dès qu'on s'en apperçoit , mettre sur cette partie des cataplasmes émolliens , qui l'ament à maturité , & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidens , il faut quand les symptomes effrayans , dont j'ai parlé surviennent , ne rien changer du tout au traitement , excepté qu'on doit donner le lavement émollient N<sup>o</sup>. 5 , & appliquer de deux en deux heures , une flannelle trempée dans l'eau tiède , qui couvre tout le ventre , & fasse presque tout le tour du corps , derrière les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson , & diminuer celle de la nourriture pendant tout le tems que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétique , ni de purgatifs ; parcequ'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins , ou remèdes propres à faire dormir , sont aussi généralement mauvais ; il y a quelques cas cependant , dans lesquels ils peuvent être utiles ; mais ils sont si difficiles à con-



noître , qu'on ne doit jamais se les permettre , quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades , que ces remedes pris mal-à-propos , ont jettés dans une étisie incurable. Lorsque tout a bien été , ordinairement le malade est très-bien le quatorzieme jour ; & alors on peut , s'il a appétit , le mettre au régime des convalescens §. 44 & 45. S'il a encore du dégoût , la bouche mauvaife , la tête pesante , on doit le purger avec la potion N<sup>o</sup>. 11.

§. 63. Il survient quelquefois des saignemens de nez , même après plusieurs saignées , qui sont très-favorables , & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignemens , lorsqu'après les saignées , le malade est mieux à plusieurs égards ; mais qu'il lui reste encore un grand mal de tête , avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour arrêter ces saignemens ; ce qui seroit très-dangereux ; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois , mais plus rarement , la maladie se dissipe par une diarrhée , légèrement douloureuse , de matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout-à-coup sans qu'il survienne aucune autre évacuation , l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord , & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée , si le malade est robuste , s'il n'a pas été



beaucoup saigné , s'il y avoit encore du sang dans les crachats , si le pouls est fort ou dur , il faut sur-le-champ saigner du bras , faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre , & faire boire beaucoup de la ptisane N<sup>o</sup>. 2 , plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées ; au lieu de la saignée , il faut appliquer deux vésicatoires aux jambes , & faire boire beaucoup de la ptisane N<sup>o</sup>. 12. Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats , sont 1<sup>o</sup>. un refroidissement subit ; 2<sup>o</sup>. l'air trop chaud ; 3<sup>o</sup>. les remèdes trop échauffans ; 4<sup>o</sup>. les sueurs trop abondantes ; 5<sup>o</sup>. un purgatif pris mal à propos ; 6<sup>o</sup>. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment , ou assez tôt , quelquefois même , comme je l'ai vu , quand on a si fort affoibli le malade , par trop de saignées , que les évacuations par les selles , les urines , les crachats , la transpiration , ne se font pas bien faites ; quand ces évacuations ont été dérangées par quelque autre cause , ou que la maladie n'a pas été bien traitée , les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les enorgorge ; & il arrive , dans le poulmon , ce que chacun voit arriver tous les jours sur



la peau ; si une tumeur inflammatoire ne se résout pas , si elle ne se dissipe pas insensiblement , elle devient abcès. Il en est de même du poulmon ; si l'inflammation ne se dissipe pas , elle se change en abcès , qu'on appelle *vomique* ; & cet abcès , comme ceux qu'on voit à l'extérieur , reste souvent enfermé long-tems dans son sac , sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'est pas extrêmement profonde dans le poulmon , & qu'elle s'étende jusques à sa surface , c'est-à-dire près des côtes , le sac creve à l'extérieur du poulmon , & le pus se répand dans la cavité de la poitrine , entre le poulmon , les côtes & le diaphragme (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre). Quand l'inflammation est plus profonde , alors l'abcès creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite , de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois , si la quantité totale du pus n'est pas considérable , si le malade est encore fort , il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable , ou si l'ouverture est grande , & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois , ou si le malade est très foible , il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre , & cela quelque-



fois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe à sa bouche ; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort ; & les cadavres sont très promptement rompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé ; *vomique ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même dequoi ils meurent ( 1 ).

§. 68. L'on ne peut ni voir, ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine ; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer

---

( 1 ) J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours chez un Maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très-considérable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures ; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire, qu'il mourut quand la vomique creva ; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.



qu'elles se forment. Les évacuations qui sont nécessaires pour la guérison n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement foulagé; mais au contraire la fièvre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée avec de petits frissons de tems en tems, un redoublement de fièvre le soir, les joues rouges, les lèvres sèches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptômes, annonce que le pus est tout formé; la toux alors devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut se coucher que du côté malade; souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression; il ne peut point dormir; il a une fièvre continue, & souvent des intermittences dans le pouls. Non-seulement la fièvre augmente tous les soirs; mais la plus petite dose d'alimens, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légère agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la cham-



bre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des momens d'angoisse terribles, accompagnés & suivis de sueurs sur la poitrine, & surtout au visage. Il sue pendant la nuit; ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses. Il lui monte tout-à-coup des feux au visage; presque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns de vieux fromage, les autres, d'œufs pourris ou de viande corrompue; ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne défaltere; ils ont la langue & la bouche sèches, la voix foible & rauque, les yeux enfoncés, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue; ils ont un dégoût général; & s'ils desirent certains alimens avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on leur offre; les forces se perdent.

Outre ces symptomes, l'on remarque quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une très-légère enflure, & un changement de couleur presque insensible. Si la vomique est placée tout-à-fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut sentir, dans quelques sujets, du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, surtout quand le malade touffe.



§. 69. Quand une vomique est formée , tant qu'elle ne se vuide pas , tous les accidens que j'ai détaillés augmentent , & la vomique s'étend ; tout le côté du poulmon malade devient quelquefois un sac de pus ; le côté sain est comprimé ; le malade meurt suffoqué , après des angoisses terribles , avec le poulmon plein de pus , sans en avoir jamais craché.

Il est important , pour éviter ces malheurs , de procurer la rupture de la vomique , dès que l'on est sûr qu'elle existe ; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poulmon , parce qu'alors on peut la cracher , que dans la cavité de la poitrine , par les raisons que je détaillerai plus bas , il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela , sont 1°. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a , par ce moyen , ramolli la partie du sac de l'abcès , où l'on souhaite que la rupture se fasse , on donne au malade une grande quantité de liquide , & d'un liquide émollient ; comme ptisane d'orge , lait d'amande , bouillon de veau , eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein , & la résistance au poulmon , étant considérable de ce côté , les matieres se portent naturellement du côté de la



trachée artère , ou conduit de l'air , parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs , cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux ; ce qui est un bien 3<sup>o</sup>. On cherche à faire tousser le malade , en lui faisant fleurir du vinaigre chaud , ou en injectant , dans la gorge , au moyen d'une petite seringue , telle que les enfans en font partout avec du sureau , un peu d'eau ou de vinaigre. 4<sup>o</sup>. On le fait crier , lire , rire ; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès , aussi bien que les suivans. 5<sup>o</sup>. On lui fait prendre de deux en deux heures une cuillerée à soupe de la potion. N<sup>o</sup>. 86. 6<sup>o</sup>. On le met dans une voiture qui le secoue , mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup d'une des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent, quelquefois tout-à-coup, cette rupture. ( 1 )

Plusieurs malades ont un évanouissement

---

( 1 ) J'ai vu , il y a quelques années , une servante de campagne , qui , après une inflammation de poitrine , restoit languissante , sans qu'on soupçonnât son mal ; s'étant mise sur une charrette , qui alloit chercher du foin , la roue heurta violemment contre un arbre , elle s'évanouit , & au même instant rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher ; c'est alors que je fus instruit de son mal , & de ce qui lui étoit arrivé ; elle guérit très-bien.

Un Officier qui languissoit depuis quelques mois,



au moment où la vomique s'ouvre. On peut alors leur faire flairer un peu de vinaigre ; ce léger secours suffit , si cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle , & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès , si le pus est blanc , bien conditionné , si la fièvre diminue , si l'angoisse , l'oppression , les sueurs finissent , si la toux est moins violente , si le malade a plus d'aisance dans sa situation , s'il recouvre le sommeil , & l'appétit , si ses forces reviennent , si la quantité des crachats diminue journellement par degrés , si les urines redeviennent meilleures ; l'on doit espérer , qu'en employant les secours que je vais prescrire , le malade guérira radicalement.

§. 73. Mais , au contraire , quand les forces sont épuisées avant la rupture , que la matiere est trop claire , brune , verte , jaune , sanglante , puante ; que le pouls reste vîte & foible ; que l'appétit , les forces , le sommeil ne reviennent pas , l'on ne doit point espérer de guérison , & les meilleurs remèdes

---

fit une chute , resta évanoui pendant plus d'un quart-d'heure , rendit une quantité de pus , & se trouva dans le moment même extraordinairement soulagé. Je lui ordonnai un régime , & des remèdes ; il se rétablit parfaitement , & dût peut-être la vie à cet accident.



sont inutiles. On doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes sont les suivans: 1°. L'on prend de quatre en quatre heures un peu de crème d'orge ou de ris. 2°. Si la matiere paroît épaisse, gluante, qu'elle ait de la peine à se détacher, il faut donner de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une tasse de la boisson N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui est beaucoup plus efficace, on substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui dans ce cas fait la seule nourriture du malade. 4°. On lui donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une prise de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol avec un peu de syrop ou de miel. La boisson ordinaire est, ou un lait d'amande, ou une ptisane d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut se promener tous les jours à cheval, en voiture, en charrette, suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile & le plus à la portée de



tout le monde : il faut cependant que le mal ne soit pas trop avancé ; car alors tout exercice un peu trop violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple , peu instruit , ne regarde comme remède , que ce qu'on avale. Il a peu de foi au régime & aux autres secours diététiques ; il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse , dont je voudrois le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous ; celui sans lequel on ne doit point espérer de guérir ce mal , quand il est grave ; celui qui peut presque le guérir seul , moyennant qu'on ne prenne point d'alimens contraires ; enfin on l'a regardé , avec raison , comme le vrai spécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent , la parfumer de tems en tems , mais très-légerement , avec un peu de vinaigre , & y mettre dans la saison le plus d'herbes , de fleurs , de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-sain , il y a peu d'espoir de guérir , à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies , les uns en ne prenant quoi que ce soit que du petit lait de



beure , ( de la battue ) ; les autres , des melons & des concombres , ou des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer , comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle de deux , ou même de trois jours l'un : ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens , ils pourroient occasionner une diarrhée qui feroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue , & que le malade se trouve mieux à tous égards , c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante , si le pus paroît moins beau , si la fièvre revient tous les soirs , il est à craindre que la plaie , au lieu de se cicatriser , ne dégénere en ulcere ; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étiisie confirmée , & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede , dans ce cas , que la continuation des mêmes §. 74. & sur-tout le cheval. On peut , dans quelques cas , employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réussir ; mais le plus sûr est de consulter un Médecin , qui examine s'il n'y a point quelque complication qui met obstacle à la guérison.



Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remède N<sup>o</sup>. 16, dans un verre de lait d'amende ou de ptisane d'orge.

§. 81. Les mêmes causes qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fièvre, la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état par la vapeur de l'eau chaude, une cuillerée de la potion N<sup>o</sup>. 8, toutes les heures une grande quantité de ptisane N<sup>o</sup>. 12, & par l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fièvre & les autres accidens cessent. J'ai vu cette suppression, chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparôit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent que la vomique se nettoie entierement; les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri; mais bien-tôt le mal-aise, l'oppression, la toux, la fièvre recommencent, parceque la vomique se remplit ou se reforme de nouveau; le malade vuide une nouvelle vomique, crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de



quelque tems la même scene reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique se nettoie peu-à-peu & que ses parois se rapprochent sans se cicatrifer; alors il suinte insensiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours, le malade n'en est point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espece de cautere intérieur qui se nettoie de lui-même de tems en tems, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez long-tems. Quand il a duré un certain tems, il est incurable. Dans les commencemens il cède au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remède N°. 14.

§. 83. L'on sera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'érisie ou phtysie qui en est la suite, des remèdes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on emploie si fréquemment, comme la térébenthine, le baume de Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la myrrhe, le storax, le baume de soufre. J'en dirai un mot, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remèdes, que d'accré-



diter les bons. Si je n'ai point employé ces remèdes, c'est que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ces cas; c'est que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une malade très-guérissable. Ils ne se digèrent point; ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit désobstruer; ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que des pillules dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine & le baume de Pérou, occasionnoient, au bout d'une heure, de l'agitation dans le poul, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remèdes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment qu'on se désabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée. Je sçais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remèdes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un



Chirurgien avoit voulu guérir d'une étiſie , en lui faiſant prendre du lard fondu , qui avoit augmenté le mal. Ce conſeil paroît abſurde , & il l'eſt : cependant les baſamiques qu'on ordonne ne ſe digèrent peut-être gueres mieux que le lard. La poudre N<sup>o</sup>. 14 tient tout ce que les baſamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconvéniens , & elle a toutes les qualités qu'on leur prête ; mais il ne faut pas la donner dans le tems qu'il y a encore inflammation , ou qu'elle ſurvient de nouveau ; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait. L'antihectique de Potier n'a point non plus , dans ces cas , les vertus qu'on lui ſuppoſe. Je m'en ſers très-ſouvent dans quelques toux opiniâtres des enfans avec le lait , & alors il eſt très-utile : mais j'en ai rarement vu des effets ſenſibles chez les grandes perſonnes ; & dans ces cas je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si au lieu de créver intérieure-ment , la vomique créve extérieurement , le pus ſ'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela eſt arrivé par le ſentiment du malade , qui ſ'apperçoit d'un mouvement ſingulier , accompagné aſſez ordinairement d'une défaillance ; l'oppreſſion & l'angoiſſe finiſſent ſur le champ , la fièvre diminue ; la toux continue cependant ordinairement , mais moins violente & ſans aucune expec-



toration. L'amandement ne dure pas long-tems , parce que le pus augmentant tous les jours & devenant plus âcre , le poulmon se trouve gêné , irrité , rongé. La difficulté de respirer , la fièvre , la chaleur , la soif , l'insomnie , le dégoût , la maigreur reviennent avec plusieurs autres accidens qu'il est inutile de détailler ici , & sur-tout de fréquentes foiblesses. Le malade doit être au régime , qui retarde le progrès du mal aussi long-tems qu'il est possible ; mais il n'y a point de remède , que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes , pour évacuer par ce moyen le pus , & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'Empyeme. Je n'en parlerai pas , parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens , & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante , & que si l'on attend trop long-tems à la faire , elle devient inutile , & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrennent. La même chose arrive au poulmon , quand la fièvre est excessive , l'inflammation naturellement très-violente , ou qu'on l'augmente par des remèdes chauds. Une angoisse insoutenable , une très-grande foiblesse , des défaillances fréquentes , le froid des extrémités , une eau livide & puante ,  
qui



qui fort au lieu des crachats , quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine , font connoître ce triste état. J'ai vu dans un cas de cette espece , chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied , & à qui l'on avoit donné du vin avec des aromates pour le faire suer ; j'ai vu , dis-je , l'haleine si horriblement puante , que sa femme eut plusieurs foibleffes en le servant ; je ne trouvaï plus , quand je le vis , de pouls ni de raison , & je ne lui ordonnai rien. Il mourut une heure après , au commencement du troisiéme jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir , & il se forme alors, ce qu'on appelle un squirrhe ; c'est une tumeur fort dure , qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive , quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé ; que cependant la fièvre & les autres accidens se dissipent ; mais que la respiration reste toujours un peu gênée ; que le malade conserve un sentiment incommode dans un des côtés de la poitrine , & qu'il a de tems en tems une toux sèche qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement ; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années , sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffemens



qui pourroient aisément procurer une nouvelle inflammation autour de cette tumeur, & les suites en feroient très-dangereuses.

§. 87. Les remèdes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit lait, N<sup>o</sup>. 17, & les pilules, N<sup>o</sup>. 18. L'on prend vingt pilules, & une pinte de petit lait tous les matins pendant long-tems, & l'on respire de tems en tems la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais il ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se colent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

---

## CHAPITRE V.

### *De la Pleurésie.*

§. 89. **L**A pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caractères; une



fièvre forte , de la peine à respirer , de la toux , & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine ; la pleurésie , dis-je , n'est point une maladie différente de la péri-pneumonie dont je viens de parler ; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est , tout comme de la péri-pneumonie , une inflammation du poulmon ; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes , c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive que l'on sent sous les côtes , & que l'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties de la poitrine , mais plus ordinairement sur les côtes , sous les mammelles , & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on touffe & quand on tire l'air , ce que l'on appelle prendre vent ; & la crainte de l'augmenter , fait que quelques malades s'empêchant machinalement , autant qu'ils le peuvent , de touffer & de respirer , empirent leur état en arrêtant le sang dans le poulmon , qui bien-tôt en est rempli ; l'inflammation de ce viscere devient générale , le sang se porte à la tête , le visage devient livide , le malade suffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur est si violente , que si la toux est forte en même-tems , &



que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils ont des convulsions, comme je l'ai vu plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que si elles en sont attaquées dans le tems de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement. On voit par ce que j'ai dit que la pleurésie n'est qu'une inflammation de poitrine, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je sçais que quelquefois l'inflammation du poulmon se communique à cette membrane qui tapisse intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de là aux muscles ou chairs qui sont sur les côtes; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printems est la saison qui produit le plus de pleurésies. On en voit aussi beaucoup dans l'été, lorsque les vents d'Est, de Sud, de Sud-est, regnent long-tems; & dans l'hyver lorsque les vents de Nord, d'Est, de Nord-est regnent long-tems, parce que ces vents causent la roideur & la sécheresse des solides du corps & l'épaississement des fluides, ce qui forme l'état inflammatoire, & qu'ils agissent principalement sur la poitrine.

Le mal commence par un frisson ordi-



nairement très-fort , suivi de chaleur , de toux , d'oppression ; quelquefois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine , de mal de tête , de rougeur de joues , d'envies de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord ; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures , quelquefois le second & même le troisième jour. Le malade sent quelquefois deux points ; mais il est rare qu'ils soient également forts , & le plus léger disparoit bien-tôt : d'autrefois le point change de place ; ce qui est un bien , si le premier se dissipe parfaitement , un mal s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très-dur dans cette maladie ; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90 , il devient mol & petit. Il paroît souvent dès le commencement des crachats tels que dans la fluxion de poitrine ; d'autrefois il n'en vient point du tout , c'est ce qu'on appelle pleurésie sèche , qui n'est pas rare. Quelquefois le malade touffe peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente. Comment seroit-elle différente ? Et les moyens de guérison , les mêmes. Il survient souvent des saignemens de nez très-considérables , & qui soulagent beaucoup ; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu , quand le malade



est très-mal , qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide , que l'on prend ayant fort chaud , & alors elle est quelquefois si violente , qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois , & le malade se plaint moins ; mais en même-tems son visage change & devient pâle & triste , ses yeux se troublent , le pouls s'affoiblit ; c'est un transport de l'humeur au cerveau ; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptômes critiques soient plus violens & plus marqués que dans celle-ci : il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer. La guérison survient souvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes & des plus meurtrières , tant par elle-même , que par le mauvais traitement qui est d'usage dans les campagnes. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guérissent par les sueurs , regle tout le traitement de la pleurésie ; & dès qu'un malade a un point , sur le champ on met en œuvre tous les remèdes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la pou-



dre à canon , & elle est d'autant plus fâcheuse , que la maladie est plus violente & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre , tout dépendant des premières heures.

§. 95. Le traitement est précisément le même , à tous égards , que celui de la péripneumonie , parceque , je le répète , c'est la même maladie ; ainsi les saignées , les boissons émollientes & délayantes , les vapeurs , les lavemens , la potion N<sup>o</sup>. 8 , les cataplasmes émolliens & les autres topiques N<sup>o</sup>. 9 , sont les vrais remèdes ; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas , & l'on doit en appliquer continuellement sur l'endroit où le point se fait sentir.

La première saignée , surtout si elle est considérable , diminue presque toujours le point , & souvent le dissipe entièrement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures , ou dans le même endroit , ou quelquefois ailleurs , changement qui est assez favorable , surtout si la douleur qui se faisoit d'abord sentir sous la mammelle , se jette aux épaules , au dos , à l'omoplate , à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point , ou ne diminue que peu ; ou , si après avoir diminué , elle revient aussi violente que la première , surtout si elle revient dans le même endroit , & si la violence des autres



symptomes dure, il faut réitérer la saignée ; mais si la diminution du point subsiste, s'il ne revient que foiblement, de tems en tems, ou dans les parties dont je viens de parler, si la fréquence ou la dureté du pouls & tous les autres symptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en passer. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de la faire ; elle ne peut point faire de mal, & on court de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitére fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement, le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas d'oppression, & si le malade crache, on peut se passer de la saignée.

L'usage des autres remèdes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53 jusqu'au §. 66.

§. 96. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri souvent en peu de jours par une seule saignée & une grande quantité d'infusion de fleurs de sureau préparée comme du thé, à laquelle on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espèce qu'on a vu réus-



Sur quelquefois le faltran , ou les vulneraires de Suisse infusés comme du thé dans de l'eau , avec du miel & même de l'huile ; mais la boisson précédente que j'indique est fort à préférer. La boisson qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin , & à laquelle on ajoute beaucoup de thériaque , du poivre , de la canelle , &c. tue toutes les années plusieurs payfans.

§. 97. Dans les pleurésies seches , dans lesquelles le point , la fièvre , le mal de tête sont très-forts , le pouls très-dur , très-plein , avec une secheresse prodigieuse de la peau , & de la langue , il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleurésie se termine , tout comme l'inflammation plus profonde , par quelque évacuation , par un abcès , par la gangrene , ou par un endurcissement ; & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisieme jour , sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre , dans ce cas , noircit souvent beaucoup , surtout dans le voisinage du mal ; & le peuple superstitieux attribue la maladie à quelque cause surnaturelle , ou en tire quelque présage facheux pour les restans. Ce cas est un effet tout naturel , tout simple , & ne peut



pas être autrement. Le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire. Je l'ai vu chez un homme à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de cerise, & du faltran au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de là résulte plus souvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, » il est très-bien de placer, dès » le commencement de la maladie, à l'en- » droit le plus douloureux, une petite em- » plâtre, qui tienne exactement, parceque » si la pleurésie dégénere en abcès, l'amas » du pus se fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il se » forme un abcès, ( voyez §. 68. ) on rongera, par un caustique léger, l'endroit » qu'on aura marqué, & dès qu'il sera ouvert, on aura soin d'y entretenir la suppuration. On peut alors avoir un espoir » fondé, que l'amas du pus prendra son » cours par cet endroit où il trouvera moins » de résistance, & qu'il sortira; car l'amas » de matiere s'arrête souvent entre la pleu- » re, & les parties qui y sont adhérentes. » Ce conseil est d'un très-grand Médecin, mais il y a bien des cas dans lesquels il ne peut être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire, de l'endurcissement ou



squrrhe & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit §. 86. 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, surtout les ivrognes. J'en ai vu un qui les comptoit par douzaines. Quelques saignées, de tems en tems, pourroient prévenir ces retours fréquens, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languissans & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espece d'asthme, & de-là dans l'hydropisie; triste fin, digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins, peuvent aussi les prévenir sans saignées, par un régime rafraichissant, en se privant de tems en tems de viande & de vin; en buvant du petit lait, ou d'une des boissons N<sup>o</sup>. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tiedes, surtout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a des remedes très-usités dans cette maladie parmi le payfan, & vantés même par quelques Médecins; le sang de bouquetin, & la suie dans un œuf, les fientes ou excréments de cheval, de mulet, de poule, de coq, le poivre & les autres épices & aromates dans de l'eau ou du vin. Je ne nie point, que bien des gens n'aient été guéris après l'usage de ces remedes; mais il n'en est pas moins vrai, qu'ils sont



dangereux ; ainsi il est prudent de ne jamais les employer , puisqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal , & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien. On doit penser de même du *genipi* , ou absinthe des Alpes , qui s'est aussi acquis beaucoup de réputation. Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le *genipi* , est puissamment amer ; il échauffe & fait suer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurésie , tant que les vaisseaux sont pleins , le pouls dur , la fièvre forte , le sang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal ; mais sur la fin de la maladie , quand les vaisseaux sont désemplis , le sang délayé , la fièvre diminuée , alors on peut s'en servir , en se souvenant toujours qu'il est chaud , & qu'il faut l'employer sobrement.

---

## C H A P I T R E V I.

*Des maux de gorge & Esquinancies.*

§. 102. **L**A gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuses , c'est l'inflammation , qu'on appelle ordinairement Esquinancie ; qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine , mais dans une



partie différente ; ce qui fait que les symptômes sont fort différens. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptômes généraux de l'inflammation à la gorge sont , le frisson , la chaleur , la fièvre , le mal de tête , les urines rouges , la difficulté , & quelquefois l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte , c'est-à-dire , de l'entrée du canal de la respiration , sont attaquées , il est très-difficile de respirer. Le malade sent de l'angoisse , des suffocations ; le mal gagne quelquefois la glotte , la trachée-artère , le poulmon , & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse , & elle l'est d'autant moins , que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale , & qu'elle occupe toutes ces parties , & de plus , les amigdales , la luette , la base de la langue ; c'est une des maladies les plus dangereuses , & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé ; tout l'intérieur de la gorge l'est également ; le malade n'avale quoi que ce soit ; il respire avec une peine & une angoisse , qui , jointes à l'engorgement du cerveau , le jettent dans une espèce de délire furieux ;



la langue enfle & sort de la bouche ; les narines sont dilatées pour respirer ; tout le col , jusques au-dessus de la poitrine , est excessivement gonflé ; le pouls est très fréquent & très foible , & souvent intermittent ; le malade n'a point de forces , & meurt ordinairement le second ou le troisième jour.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures , & se jette à l'extérieur ; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse , & le malade se sent mieux. D'autres fois le mal quitte la gorge , mais c'est pour se porter au cerveau , ou sur le poulmon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels , quand on n'a pas sur le champ de très bons secours , qui sont même très souvent inutiles.

§. 105. L'espèce la plus fréquente est celle qui n'attaque que les amigdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amigdales , qui devient grosse , rouge , douloureuse , & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté ; mais plus ordinairement il passe à la luette , & de-là , à l'autre amigdale. Si le mal n'est pas grave , la première est ordinairement mieux , quand la seconde est attaquée. Lorsqu'elles le sont toutes



deux ensemble , la douleur & le malaise sont très-considérables , le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine ; & la sensibilité est si grande , que j'ai vu des femmes avoir des convulsions , toutes les fois qu'elles faisoient effort pour avaler leur salive ou quelque autre liquide. L'on est même quelquefois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre ; tout le dessus de la bouche , le fonds du palais , un peu de la base de la langue sont légèrement rouges. Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide , parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avale avec encore plus de peine que les autres liquides ; parce qu'elle est un peu visqueuse , & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avalier , jointe à la quantité qu'il s'en forme , produit ce crachement presque continuel , qui incommode beaucoup quelques malades ; d'autant plus que l'intérieur des joues , toute la langue , & les lèvres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir , mais ce n'est pas un mal ; le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses , & j'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presque entièrement guérie le soir , y avoient très-mal après quelques heures de sommeil.



La fièvre, dans cette espèce, est quelquefois très forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures ; il est suivi d'une chaleur considérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fièvre le soir ; mais quelquefois très peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précède souvent le frisson ; mais plus ordinairement, il ne se manifeste qu'après, en même tems que la chaleur.

Le col est quelquefois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille, du côté le plus malade ; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu à peu, ou il se forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette espèce bien conduite se terminât par la gangrene, ou par le durcissement ; mais j'ai été témoin, que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les sueurs dans le commencement par des remèdes chauds. Il est aussi très rare qu'il se fasse de ces transports fâcheux sur le poulmon, comme dans l'espece des §. 103. & 104. Il est vrai qu'il n'arrive pas fréquemment



non plus que le mal se jette au-dehors , comme dans la même espèce.

§. 107. Le traitement de l'esquinancie est , aussi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires , le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au regime ; & dans l'espèce ( §. 103 ) il faut faire quatre ou cinq saignées dans peu d'heures , & quelquefois on est obligé d'y revenir. Quand elle est au degré le plus considérable , tous les remedes sont le plus souvent inutiles ; mais il faut les tenter. L'on doit donner autant qu'il est possible , des boissons N°. 2 & 4. Mais comme souvent la quantité que le malade en peut avaler , est très petite , il faut donner des lavemens N°. 5 , de trois en trois heures , & faire mettre trois fois par jour , pendant une demi-heure , les jambes dans l'eau tiède.

§. 108. Les ventouses scarifiées , appliquées autour du col , après deux ou trois saignées , sont souvent extrêmement utiles. Dans des cas presque désespérés , quand le col est extrêmement gonflé , une ou deux incisions profondes , faites avec un rasoir , sur cette enflure extérieure , ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espèce décrite ( §. 105 ) il faut très souvent en venir à la saignée ; & il



ne faut jamais l'omettre quand on trouve le poulx dur & plein. Il est très important de la faire d'abord ; c'est le seul moyen de prévenir l'abcès, qui se forme avec une grande facilité, si on la diffère seulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il est rarement nécessaire d'en faire trois. Souvent le mal est assez léger pour pouvoir guérir sans saignées, moyennant beaucoup de ménagement ; mais ceux qui ne sont ni maîtres de leurs tems, ni en situation d'être soignés, doivent, sans hésiter, faire d'abord une saignée, qui emporte souvent le mal ; surtout, si après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la ptisanne N°. 2.

Il suffit, dans cette espèce, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour ; on prend l'un le matin, & l'autre le soir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers sur le mal, dans l'une & l'autre espèce. Les meilleurs sont, 1°. des cataplasmes émolliens N°. 9. sur-tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles ; je ne le blâme pas ; mais il est certainement moins efficace que tous ceux que j'indique. 2°. Des gargarismes N°. 19. L'on peut en faire plusieurs, qui ont à-peu-près les mêmes propriétés, &



la même efficacité. Ceux que j'indique, sont ceux qui m'ont le mieux réussi ; & ils sont très simples. 3°. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55 ; l'on doit réitérer la vapeur, cinq ou six fois par jour ; avoir toujours un cataplasme, & se gargariser très souvent.

Il y a des personnes, sans parler des enfans, qui ne savent pas se gargariser ; la douleur rend même la chose difficile. Alors, au lieu de gargarismes, on peut injecter la même liqueur N°. 19, avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matieres glaireuses, épaissies au fond de la gorge ; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer à cet usage, une de ces petites seringues de bureau, que tous les enfans de village savent faire.

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration ; la fièvre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer le quatrième jour, quelquefois dès le troisième, souvent seulement le cinquième, & alors cette diminution augmente à grands pas ; & au bout de deux, trois ou quatre jours, c'est-à-dire le sixième,



le septième, le huitième le malade est très bien. Il y en a cependant quelques-uns, qui conservent une très légère douleur, seulement d'un côté, pendant quatre ou cinq jours, mais sans fièvre, & sans mal-aise.

§. 111. Quelquefois la fièvre, & ses accidens diminuent après la saignée & les autres remèdes, sans qu'il survienne d'aggravement dans la gorge, ni de signes de suppuration. Dans ces cas, il faut insister principalement sur les gargarismes & les vapeurs, & si l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il fasse une scarification sur les amigdales malades. Il en sort une certaine quantité de sang, & ce remède soulage très promptement presque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne se résout pas, mais qu'il se forme un abcès, ce qui arrive presque toujours si l'on a négligé les commencemens du mal; alors les accidens de la fièvre continuent, quoiqu'un peu moins fortement après le quatrième jour; la gorge reste rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conserve une douleur, mais plus sourde & accompagnée quelquefois de pulsations; d'autres fois il n'y en a point, ce dont il est bon d'être averti; le pouls



devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquième ou le sixième jour, quelquefois plutôt, l'abcès est prêt à s'ouvrir; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur insupportables. Il faut se gargariser avec le gargarisme détersif N<sup>o</sup>. 19. L'on est quelquefois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès. Il ne s'en forme ordinairement qu'un: j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroissoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la difficulté d'avaler revient presque entièrement, la fièvre diminue, le malade dort. L'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand



on n'est pas Médecin ou Chirurgien , il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude , & un mal-aise général , une douleur dans toute la bouche , quelques frissons de tems en tems , souvent des chaleurs vives & passageres, un pouls assez mou sans être naturel , un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue , des petits boutons blancs sur les gencives , sur l'intérieur des joues , sur l'intérieur & l'extérieur des lèvres , un goût & une odeur désagréables.

§. 114. Dans ces cas , il faut tenir souvent dans la bouche du lait ou de l'eau tièdes recevoir la vapeur d'eau chaude , mettre autour du col des cataplasmes émolliens ; tous ces secours disposent l'abcès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est ; & alors le Chirurgien peut aisément l'ouvrir. Il m'est arrivé une fois qu'il s'en perça un sous mon doigt , sans que je fisse aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiède par la bouche , ou par les narines , un peu fortement , cela occasionne quelquefois une espèce de toux , ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reste point être inquiet de l'événement. Je ne sçache point d'exemple , qu'on soit mort d'une esquinancie de cette espèce , dès que la sup-



puration est formée, ni peut-être même, dès qu'elle a commencé à se former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge est remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt ou quelque autre corps au fond de la gorge, font que quelques malades se plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être sur ses gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vienne d'embarras d'estomac, & exige un émétique; ce seroit une grande faute, souvent, que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation est forte, la rendre mortelle, ou l'on est obligé de faire une saignée pendant qu'il agit pour diminuer sa violence; & cette imprudence laisse souvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-tems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fièvre, dans lesquels on peut faire vomir; mais c'est quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premières voies. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge, dont je viens de parler, mais qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement les *ourles*. C'est un engorge-



ment des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses, qui sont entre l'oreille & la mâchoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la mâchoire, qu'on appelle *maxillaires*: elles se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvemens sont très-douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fièvre, il ne faut point de remède. Il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, & d'y appliquer quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses alimens, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui délaie les humeurs & rétablisse la transpiration (1).

§. 117 Il y a eu ici au printemps 1761, une quantité étonnante de maux de gorge, de deux espèces. Les uns, dont je ne dirai rien, étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de

---

(1) Je me guéris de ce mal en 1754, en ne buvant pendant quatre jours, que du thé de melisse, auquel je joignis un quart de lait & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri souvent de légers maux de gorge.



particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes, & ont très-bien guéri par la méthode que j'ai proposée. Les autres, dont je dirai quelque chose, parce qu'ils ont régné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais sur-tout les enfans, depuis l'âge d'un an, même au-dessous, jusqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers symptômes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires, c'étoit les symptômes suivans: 1°. Souvent les malades avoient de la toux & un peu d'oppression. 2°. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge. 3°. Ils avoient une chaleur âcre, sèche, & une grande inquiétude. 4°. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très sèche. 5°. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment. 6°. Le gonflement & la rougeur des amigdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & sur-tout les premières, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils se plaignoient le plus, étoit cette douleur extérieure. 7°. Quand le mal étoit grave, tout le col se gonfloît; & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'assoupissement & du délire. 8°. Les redoublemens de la fièvre étoient assez irréguliers. 9°. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge. 10°. La



saignée & les autres remèdes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long. 11°. Il ne venoit pas à suppuration, comme les aures espécées, mais quelquefois les amigdales s'ulcéroient. 12°. Presque tous les enfans, & un très-grand nombre d'adultes pouffoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusqu'au sixieme, une ébullition qui, chez quelques-uns ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite aux bras, de-là elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu-à-peu, au bout de 2 ou 3 jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en pouffant. D'autres, en très-petit nombre (je n'en ai vu que cinq), éprouvoient tous des accidens plus graves, avant l'éruption, & pouffoient le vrai pourpre ou milliaire blanc. 13°. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La dernière duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guérir que par des sueurs abondantes sur la fin : car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles. 14°. J'ai vu quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entièrement, sans qu'il eût rien poussé, & sans suer ; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très-fortes, avec un pouls vite & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique : alors l'éruption, ou les sueurs venant, elles se trouvoient bien. 15°. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la première peau ou épiderme par grandes écailles, dans tout le corps ; tant ce venin qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté. 16°. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires ; l'intérieur des narines étoit



extrêmement sec. 17°. L'on a en plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & si l'on se négligeoit dans la convalescence , surtout si l'on s'exposoit trop tôt au froid , il survenoit une rechute , ou différens accidens , tels que de l'oppression , un gonflement de ventre , différentes enflures , de la langueur , du dégoût , des écoulemens derrière les oreilles , de la toux , de l'enrouement. 18°. J'ai été appelé pour des enfans , & même quelques jeunes gens , qui , au bout de quelques semaines étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps , avec une forte oppression , & une diminution considérable dans les urines , qui étoient rouges & troubles ; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des vésicatoires , & la poudre N°. 25. Ce remède commençoit par les faire vomir ; il survenoit ensuite des urines , & surtout des sueurs abondantes qui les guérissent. Deux seuls , d'un mauvais tempérament , & un peu rachitiques ou noués , après avoir été rétablis pendant quelques jours , sont retombés , & ont péri.

§. 118. Chez les adultes, j'ai employé la saignée & les rafraîchissans, tant qu'il paroissoit de l'inflammation; ensuite il falloit évacuer les premières voies, & après cela faire suer doucement. Les poudres N°. 25 , ont souvent produit , avec un grand succès , l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas , j'ai employé l'ipécacuana N°. 35.

Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptômes inflammatoires , & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premières voies ; quelques malades même rendoient des vers ; alors je n'ai point fait de saignées , mais le remède vomitif produisoit , dans le commencement , un excellent effet , & tous les symptômes diminuoient sensiblement ; la sueur survenoit naturellement , & le malade guérissoit au bout de quelques jours.



§. 119. Il y a eu quelques endroits , dans lesquels il n'y avoit aucun caractère d'inflammation , & où il ne falloit point de saignée ; celles que l'on faisoit réussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfans. Les vesicatoires , après l'évacuation des premières voies , & beaucoup de délayans , étoient leurs remèdes. Une simple infusion de sureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je fais qu'il est mort dans quelques villages un grand nombre de malades , avec une enflure de cou prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville ; entr'autres une fille de vingt ans , qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds , & du vin rouge , & qui mourut dès le quatrième jour , avec des suffocations violentes , & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu , il n'en est mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois ; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout-à-coup. Ce fut alors qu'on m'appella. Il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine ; rien ne put la sauver. L'autre étoit un garçon robuste , de dix-sept à dix-huit ans , chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant ; & la fièvre étant presque entièrement finie , les sueurs qui commençoient à venir , l'auroient guéri ; mais il ne voulut jamais les soutenir , & se mettoit à chaque instant nud. Il se fit tout-à-coup un dépôt sur le poulmon , qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau aussi sèche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet , & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroît avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 121. Je me suis étendu sur cette maladie , parce qu'il pourroit arriver qu'elle se repandît dans d'autres endroits ; & il est utile qu'on soit prévenu de ses caractères , & du traitement , qui a autant



de rapport avec celui des fièvres putrides , dont je parlerai plus bas , qu'avec celui des maladies inflammatoires , dont j'ai parlé. Dans quelques personnes , le mal de gorge a été un symptôme de fièvre putride , plutôt que la maladie principale.

Je réserve d'autres détails intéressans sur cette maladie pour la seconde Edition de mon Traité des Fièvres ; & celui qui a donné à Paris la première Edition de cet Avis au Peuple , a très-bien remarqué qu'elle a beaucoup de rapport avec le mal de gorge gangreneux , qui a été épidémique depuis vingt ans dans plusieurs endroits de l'Europe, & a été connue en France & en Angleterre , sous le nom de mal de gorge malin , ulcéré ou gangreneux : Huxham qui l'a si bien décrite , la regarde comme une fièvre maligne & pestilentielle.

§. 122. Les maux de gorge sont , pour bien des personnes , une maladie habituelle , qui revient toutes les années , & même plus souvent. On les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués §. 100 , pour prévenir les pleurésies habituelles ; & en garantissant du froid le cou & la tête pendant le jour , & sur-tout la nuit.

## CHAPITRE VII.

### *Des Rhumes.*

§. 123. **I**L regne plusieurs préjugés sur les rhumes , qui tous peuvent avoir des conséquences facheuses. Le premier c'est qu'un



rhume n'est jamais dangereux. Cette erreur coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine, qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé; c'est que les rhumes ne veulent point de remèdes, & que plus on en fait, plus ils durent. Cela peut être vrai, vu la mauvaise façon dont on les traite; mais c'est un principe faux en soi. Les rhumes ont leurs remèdes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisième erreur; c'est que, non-seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux, sans doute, avoir un rhume, qu'une maladie plus fâcheuse; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire; c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux qu'elle produise un rhume, plutôt que



quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent; mais il seroit à préférer, que ni la cause, ni l'effet, n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine; & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes, & tombent souvent dans la langueur, & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge, & le poulmon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres; mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement presque toujours, une maladie inflammatoire; c'est une légère inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue & du front; cavités, qui toutes communiquent avec le nez; de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie



de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume ; il suffira de faire remarquer 1°. Que la principale cause des rhumes est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'est-à-dire, la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé. 2°. Que quand ces maladies regnent, il y a en même-tems beaucoup de rhumes. 3°. Que les symptômes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement des gros rhumes sans frisson & sans fièvre, quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe, la toux reste sèche pendant quelque tems, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux, & l'oppression. C'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siège du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos *rhume de cerveau*, on a souvent un mal de tête très-violent qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans les commencemens, qu'une eau fort claire, & fort âcre ; ensuite, à mesure que l'inflammation diminue, elle s'épaissit, & l'on



mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat , le gout , l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours ; ceux de poitrine sont plus longs. Il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-tems , ils nuisent ; 1°. parceque la toux violente dérange toute la machine , & surtout qu'elle porte le sang à la tête. 2°. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit , & en troublant la digestion ; ce qui affoiblit nécessairement. 4°. En affoiblissant le poulmon même , par les secousses continuelles qu'il reçoit ; de façon que , peu à peu , toutes les humeurs s'y jettant , comme sur la partie la plus foible , il reste une toux continue ; il est toujours surchargé d'humours , qui , s'y épaississant , gênent la respiration , oppressent & donnent une fièvre lente ; le corps ne se nourrit pas ; le malade tombe dans la foiblesse , le dépérissement , l'insomnie , l'angoisse , & meurt souvent assez promptement. 5°. La fièvre qui accompagne presque toujours les gros rhumes , use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies ,



les peripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espèce. Si le rhume est fort, il faut faire une saignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N<sup>o</sup>. 1, 2, 4. Il est utile de prendre tous les soirs, des bains de pied en se couchant. En un mot, si l'on met le malade au régime, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger, qu'on ne croit pas devoir y faire des remèdes; & sans remède, on guérit aisément, en se privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui est acre, gras ou pesant; en vivant de pain, de légume, de fruit & d'eau, & surtout en soupant peu ou point, & en buvant, si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tièdes, & la poudre N<sup>o</sup>. 20, contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses d'infusion de fleurs de coquelicot ou pavot rouge, faite comme du thé.

§. 130. Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur, ni d'inflammation; que le malade a été à la diète pendant quelques jours,



& qu'il s'est bien délayé ; si la toux & l'insomnie continuent , on peut donner le soir une pilule de stirax , ou une prise de thériaque , avec un peu d'infusion de fleurs de sureau , en sortant d'un bain de pied tiède ; alors ces remedes , en calmant la toux , & en rétablissant la transpiration , guérissent souvent dans une nuit : mais j'en ai vu de mauvais effets , quand on les donnoit trop tôt , & il faut toujours , quand on les prend , n'avoir que très-peu soupé , & que le soupé soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes , des tisanes de pommes , de réglisse , de figues , de raisins secs , de bourache , de lierre terrestre , de veronique , d'hysope , d'orties , &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix : elles peuvent toutes avoir été utiles ; mais malheureusement , ceux qui en ont vû réussir une dans un cas , la croient la plus excellente de toutes ; & c'est là une erreur dangereuse , parceque ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider ; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre ; & qui observent attentivement l'effet des différens remedes , à juger de ceux qui conviennent le plus généralement ; & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je fais qu'un thé de queues de cerises , qui est une boisson assez agréable , a guéri un rhume fort invétéré.



§. 132. Dans les rhumes de cerveau, la vapeur de l'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très-prompt. Elle fait aussi du bien dans les rhumes de poitrine (*voyez* §. 55.) L'on étoit fort dans l'usage d'employer le blanc de baleine; mais c'est une huile très-indigeste; & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes. D'ailleurs le blanc de baleine est presque toujours rance; ainsi il vaut mieux le bannir; j'en ai vu souvent de mauvais effets, & rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur santé. Il ne font plus de digestion, la toux devient stomachale, sans cesser d'être pectorale; & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127, N<sup>o</sup>. 4. Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatisés, font les plus grands maux pris dans les commencemens, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre. Si l'on en a vu quelques bons effets, ce n'est que sur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relachans, prendre tous les jours quelques prises de la poudre N<sup>o</sup>. 14, avec



un peu de vin, & si les humeurs paroissent se jeter trop sur le poulmon, appliquer des vésicatoires au gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finissoit. il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant. Elles occasionnent une très-légère inflammation de poitrine, qui est un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'exposer sans nécessité à un grand froid; mais il faut également se garantir de trop de chaleur. Ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guérissent point: & comment y guérir? ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhumement comme les liqueurs, en produisant une légère inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquens rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, catharreuses, croient devoir se tenir fort chaudement. C'est un erreur qui achève de ruiner leur santé. Cette disposition au rhume vient de deux causes; ou de ce que la transpiration se déränge aisément, ou quelquefois de la foiblesse de l'estomac, ou de celle du poulmon, qui demandent des remèdes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se déränge



# 110 ERREURS DANGEREUSES

aisément, plus on se tient au chaud, plus on se fait suer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiède, affoiblit tout le corps, & sur-tout le poulmon; les humeurs y trouvant moins de résistance, s'y jettent toujours plus. La peau sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions; la plus petite cause arrête alors toute transpiration, & il naît une foule de maux de langueurs. Alors ces malades redoublent de précaution, pour se préserver de l'air froid; & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible, & cela d'autant plus sûrement, que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire qui augmente tous leurs maux, auxquels les boissons chaudes, dont ils font usage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu à peu leurs vêtemens, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid, les boissons même à la glace leur sont salutaires; de prendre beaucoup d'exercice; & enfin si le mal est invétéré, de faire usage pendant long-tems de la poudre No. 14, & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitive-



DES GENS CATHARREUX. III  
ment, d'une foiblesse d'estomac ou de poulmon, & au bout d'un certain tems ces trois causes se réunissent toujours.

Quelques personnes qui étoient sujettes depuis plusieurs années à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point, & buvoient tiède, ont profité l'hiver dernier 1761 & 1762 des conseils que je donne ici; elles se sont promenées tous les jours; ont toujours bu froid, & par-là ont évité entièrement les rhumes, & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est dans l'usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'exclus point cet usage; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Des maux de Dents.*

§. 137. **L**Es maux de dents qui sont quelquefois si longs & si violens, qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres, beaucoup



de fièvre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulcères, des caries, des convulsions, des syncopes, dépendent de trois causes principales. 1°. De la carie des dents. 2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive. 3°. D'une humeur catharrale, froide, qui se jette sur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air, les alimens, les boissons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement du sang, comme l'exercice, la chaleur, les alimens peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée, il n'y a point de remède que de l'arracher, sans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive se perd, les autres dents, & souvent même la mâchoire se carient: d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines, qui se couvrent de tartre, & périssent. Quand le mal est moins considérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brûlant la dent avec un fer chaud, ou en la plombant si elle en est susceptible. L'on se sert très-souvent de différentes liqueurs, & même d'eau forte & d'esprit de vitriol; mais ces remèdes



sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations, que je viens d'indiquer, on peut se servir d'essence de gérosle, dans laquelle on trempe un coton qu'on applique sur la carie, ce qui soulage souvent pour assez long-tems. L'on emploie aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon. On peut mêler ces deux remèdes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'Hoffman; elle paroît pendant quelques instans augmenter la douleur, mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie, & plusieurs personnes dans ce cas se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel. Ce remède ne peut point nuire; il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en se frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause, c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent; on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes, sanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les alimens & les boissons, ou par les veilles, ou par d'autres excès, ceux qui étoient accoutumés à



quelques hémorragies , ou naturelles , ou artificielles , & qui ne les ont plus , y sont très-exposés. La douleur vient ordinairement promptement , & souvent après quelque cause d'échauffement. Le pouls est fort & plein , le visage assez rouge , la bouche extrêmement chaude , l'on a souvent beaucoup de fièvre & un violent mal de tête , la gencive s'enflamme , se gonfle , & quelquefois il s'y forme un abcès , d'autrefois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur , la joue enfle , & la douleur diminue. Quand la joue enfle , mais sans que la douleur diminue , c'est alors une augmentation , & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece , il faut employer le traitement des maladies inflammatoires , & recourir à la saignée , qui ordinairement soulage sur-le-champ si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée , on emploie le régime rafraîchissant , les bains de pied , les lavemens ; on se gargarise avec l'eau d'orge , l'eau & le lait ; on applique sur la joue des cataplasmes émolliens. S'il survient un abcès , on le fait mûrir en tenant presque continuellement dans la bouche du lait chaud , ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît mûr , on le fait ouvrir , ce qui est aisé & point douloureux. Quelquefois le mal , quoiqu'il dépende de cette cause , n'est pas si vio-



lent; mais il dure fort long-tems, & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelque mets échauffant, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ces cas faire une saignée, sans laquelle les autres remèdes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tièdes, & une prise de la poudre N<sup>o</sup>. 20. La privation totale de vin & celle de viande, surtout le soir, ont guéri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres. Tous les remèdes chauds dans cette espece sont pernicieux, & souvent l'opium, la thériaque, les pilules de styrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une transpiration arrêtée ou d'une humeur catharrale froide, qui se jette sur les mêmes parties, il est ordinairement, quoiqu'aussi douloureux, accompagné de symptômes moins violens. Le pouls n'est ni fort, ni plein, ni fréquent, la bouche est moins chaude, il y a moins d'enflure. Dans ce cas il faut purger avec la poudre N<sup>o</sup>. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétérés. Ensuite on peut faire usage de la tisane des bois N<sup>o</sup>. 22; elle a guéri des maux de dents qui avoient résisté à d'autres cures pendant plusieurs années;



mais elle feroit pernicieuse dans l'autre espece §. 139. Les vesicatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait souvent un très-bon effet, en détournant l'humeur & en rétablissant la transpiration. Enfin l'on peut employer avec le plus grand succès dans cette espece, surtout après la purgation, les pilules de styrax, l'opium, la thériaque. Les remèdes âcres, comme le tabac maché, la racine de piretre en faisant saliver, évacuent une partie de l'humeur qui cause la maladie & diminuent la douleur. La fumée de tabac guérit aussi quelquefois dans cette espece, soit en faisant cracher, soit parce qu'elle a quelque chose d'anodin qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Il y a des maux de dents qui sont produits par une sérosité ou pituite âcre, ou seulement trop abondante qui se jette sur ces parties; & comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours qu'on voit des personnes dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraîchissans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remède, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette méthode, & employer les remèdes stomachiques & propres à rétablir la transpiration. La poudre N°. 14 a produit souvent d'excellens effets, quand je l'ai ordonnée



dans ces cas : & elle ne manque jamais d'emporter très-promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois causes principales que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquens : il y en a de très-longs & de très-cruels, qui sont occasionnés par une âcreté générale de la masse du sang, & qui ne se guérissent que par les remèdes propres à corriger cette âcreté. Quand elle est de nature scorbutique, le raifort sauvage, (la poivrée), le cresson, le beccabunga, (la fava), l'oseille, l'alleluya la détruisent. Si elle est d'une nature différente, elle demande d'autres remèdes ; mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le tems d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents, & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bisarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un



remède qui a soulagé l'un, n'a pas soulagé l'autre. Cela vient de ce que ces remèdes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause, qu'on ne fait point attention à la nature du mal, qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette dernière comme une douleur causée par l'âcreté scorbutique; ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal, & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remèdes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut le guérir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres, ils dépendent de plusieurs causes, & si l'on ne combat pas cette cause par les remèdes qui leur conviennent, bien loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violens maux de dents de la mâchoire inférieure, en appliquant une emplâtre composée de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic, à l'angle de cette mâchoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant le même emplâtre sur l'artere des tempes.

## CHAPITRE IX.

### *De l'Apoplexie.*

§. 145. **T**OUT le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens, & de tous les mouvemens volontai-



res , pendant laquelle le pouls se conserve ,  
& la respiration est gênée.

Je m'étendrai peu sur cette maladie , qui n'est pas fréquente dans les campagnes , & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à M. de H A L L E R , qui vient de paroître.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes ; l'apoplexie sanguine , & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent l'une & l'autre , de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent , & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre , c'est que la première a lieu chez les personnes qui sont fortes , robustes , qui ont un vrai sang , pesant , épais , inflammatoire , & qui en ont beaucoup : c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes , dont le sang est plus aqueux , plutôt visqueux que dense ou épais , dont les vaisseaux sont lâches , qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la première est à son plus haut degré , c'est ce qu'on appelle coup de sang , ou apoplexie foudroyante , elle tue dans la minute. Ce cas n'est pas susceptible de remède. Quand le mal est moins violent , & qu'on trouve le malade avec un pouls fort , plein , élevé , le visage rouge & enflé , le cou gonflé , la respiration gênée & bruyan-



te, ne sentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut sur-le-champ, 1°. découvrir entièrement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reste du corps, lui procurer un air très-frais, & lui desserrer entièrement le cou. 2°. Le mettre autant qu'il est possible; la tête haute & les pieds pendans. 3°. Lui faire une saignée au bras, de douze à seize onces, par une très-grande ouverture, la force avec laquelle le sang vient, doit décider à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera jusques à trois & quatre fois, dans l'espace de trois ou quatre heures, si les circonstances le demandent, ou au bras ou au pied. 4°. Donner un lavement avec la décoction des premières herbes émollientes qui se présenteront, quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de sel. On le réitérera de trois en trois heures. 5°. S'il est possible, on lui fait avaler beaucoup d'eau, sur chaque pinte de laquelle on mettra deux gros de nitre. 6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la respiration est moins embarrassée, & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23; ou, si l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems, trois quarts d'once, ou une once de crème de tartre, & beaucoup de petit lait; remède qui m'a très-bien réussi dans un cas, où je n'en



n'en avois point d'autre. 7°. Eviter toute liqueur spiritueuse , vin , eaux distillées , soit en boisson , en application , ou même en fenteur. 8°. L'on ne doit toucher , irriter , remuer le malade , que le moins qu'il est possible ; en un mot on doit éviter , tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs ; mais il est cependant fondé en raison , confirmé par l'expérience , & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité , & avec trop de force au cerveau , qui étant comprimé empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvemens , il faut donc débarrasser le cerveau , en diminuant la force du sang ; mais les liqueurs , les vins , les esprits , les sels volatils , l'agitation , les frictions l'augmentent , & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie ; au lieu que tout ce qui calme la circulation , contribue à rappeler plutôt le sentiment & le mouvement volontaire. 9°. On doit lier fortement les cuisses sous le jarret ; par-là on empêche le sang de revenir des jambes , & il s'en porte moins à la tête. Si le malade paroît peu-à-peu , & à mesure qu'il prend des remedes , passer dans un état moins violent , l'on peut espérer. Si après les premières évacuations générales , son état empire , il est tout-à-fait mal.



§. 148. Quand il se guérit , l'usage des sens revient ; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque tems , & presque toujours une paralysie sur la langue , un bras , une jambe , & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu à peu , par des purgations rafraichissantes de tems en tems , & une diete très peu nourissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles , & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel , & l'a été plus d'une fois. L'on doit absolument l'éviter ; il ne faut pas même aider , par de l'eau tiede , les efforts que le malade fait pour vomir. Ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac , mais de l'embarras du cerveau , & plus ils sont considérables , plus cet embarras augmente ; parceque , pendant qu'ils ont lieu , le sang ne peut pas revenir de la tête , & par-là-même le cerveau en est surchargé.

§. 149. La seconde espèce d'apoplexie a les mêmes symptomes ; excepté que le pouls n'est ni si élevé , ni si fort ; que le visage est moins rouge , quelquefois même il est pâle ; que la respiration paroît moins gênée , & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens. Comme elle attaque des per-



sonnes moins sanguines , moins fortes , moins échauffées , la saignée n'est souvent point nécessaire ; il n'est au moins presque jamais nécessaire de la réitérer ; & si le poulx est peu plein & point dur , elle pourroit être nuisible. Il faut au reste 1°. situer le malade comme dans l'autre espèce , quoique cela soit un peu moins nécessaire. 2°. Lui donner un lavement , mais sans huile , avec le double de sel , & la grosseur d'un petit œuf de savon ; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole , ou herbe au pauvre homme ; on le réitere deux fois par jour. 3°. Le purger avec la poudre N°. 21. 4°. L'on peut , pour boisson , donner une forte infusion de melisse. 5°. Purger derechef le troisième jour. 6°. Appliquer d'abord au gras des jambes des vésicatoires. 7°. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs , on doit l'aider ; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon benit produisoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti , il faut soutenir la sueur , sans bouger s'il est possible pendant plusieurs jours : il est arrivé alors qu'au bout de neuf jours , le malade étoit délivré de toute paralysie , qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes ; & chaque nouvelle attaque



est plus dangereuse que la précédente ; ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espèce par une diète sévère, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens ; & la précaution la plus essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la première espèce, doivent être encore plus exacts que les autres ; ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre ; du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand usage des légumes, des fruits, des acides ; manger peu de viande, & point de celle qu'on appelle noire ; prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N°. 24, le matin à jeun, dans un verre d'eau ; se purger deux ou trois fois par an, avec la potion N°. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes, & l'ardeur du soleil ; se coucher de bonne-heure, se lever matin ; n'être jamais plus de huit heures au lit ; & si l'on remarque qu'il se forme beaucoup de sang, & qu'il se porte à la tête, il faut sans hésiter, se faire saigner, & se mettre pendant quelques jours, à une diète totale, sans aucun aliment solide. Les bains chauds sont pernicieux dans ces cas. Dans



l'autre espèce, §. 149, au lieu de se purger avec le remède N°. 23, il faut se purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, si on les emploie à tems ; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très prompte, cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années, à l'avance ; par des vertiges, des pesanteurs de tête, de legers embarras de la langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre ; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage ; un changement difficile à décrire, dans la physionomie ; des douleurs vives & passageres près du cœur ; une diminution dans les forces, sans cause sensible ; & quelques autres signes, qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidens, qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très legeres apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, &



qui ne dérangent que très peu la santé. Tout-à-coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout-à-fait. La tranquillité, une saignée, des lavemens dissipent l'accès : on en prévient les retours par le régime ordonné §. 150. & sur-tout par un usage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très long-tems, par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur tout la colere.

## CHAPITRE X.

### *Des coups de Soleil.*

§. 152. **L'**On appelle *coups de Soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête : c'est la même chose que *l'insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on com-



prendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessèchent, le sang s'épaissit; il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois, tue en très peu de tems. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés*, mari de *Judith*; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au lit, & il mourut. Les signes qui caractérisent un coup de soleil, sont le séjour dans un endroit où il donnoit fortement; un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement sèche; les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumière; quelquefois un mouvement continuel dans la paupière; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de réveils violens; une fièvre très forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point; la peau du visage est souvent brûlée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différens dans leurs effets.



Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers, y sont peu sujets; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates, qui ont fait peu d'exercice pendant l'hiver, & chez lesquelles il s'est formé beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil, comme il a déjà une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs sont déjà fort disposées à se porter à la tête, que la fraîcheur du terrain, surtout quand il a plu, fait qu'on ne se réchauffe pas aussi aisément les pieds, il agit sur leur tête comme un vésicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs; ce qui cause de violens maux de tête, accompagnés souvent d'élanemens vifs & fréquens, & de douleur dans les yeux; mais ce mal est rarement dangereux. Les gens de la campagne, les personnes de la ville, qui n'ont point discontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces soleils de printems.

Les coups de soleil en été sont bien plus fâcheux, & ils frappent les ouvriers & les voyageurs, qui sont long-tems exposés à l'ardeur de cet astre: c'est alors que le mal est porté à son plus haut degré; & que les malades meurent souvent sur la place. Dans les pays chauds, cette cause



tue plusieurs personnes dans les rues , elle fait de grands ravages dans les armées en marche , & dans les sièges. L'on en voit dans les pays tempérés , de tristes effets.

Après avoir marché tout le jour au soleil , un homme tomba en léthargie , & au bout de quelques heures mourut avec des symptômes de rage. J'ai vu un Couvreur , un jour très-chaud , se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête , qui augmentoit de minute en minute. Au moment où il voulut se retirer , il tomba mort , & fût précipité.

Cette cause produit fort fréquemment dans les campagnes , des phrénésies très-dangereuses , que le peuple appelle fièvres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux , si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin la tête nue ; ayant été réveillés par les autres , ils chancelèrent , prononcèrent quelques mots qui n'avoient point de sens , & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent , ils tuent très promptement , & il n'y a pas d'années , qu'on ne trouve morts dans les chemins des payfans , qui , étant ivres , vont tomber dans quelques coins , où ils périssent par une apoplexie vineuse & solaire. Ceux qui réchappent ,



conservent souvent toute leur vie des maux de tête , & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violens maux de tête , le mal se jettoit sur les paupieres , qui restoient long-tems rouges & fort tendues , sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des personnes , chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel , sans fièvre , & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte sereine en a été la suite ; & il est fort commun de voir des personnes , chez lesquelles un long séjour au soleil , laisse une impression dans l'œil qui leur fait appercevoir différens corps voltigeants en l'air , & qui troublent la vision ; j'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante - deux ans ayant été exposé pendant plusieurs heures à un violent soleil , avec un bonnet très-mince , & ayant passé la nuit suivante au grand air , fut attaqué le lendemain d'un très - violent mal de tête , avec une fièvre ardente , des envies de vomir , une insomnie cruelle , des angoisses très - grandes , & les yeux rouges & brillans. Malgré les secours que plusieurs Médecins trouverent les mieux indiqués , ou les plus convenables , cet homme fut phrénétique dès le cinquième jour , & mourut le neuvième. Il coula du pus de sa bouche , de la narine & de l'oreille droite , peu d'heures avant sa mort ; l'on trouva dans ce cadavre un petit abcès sous le crâne , & tout le cerveau , aussi-bien que les membranes qui l'enveloppent , entièrement corrompus.



§. 145. Chez les enfans fort jeunes , qui ne font ordinairement pas exposés aussi long-tems à une si violente ardeur , mais sur lesquels une petite cause agit , le mal se manifeste , par un assoupissement profond , qui dure plusieurs jours , par des rêveries continuelles , mêlées de fureur & de frayeur , presque comme quand ils ont eu quelque violente peur ; par des mouvemens convulsifs , par des maux de tête qui redoublent par accès , & leur font pousser les hauts cris , par des vomissemens continuels. J'ai vu des enfans qui , après un coup de soleil , ont conservé long-tems une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil , ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui , s'étant tenu à dessein fort long-tems au soleil , le jour libre d'une fièvre tierce , eut une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt , cette habitude dispose certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du soleil sur la tête , c'est d'occasionner un rhume de cerveau , un mal de gorge , un enrouement , un gonflement des glandes du col , une sécheresse dans les yeux , qui se fait quelquefois sentir long-tems.



§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu , est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi la tête très près du feu mourut apoplectique dans ce sommeil.

§. 158. L'action d'un soleil trop fort ne nuit pas seulement lorsqu'elle tombe sur la tête , mais elle nuit aussi aux autres parties ; & ceux qui y restent exposés en préservant seulement la tête , ont des douleurs violentes , un sentiment de chaleur , & une roideur considérable dans ces parties qui ont été desséchées , comme aux jambes , aux genoux , aux cuisses , aux reins , aux bras ; quelquefois il leur survient de la fièvre.

§. 159. En examinant une personne malade d'un coup de soleil , il faut faire attention s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur , un manoeuvre , sont souvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail , que par le soleil.

§. 160. Il est très important de traiter d'abord les coups de soleil. Si on les néglige , ceux mêmes qui auroient été aisés à guérir , deviennent très fâcheux. On les traite , comme toutes les maladies précédentes , par les saignées & les rafraichissans de toute espece , en boiffons , en lavemens , en applications , en bains.



1°. Si le mal est pressant, il faut commencer par une très forte saignée, & la réitérer. Il fallut saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse. 2°. Après la saignée, on met les jambes dans l'eau tiède; c'est un des remèdes qui soulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête se dissiper, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut quand le mal est grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiède, non plus que les bains de pied, l'eau chaude seroit très nuisible. 3°. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très bon effet. 4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N° 4, de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'est la meilleure boisson dans ce cas) ou de l'eau & du vinaigre, qui supplée très bien à la limonade; & ce qui est encore plus efficace, du petit lait très clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boissons peuvent être bûes fraîches. L'on applique sur le front, sur les tempes, sur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre rosat; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remèdes employés dans ce



cas. Ceux qu'on vante le plus, sont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud sauvage, & de verveine; la boisson N<sup>o</sup> 32 est utile prise à jeun plusieurs jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque désespérés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort longtemps exposé à un soleil brûlant, révoit violemment sans fièvre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées, on le jeta dans un bain froid, qu'on réitéra souvent, & en même tems on lui jettoit de l'eau froide sur la tête: ces secours le guérirent peu à peu. Un Officier qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les remèdes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée.

L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain, que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil, qu'en se donnant du mouvement; & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre; mais il est inutile contre un très fort. La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes.



L'on s'accoutume a ses impressions comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur , comme l'on parvient à soutenir sans en être incommodé la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoit presque jamais ses forces , chez les nations civilisées , parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher , c'est-là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle & il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale.

---

## C H A P I T R E X I.

*Du Rhumatisme.*

§. 163. **L**E Rhumatisme est , ou avec fièvre , ou sans fièvre. Le premier est une maladie de la même espèce que cel-



les dont j'ai parlé ; une inflammation qui est annoncée par une fièvre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête : l'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aise général, plusieurs jours avant que la fièvre se déclare. Le second jour, le troisième, quelquefois même le premier, le malade est attaqué d'une douleur violente dans quelques parties du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la première partie attaquée ; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fièvre diminue, quand la douleur est fixée ; d'autres fois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout-à-fait, quand l'autre est attaquée ; d'autrefois plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même tems, & alors l'état du malade est affreux ; il n'est capable



d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des cerceaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits où les douleurs sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, sont les reins, les hanches & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête, & les douleurs sont excessives. Je l'ai vu attaquer les paupières & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais si par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur une partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un délire phrénétique; en se jetant sur le poulmon, il suffoque; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouïes, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuste, qui,



quand on m'appella , avoit déjà la gangrene dans les boyaux , dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou. On avoit voulu le guérir en le faisant suer avec des choses échauffantes ; il avoit effectivement beaucoup sué , mais l'humeur inflammatoire se jetta sur les intestins , l'inflammation dégénéra en gangrene , après trente-six heures des douleurs les plus aiguës ; & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal est moins violent , la fièvre est peu forte , elle cesse entièrement dès que les douleurs commencent , & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste long-tems fixé sur une articulation , le mouvement en reste gêné pour toute la vie.

J'ai vu une personne à qui un rhumatisme à la nuque , a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans ; & un pauvre jeune homme qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux , il ne pouvoit être ni debout ni assis , & il n'avoit que peu d'attitudes possibles dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme , c'est la transpiration arrêtée , & un épaisissement inflammatoire ; c'est cette dernière cause qu'il faut d'abord combattre , parceque tant qu'elle subsiste on travailleroit inutilement à rétablir la transpiration , qui se rétablit d'elle-même , quand l'inflam-



nation est guérie ; ainsi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré , l'on donne un lavement N<sup>o</sup>. 5 ; & une heure après , on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime , & l'on boit abondamment la tisane N<sup>o</sup>. 2 , & du lait d'amande N<sup>o</sup>. 4. Dans les campagnes , où les laits d'amande sont trop coûteux pour le peuple , on peut donner du petit lait extrêmement clair , adouci avec un peu de miel. J'ai vu un rhumatisme très-grave , guéri après deux saignées, sans aucun autre remède ni aliment pendant treize jours. Le petit lait peut aussi servir avec succès pour les lavemens.

✓ §. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la première saignée , il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours , & quelques jours après une cinquième. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la seconde , & lors même que les douleurs continuent également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois , si chaque lavement n'évacue que peu , & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux, le



malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire pour les recevoir ; alors il faut rendre les boissons aussi relâchantes qu'il est possible , & lui donner soir & matin une prise de crème de tartre N<sup>o</sup>. 24. Ce remède joint au petit lait , & pris pendant long-tems , a guéri deux personnes , à qui je l'avois conseillé , de douleurs de rhumatisme qui , depuis plusieurs années , revenoient très-fréquemment avec un peu de fièvre. Les pommes & les pruneaux cuits , les fruits d'été bien mûrs , sont les meilleurs alimens.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades , en tenant toujours un alaise sous leur dos , & une autre sous leurs cuisses , qui servent à les remuer. Quand ils ont les mains libres , une corde attachée au ciel du lit , & terminée par un petit morceau de bois qui est attaché en travers , ou par quelque autre chose qu'ils puissent saisir , leur est extrêmement utile pour se soulever & s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fièvre , & que le pouls n'a plus de dureté , je purge avec succès avec la potion N<sup>o</sup>. 23 ; & si elle procure au malade cinq ou six selles , il se trouve ordinairement très-soulagé : on la réitere avec succès le surlendemain , & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs sont excessi-



ves, elles ne souffrent aucune application; mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-tems, soulagent très-efficacement. Ces bains de vapeurs consistent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades; ce qui est toujours assez aisé, au moyen de plusieurs artifices très-simples, dont les circonstances déterminent le choix. Voyez N<sup>o</sup>. 73. Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqueune des applications émollientes N<sup>o</sup>. 9. Un demi-bain ou un bain entier tiède, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes & plusieurs lavemens, soulage infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des hanches & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; une heure après être rentré au lit, il sua pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Mais le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelqueautre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, cependant on ne doit pas donner des remèdes pour faire dormir; ils augmentent très-réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remèdes; souvent même ils augmen-



rent la douleur , bien loin de la calmer, ils conviennent si peu , que le sommeil même , qui vient naturellement dans les commencemens de cette maladie , est à charge aux malades. Ils ont au moment où ils s'endorment , de violens tressaillemens ou soubrefaults qui les réveillent douloureusement ; ou s'ils dorment quelques momens , les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine , ou par les selles , ou par des urines troubles , épaisses , & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre , ou par des sueurs ; & il est rare que cette dernière évacuation n'ait pas lieu sur la fin de la maladie. On l'aide en buvant de l'infusion de fleurs de sureau. Mais dans les commencemens , les sueurs sont pernicieuses.

§. 174. Il arrive aussi , mais plus rarement , que les rhumatismes se terminent par le dépôt d'une matiere âcre sur les jambes , où elle forme d'abord des vessies qui s'ouvrent & dégènerent en ulcères , qu'il ne faut pas fermer trop tôt ; si on le fait , les douleurs reviennent promptement. Ces ulcères se séchent naturellement , par une diete très-sobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autrefois il se forme un abcès dans la partie même malade , ou dans le voisinage. J'ai vu un vigneron chez qui , après de violens maux de reins , il se forma



au haut de la cuisse un abcès qu'il négligea long-tems. Quand je le vis , l'abcès étoit monstrueux. Je le fis ouvrir , il en sortit tout à la fois plus de six pintes de pus ; mais le malade épuisé mourut au bout de quelque tems.

Une autre crise du rhumatisme , c'est une espèce de galle qui survient dans le voisinage des parties souffrantes. Dès que l'éruption est faite , les douleurs se dissipent ; mais les boutons durent quelquefois plusieurs semaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs durassent avec quelque violence plus de quatorze jours dans cette espèce de rhumatisme ; mais il reste dans les parties , de la foiblesse , de l'engourdissement , de l'enflure , & il faut plusieurs semaines , quelquefois des mois , sur-tout si la maladie a attaqué en automne , avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui , après un rhumatisme très-douloureux , conservoient un sentiment de lassitude très-incommode , qui ne cessoit qu'après une éruption abondante , sur toute la peau , de petites vessies pleines d'eau , dont plusieurs s'ouvroient , quelques - unes se séchoient , sans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces dans les parties affoiblies , par des frictions qu'on fait soir & matin avec un



morceau de flanelle, ou quelque autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés §. 44. & suivans.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués, en parlant des pleurésies & esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fièvre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont plus d'âcreté dans les humeurs que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fièvre soit très-forte, mais il faut plus de purgatifs, & lorsqu'ils auront été suffisamment purgés, on emploiera les vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais il ne faut jamais les employer, quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N<sup>o</sup>. 25, réussit très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espèce de rhumatisme, qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le distinguent 1<sup>o</sup>. Il est ordinairement sans fièvre. 2<sup>o</sup>. Il dure très-long-tems. 3<sup>o</sup>. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre 4<sup>o</sup>. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est ni plus chaude, ni plus rouge, ni enflée; quelquefois



quelquefois cependant l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. 50. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses; le second attaque plutôt les personnes d'un certain âge, celles qui sont languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est surtout extrêmement opiniâtre quand elle se jette à la tête, aux reins (les payfans dans ce cas l'appellent *Maclet*), ou à la hanche & le long de la cuisse, c'est ce qu'on appelle *Sciaticque*. Il n'y a point de partie que cette douleur n'attaque; quelquefois elle se fixe sur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la mâchoire, sur l'extrémité d'un doigt, à un genou, sur une côte, sur un sein où elle occasionne assez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties intérieures: sur le poulmon, elle occasionne des toux très opiniâtres, qui enfin dégénèrent en des maux de poitrine très-graves: sur l'estomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles: sur la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissance, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.



§. 181. Le traitement est un peu différent du précédent : cependant 1<sup>o</sup>. si la douleur est très-violente , & que le malade soit robuste , une saignée dès le commencement fait un très-bon effet. 2<sup>o</sup>. On délaye les humeurs , & on diminue l'âcreté en faisant boire abondamment une ptisane très-forte de racine de bardane N<sup>o</sup>. 26. 3<sup>o</sup>. Après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayans , on purge , & pour cela l'on se sert avec succès de la poudre N<sup>o</sup>. 21.

§. 182. Quand on a essayé les remèdes généraux, si le mal subsiste, il faut faire usage , pendant long-tems , des remèdes propres à rétablir la transpiration. Les pilules N<sup>o</sup>. 18. , & une forte infusion de sureau ont souvent réussi ; & quand on a long-tems délayé , qu'il n'y a point de fièvre , que l'estomac fait bien ses fonctions , que le malade n'est point resserré , qu'il n'est pas d'un tempérament sec , que la partie malade n'est pas enflammée , l'on peut donner hardiment la poudre N<sup>o</sup>. 25 , le soir en se couchant avec une tasse ou deux de thé de feuilles de chardon bénit , & la grosseur d'une noisette de thériaque ; ce remède jette dans des sueurs abondantes qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace , en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N<sup>o</sup>. 27.



§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remèdes. Les vésicatoires, ou les emplâtres quelconques qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guérison, mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. L'application d'une toile ou d'un taffetas cirés verts sur la partie malade, la fait transpirer abondamment, & évacue par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais sur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme les vésicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pêtis ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans plusieurs cas semblables. On fait avec succès un seton au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remèdes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere tirée de la connoissance anato-



mique des parties ne détermine le Chirurgien à ne pas l'hazarder. Il ne faut pas la faire sur la tête avec un fer chaud. Souvent les seules frictions soulagent.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombières, d'Aix, & plusieurs autres sont souvent d'une très-grande efficacité. Je suis pourtant persuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme qu'on ne puisse guérir sans leur secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer.

Les bains froids sont le meilleur remède pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espèce de rhumatisme, feront très-bien de se frotter tous les matins, tout le corps s'ils peuvent, mais sur-tout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très-utile d'avoir la peau couverte pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter pendant long-tems l'air froid & humide qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on emploie souvent pour le rhumatisme des remèdes très-nuisibles, &



qui font tous les jours de très-grands maux ; tels sont les remèdes spiritueux , l'eau-de-vie , l'eau d'arquebuse. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau , ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelqu'autre partie, & l'on a vu des gens mourir promptement pour avoir appliqué de l'esprit-de-vin sur les parties où elles sentoient des douleurs de rhumatisme. D'autrefois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau , se jette sur l'os & l'altère.

Il est arrivé ici un fait singulier , dont on pourroit profiter. Une femme frottoit le soir son mari , qui avoit un rhumatisme très-douloureux au bras , avec de l'esprit-de-vin. Un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait. En approchant la chandelle , le feu prit à l'esprit-de-vin ; la partie malade fut brûlée , on la pansa ; & les douleurs de rhumatisme finirent entièrement par cette suppuration.

Les onguens âcres & gras produisent aussi de très-mauvais effets , & sont également dangereux. L'on a vu des caries , après l'usage d'un remède connu sous le nom de *Baume de soufre térébenthiné*.

En 1750 , je fus consulté , trois jours avant sa mort , pour une femme qui souffroit depuis long-tems des douleurs aiguës. On lui avoit fait différens remèdes , & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisane , dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs , & on l'avoit frottée avec un baume gras & spiritueux. La fièvre, les douleurs, le dessèchement avoient augmenté ; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés ; &



dans les mouvemens nécessaires pour la secourir ; elle s'étoit cassé , sans sortir de son lit , les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sentir le danger des remèdes administrés inconsidérément , même dans les maux qui paroissent les moins graves par eux-mêmes.

Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatismes , qui ne veulent aucune application , & que presque tous les remèdes irritent. L'on doit se contenter de garantir la partie , des impressions de l'air , avec une flanelle ou des peaux d'animaux garnies de poil. Il vaut aussi mieux quelquefois laisser une douleur médiocre & opiniâtre , sur-tout chez les vieillards & les gens foibles , que d'employer trop de remèdes , ou des remèdes violens qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur ;  
» fixée dans le même endroit, occasionne un  
» commencement de roideur à la jointure  
» ou à l'article qui en est affecté , il faut  
» deux fois le jour exposer la partie à la va-  
» peur de l'eau chaude ; la bien essuyer après  
» avec des linges chauffés ; la frotter lé-  
» gèrement , & l'enduire ensuite d'onguent  
» d'althea ». La douche jointe à cette va-  
peur , augmente beaucoup son efficacité.

§. 187. Les enfans sont sujets à des douleurs si violentes & si générales qu'on ne peut les toucher , dans aucun endroit , sans leur faire jeter des cris violens. Il



ne faut pas s'y méprendre , ni traiter ce mal comme rhumatisme ; il dépend quelquefois des vers , & se dissipe quand ils en ont rendu.

---

## C H A P I T R E X I I.

*De la Rage.*

§. 188. **L**ES hommes peuvent-ils devenir enragés , sans avoir été mordus par un autre homme ou un animal enragé ? On en peut douter. Les chiens , les loups , les renards , sont les animaux chez qui la rage se produit , sans qu'il soit nécessaire qu'ils la reçoivent d'animaux enragés. Quand la maladie est , pour ainsi dire , formée chez ces animaux , ils en mordent d'autres & des hommes , & cette morsure produit quelquefois la rage ; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien qui étoit gai auparavant , devient en même tems triste & hargneux , s'il a du dégoût , quelque chose d'extraordinaire dans les yeux , une inquiétude qui se manifeste par ses démarches , on doit craindre qu'il ne devienne enragé , & l'on doit , dès cet instant , l'attacher , afin de pouvoir le tuer , dès que le mal sera tout-à-fait déclaré. Il seroit



même plus prudent de le tuer d'abord , si on peut être assuré qu'il n'a mordu personne.

Bientôt les symptomes augmentent. Son aversion pour les alimens , sur-tout liquides , devient plus forte ; il ne connoît plus son maître , sa voix change , il ne veut plus qu'on l'aborde , & mord ceux qui veulent le faire , il s'éloigne de sa demeure , marchant la tête & la queue baissées , la langue à demi pendante , & chargé d'écume , ( ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens ). Les autres le fientent , souvent d'assez loin , & le fuyent avec un air d'effroi , qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui ; d'autres fois plus furieux , il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit ; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre , enfin il tombe par épuisement : quelquefois il se relève , se traîne encore quelques instans , & périt ordinairement le troisième , ou au plus tard , le quatrième jour de son évafion , souvent plutôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu , ordinairement la plaie se referme aussi aisément que si elle n'étoit point vénimeuse ; mais au bout de quelque tems , plus ou moins , depuis trois semaines , jusques à trois



mois, le plus souvent six semaines, on commence à sentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur sourde, la cicatrice se gonfle, rougit, se r'ouvre, & laisse couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même tems, le malade sent de la tristesse, de la nonchalance, un engourdissement général, un froid presque continuel, de la peine à respirer, une angoisse qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls est foible & irrégulier; le sommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des sursauts, des frayeurs. Les selles sont souvent dérangées; il survient d'un moment à l'autre, de petites sueurs froides; l'on éprouve quelquefois une légère douleur dans la gorge. C'est là le premier degré de la rage; ce que quelques Médecins appellent la *rage mue*.

§. 191. Le second degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, est accompagné des symptômes suivans. Le malade est pressé par une soif ardente, & il souffre en buvant; bientôt il hait la boisson, particulièrement l'eau, & quelques heures après, il l'abhorre; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses lèvres, sa vue, son nom même, ou celui de toute autre boisson, la vue des choses qui, par leur transparence, ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumière, lui



occasionnent une angoisse extrême , & quelquefois des convulsions. Il avale cependant , mais violemment , un peu de viande ou de pain , quelquefois de la soupe ; plusieurs même prennent les boissons qu'on leur offre , comme remède , moyennant que ce ne soit pas de l'eau , ou qu'en même - tems on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme ; quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque , ou elle se perd presque entièrement ; mais ce qu'on dit des aboiemens des gens enragés , semblables à ceux des chiens , sont des contes ridicules , superstitieux , & dénués de tout fondement ; aussi - bien que plusieurs autres fables , dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire , mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux , qu'ils cherchent même à mordre , & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux , le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès , & conjurent les assistans d'être sur leur gardes. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inconcevables. Ils desireroient ardemment la mort : quelques-uns se sont tués eux - mêmes , quand ils en ont eu les moyens.



§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait ; 1°. que si les plaies sont faites au travers des habits, elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2°. Que les animaux, qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, sont souvent préservés du venin, parce que, dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont essuyé les dents. 3°. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premières, parce que sa salive est épuisée. 4°. S'il mord le visage, ou le cou, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espèce, on a vu la rage se déclarer le troisième jour. 5°. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend, parce que je viens de dire, pourquoi, de plusieurs personnes qui ont été mordues par le même animal, les unes deviennent enragées & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remèdes contre la rage ; & sur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains tems, sous des aspects de la lune favorables, & séchée avec plusieurs précautions. Ailleurs, c'est la poudre de *Paulmier*, celle des coquilles d'œufs calcinées, celle d'hépatique terrestre mêlée avec



un tiers de poivre , remède long-tems vanté en Angleterre ; celle d'écaille d'huitre , de verveine , d'origan ; le bain de mer , la clef de Saint Hubert , &c. La mort d'une foule d'enragés , qui avoient usé de ces remèdes , & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit , quand la rage étoit manifestée , en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain, qu'avant l'an 1730 , il n'étoit réchappé aucun malade , de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer , & que les remèdes leur ont été inutiles. Quand on leur donnoit les remèdes, avant le mal, les uns enrageoient , les autres n'enrageoient pas. Il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remèdes. Ainsi les remèdes ne servoient à rien. Depuis cette époque , on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr , qui est le mercure & quelques autres qui sont utiles.

§. 194. Il faut détruire le venin , & le mercure produit cet effet ; il en est le contrepoison. Le venin occasionne une irritation générale des nerfs , on la calme par des antispasmodiques ; ainsi le mercure & les antispasmodiques , font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés , guéris par ces heureux secours ; & ceux qui ont le malheur d'être mordus doivent être persuadés , qu'en prenant les précautions nécessaires , ils sont entièrement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'est déjà manifestée , doivent employer ces mêmes remèdes avec une entière confiance , fondée sur le grand



nombre de guérisons opérées par leur secours. Il y a cependant eu des cas, dans lesquels ils ont été inutiles; mais quelle est la maladie qui n'ait pas ses cas incurables?

§. 195. D'abord après la morsure, si elle est dans les chairs, & si l'on peut le faire sans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; car les scarifications sont assez inutiles: anciennement on le brûloit avec un fer rouge, & cette méthode seroit peut-être la plus efficace, mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas communément chez les malades. L'on doit laver long-tems la plaie avec de l'eau tiède légèrement salée; ensuite on en frotte les bords & les environs, à deux pouces de distance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N<sup>o</sup>. 28, & on la panse deux fois par jour avec un onguent fort doux comme N<sup>o</sup>. 29, pour former une supuration; mais l'on ne se sert guères de l'onguent N<sup>o</sup>. 28, qu'une fois par jour.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des alimens, & sur-tout de la viande, se priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choses échauffantes; ne boire qu'une tisane d'orge & de fleurs de tilleul; se tenir le ventre libre par des alimens relâchans ou des lavemens; mettre tous les jours les jambes dans l'eau



tiède. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du remède N<sup>o</sup>. 30, qui est tout à la fois composé de mercure, qui détruit le venin, & de musc, qui empêche les spasmes ou convulsions. J'avoue cependant que je compte peu sur le mercure donné sous cette forme, les frictions sont bien plus efficaces; elles suffiront toujours, j'espère, pour prévenir le mal.

§. 196. Si le mal étoit déjà déclaré, & que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner, 1<sup>o</sup>. une très-ample saignée, qu'on réitère jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander. 2<sup>o</sup>. Un bain tiède, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une, & même deux fois par jour. 3<sup>o</sup>. lui donner tous les jours deux, ou même trois lavemens émolliens. N<sup>o</sup>. 5. 4<sup>o</sup>. Frotter la plaie r'ouverte & ses environs avec la pomade N<sup>o</sup>. 28, deux fois par jour. 5<sup>o</sup>. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée. 6<sup>o</sup>. Prendre, de trois en trois heures, une prise du remède N<sup>o</sup>. 30. avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau. 7<sup>o</sup>. Prendre tous les soirs le remède N<sup>o</sup>. 31, & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion. 8<sup>o</sup>. S'il y a de grands soulevemens de cœur, de l'amertume dans



la bouche , on peut donner la poudre N<sup>o</sup>. 35 , qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile. 9<sup>o</sup>. Il est fort peu question de nourriture pour le malade. S'il en desire , on peut lui donner des pannades , du bouillon , du pain , des soupes farineuses , du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remèdes , on verra tous les symptomes disparoître peu-à-peu , & enfin la santé se rétablir tout-à-fait. Mais si le malade reste long - tems foible & craintif , on lui donnera une prise de la poudre N<sup>o</sup>. 14 , trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon , chez lequel la rage avoit commencé à se manifester , être très-bien guéri , en frottant le voisinage de la plaie avec de l'huile d'olive , dans laquelle on avoit dissous du camphre & de l'opium ; en lui faisant faire quelques frictions avec la pomade N<sup>o</sup>. 28. & en lui faisant avaler de l'*eau de Luce* ( c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique ) avec un peu de vin. Ce remède , dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures , calma l'agitation , occasionna une sueur abondante , & fit disparoître tous les symptomes.

§. 199. On guérit les chiens , en les frottant avec des doses de pommade triples de celles qu'on emploie pour les hommes , & en leur donnant le bol N<sup>o</sup>. 33 ; mais il faut employer ces remèdes , dès qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée , il y auroit trop de danger à les administrer , & il faut



incessamment les tuer : l'on peut tenter cependant, si, en leur jettant le bol, ils l'avalent. Dès qu'ils sont mordus, il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a, sur la morsure des chiens, un préjugé dangereux & faux, c'est que si un chien qui a mordu quelqu'un sans être enragé, le devient ensuite, la personne mordue la deviendra en même-temps. Une telle idée est aussi ridicule, que si l'on disoit que quand deux personnes ont couché dans le même lit, si l'une est attaquée au bout de dix ou douze ans, de la gale ou de la petite vérole, ou de quelqu'autre maladie contagieuse, l'autre le fera aussi. De deux choses l'une : ou le chien qui mord, est dans un commencement de rage ; dans ce cas, elle sera manifeste au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé : ou il n'en a absolument aucun principe ; dans ce second cas, je demande à tout homme sensé, s'il peut la donner ? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fautive fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus ; ils se servent du droit que la loi leur accorde de faire tuer le chien, & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort ; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites fâcheuses, indépendantes de tout venin. Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé, ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode, qui étouffoit, il n'y a pas si longtemps, les malades entre les couvertures. Elle est prohibée dans plusieurs pays, & sans doute, elle seroit punie, au moins elle devrait l'être dans ceux même, où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemples, c'est l'abandon



de ces misérables , sans aucun secours , abandon odieux , lors même qu'on n'auroit pas d'espérance de les sauver , & qui seroit criminel aujourd'hui , qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere , les malades n'ont très-souvent aucune envie de mordre : lors même qu'ils sont portés à cela , ils craignent de le faire , & avertissent qu'on s'éloigne d'eux ; ainsi il n'y a aucun danger à courir , ou , lorsqu'il y en a , il est aisé de s'en garantir par quelques précautions.

---

## C H A P I T R E X I I I .

*De la petite Vérole.*

§. 202. **L**A petite vérole est la plus générale de toutes les maladies , puisque , de cent personnes , il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes. Il est vrai , que communément elle n'attaque qu'une fois ; & quand on l'a eue , on en est ordinairement à l'abri pour toujours. Elle est souvent très - douce , mais elle fait aussi quelquefois périr beaucoup de monde , & devient presque aussi funeste que la peste. Il est démontré qu'en combinant le nombre des petites véroles funestes avec celui des bénignes , où dont on revient , cette maladie tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite



vérole dans l'enfance. Il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit ; le plus souvent elle est épidémique , & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle cesse ordinairement au bout de quelques semaines ou de quelques mois , & ne reparoit dans le même endroit , qu'au bout de quatre , cinq , ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent , trois ou quatre jours avant que la fièvre paroisse , par un léger abattement , moins de vivacité & de gaieté , une grande facilité à fuer , moins d'appétit , le visage un peu changé , les yeux battus. Cependant chez les enfans d'un tempéramment lent & phlégmatisé , j'ai vu qu'une légère agitation dans le sang , avant que le frisson eût paru , leur donnoit une vivacité , une gaieté , & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu. Il survient ensuite des alternatives de froid & de chaud , & enfin un frisson bien marqué , qui dure une , deux , trois , quatre heures , & qui est suivi d'une chaleur très forte , accompagnée de maux de tête , de maux de reins , & de vomissemens , ou au moins d'envies de vomir. Cet état dure pendant quelques heures , au bout desquelles la fièvre diminue un peu , par une sueur qui est quelquefois très abondante ; alors



le malade se trouve mieux, cependant il reste accablé, engourdi, très dégoûté, avec mal de tête & de reins, & du penchant au sommeil; ce dernier symptôme n'est commun que chez les enfans au-dessous de sept ou huit ans. Cette diminution dans la fièvre n'est pas longue; & au bout de quelques heures, ordinairement sur le soir, elle reparoit avec tous ses accidens, & se termine de la même façon. Cet état dure trois ou quatre jours; au bout de ce tems, rarement plus tard, les premiers boutons paroissent dans la sueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être bénigne, la fièvre finit presque entièrement; l'on continue à transpirer; le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où, en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption (je parle toujours de la ma-



ladié bénigne) il y a encore un très léger mouvement de fièvre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons : mais quand la fièvre finit entièrement après la première éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très peu abondante ; car si l'éruption est ou doit être très abondante, la fièvre comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissans sont une très-petite tâche rouge assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu-à-peu, & la rougeur s'étend au tour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixième jour après leur sortie ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois, & même plus ; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, séchent & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en différens tems, ils mûrissent, séchent & tombent inégalement. Le visage est quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons qui ne sont pas mûrs aux jambes ; ceux de la plante des pieds durent très long-tems.



§. 205. La peau est nécessairement tendue par les boutons , & dès qu'il y en a une certaine quantité , tous les intervalles sont rouges , luisans , & la peau très enflée. Le visage est la première partie qui enfle , parce que c'est celle où les boutons sont parvenus le plutôt à leur grosseur ; & l'enflure est quelquefois si considérable qu'il est monstrueux , aussi-bien que le col , & que les yeux sont absolument fermés. Le visage désenfle à mesure que le desséchement se fait , & alors les mains enflent prodigieusement , ensuite les jambes , parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des boutons , & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons , la fièvre se relève dans le tems de la suppuration , & cela n'est point étonnant , un seul furoncle ou clou donnant la fièvre , comment des centaines ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas ? cette fièvre est le période le plus dangereux de la maladie , il tombe entre le neuvième & le treizième jour ; car plusieurs circonstances varient de deux ou trois jours le tems de la maturité. Le malade à cette époque a de la chaleur , de la soif , des douleurs , de la peine à



trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable , il ne dort point , il a des rêveries , de l'oppression , de l'assoupissement ; & quand il meurt , il meurt suffoqué ou léthargique , souvent tous les deux à la fois. Le pouls , dans cette fièvre , est quelquefois d'une vitesse étonnante , & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques sujets très petit. Le tems du plus grand danger , c'est quand le visage , la tête , le col sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à défenfler , que les croûtes du visage commencent à sécher , & que la peau se flétrit , le pouls devient un peu moins fréquent , & le danger diminue. Quand il n'y a que très peu de boutons , cette seconde fièvre est si légère , qu'il faut être attentif pour s'en appercevoir , & elle n'est pas dangereuse.

§. 207. Outre tous ces symptômes , il y en a quelques autres qui demandent aussi beaucoup d'attention. L'un , c'est le mal de gorge , dont plusieurs malades sont atteints dès que la fièvre est un peu forte. Il dure deux ou trois jours , & gêne quand on veut avaler ; & même quand la maladie est extrêmement grave , il en empêche absolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui poussent dans la gorge , mais c'est une erreur , & ces bou-



tons sont presque toujours une chimere. Il naît le plus souvent avant le tems de l'éruption. Si le mal est léger, il finit quand elle est faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fièvre; ainsi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation, & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptôme, qui est la salivation, c'est-à-dire le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu, quand la maladie est très légère, ou le malade très jeune; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le malade a plus de sept ou huit ans; elle est prodigieuse quand la petite vérole est très abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptômes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les lèvres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entièrement écorchés. Quelqu'incommode que soit cette évacuation, elle est très salutaire. Les petits enfans y sont moins sujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée; mais j'ai vu que cette dernière évacuation est beaucoup plus rare chez eux, que la salivation chez les adultes.



§. 208. Les enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans , sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons ; elles ne sont point dangereuses , à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptômes violens & fâcheux. Celles qui surviennent , ou quand l'éruption déjà faite rentre tout-à-coup , ou dans le tems de la fièvre de suppuration , sont beaucoup plus à craindre.

Il survient souvent des saignemens de nez , les premiers jours de la maladie , qui sont extrêmement utiles , & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très-petits enfans y sont moins sujets ; ils en ont cependant quelquefois , & j'ai vu des assoupissemens considérables finir d'abord après le saignement de nez.

§. 209. L'on distingue ordinairement la petite vérole en deux espèces , la confluente & la discrète , & cette division est dans la nature. Mais comme le traitement de l'une , est le même que celui de l'autre , & qu'il ne faut que proportionner la dose des remèdes au danger ; pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à saisir pour la plupart des lecteurs , aussi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes ; je me bornerai à la description que j'ai donnée , qui contient les sym-  
tomes



symptômes essentiels communs à l'une & à l'autre espèce. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violens, sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissemens continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même-tems beaucoup d'angoisse & d'inquiétudes, si les enfans ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisième jour, ou même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse. Au contraire, plus l'éruption est tardive & mieux c'est; à moins que ce retard ne fût causé par une très grande foiblesse, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légère, que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade, & la suite répond au commencement. Les boutons sortent, grossissent, suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit. Il est très commun dans les campagnes de voir des enfans, & ce n'est presque que les enfans qui l'ont si légère, passer en plein air tout le tems de leur maladie, courant & mangeant



comme en santé. Ceux mêmes qui l'ont eue un peu plus grave, sortent ordinairement dès que l'éruption est entièrement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobstant ce peu de soin, plusieurs guérissent parfaitement; mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doive suivre, parce qu'un grand nombre éprouve des suites très-fâcheuses; & l'on m'a amené une foule de ces enfans, qui, après avoir eu de ces petites véroles heureuses mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes espèces, qu'il est très difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, a augmenté le danger pendant long-tems, & l'augmente encore parmi le peuple, sur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la sueur & des boutons, le sang se dépure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.



Quand le venin a passé dans le sang , il faut un certain tems pour qu'il produise son effet ; alors le sang étant gâté par le venin qui y est entré & par celui qui s'est formé , la nature fait effort pour s'en débarrasser , & le jetter à la peau , précisément dans le moment où tout est disposé pour cela. Ordinairement cet effort est suffisant , & fort souvent même trop violent , très rarement trop foible. L'on voit par-là , que quand l'effort est suffisant , il ne faut point l'augmenter par des remèdes chauds , qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il est déjà trop violent , l'augmenter , c'est le rendre mortel. Les cas où il est trop foible sont très rares , sur-tout dans les campagnes , & très difficiles à juger ; aussi il faut être très réservé sur l'usage des remèdes chauds , qui sont meurtriers dans cette maladie. Le vin , la thériaque , la confection , l'air chaud , les couvertures pesantes , font périr annuellement des milliers d'enfans , qui auroient été guéris si on ne leur avoit donné que de l'eau tiède ; & toutes les personnes qui s'intéressent à la conservation de ceux qui sont atteints de cette maladie , doivent soigneusement empêcher qu'ils ne fassent aucun usage de ces drogues , qui , lors même qu'elles ne rendent pas la maladie



mortelle , la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funestes. Le préjugé est enraciné , il se détruira difficilement ; mais je ne souhaite que de faire ouvrir les yeux sur la différence de succès de la méthode chaude , & de celle que je vais proposer ; le jugement alors ne restera pas long-tems suspendu. Je dois même dire , que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard , sur-tout dans la dernière épidémie , que je n'aurois osé l'espérer. Non-seulement ceux qui me consultoient dès le commencement , observoient avec assez d'exactitude le régime rafraîchissant que je leur conseillois ; mais même leurs voisins l'employoient , quand leurs enfans étoient attaqués ; & ayant été souvent appelé après plusieurs jours de maladie , j'ai vu avec plaisir , dans plusieurs maisons , qu'on n'avoit donné aucun remède chaud , & qu'on avoit eu grand soin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera , c'est que la dernière épidémie , quoiqu'aussi nombreuse , a été moins meurtrière que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence , ce qu'on soupçonne si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut , si le malade ne l'a pas eue , & si elle est ac-



tuellement dans le lieu, on le met très exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiède; c'est le remède le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens, qui incommode beaucoup le malade, mais qu'on cherche très mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque; & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause, avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remèdes pernicioeux dans les commencemens de cette maladie. Si la fièvre est légère, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du régime, & l'on peut même au lieu des tisanes N<sup>o</sup>. 1, 2, 4, ne donner aux enfans que du lait coupé avec les deux tiers, ou la moitié, de thé de fureau, ou de tilleul, ou même de melisse s'il n'a point du tout de fièvre; enfin, s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une



observation réitérée a prouvé que les enfans , qui avoient pris de ces nourritures , étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi à cette époque , leur donner pour toute boisson du petit lait , dont j'ai vu souvent de très bons effets ; ou du lait de beurre ( de la battue ). Quand la maladie n'est pas forte , elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remède. Il faut seulement avoir soin de purger , dès que les boutons du visage sont en partie secs , avec le remède N<sup>o</sup>. 11 , & de réitérer la même purgation six jours après. Ils ne faut accorder de la viande , qu'après cette dernière purgation , mais après la première on peut leur donner des légumes , & du pain assez pour qu'ils ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fièvre est forte , le pouls dur , le mal de tête & de reins violens , il faut 1<sup>o</sup>. sur-le-champ faire une saignée au bras , donner deux heures après un lavement , & si la fièvre continue , réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusques à quatre les deux premiers jours , à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans. La saignée est surtout nécessaire , quand avec un pouls dur & plein , il y a assoupissement ou rêveries. 2<sup>o</sup>. L'on donne , tant que la fièvre est trop forte , deux ,



trois, & même quatre lavemens par jour, & deux bains de jambes. On sort le malade du lit, & on le tient sur une chaise aussi long-tems que l'on peut. 4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre; & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie pour le rafraîchir, les moyens décrits (§. 36.) 5°. Le malade ne boit que des tisanes N°. 2, ou 4; & si cela ne modere pas suffisamment la fièvre, on donne toutes les heures ou les deux heures, suivant le besoin, une cueillerée de la potion N°. 10. Après l'éruption, la fièvre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entièrement, on se conduiroit, comme il est dit §. 212.

§. 214. Quand après quelques jours de calme, la suppuration renouvelle la fièvre, il faut à la saignée & aux bains de pieds près, se conduire comme dans le §. précédent. L'on doit 1°. & surtout avoir soin d'entretenir le ventre très libre; pour cela, on mettra dans les lavemens une once de catholicon, ou on les fera simplement de petit lait, avec du miel, de l'huile & du sel, on donnera trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la tisane N°. 32. & on purgera de deux jours l'un avec la potion N°. 23; mais ce jour-là



on ne prendra pas celle N°. 32. Il faut, si le mal est violent, donner même à double dose le remède N°. 10. 3°. On doit sortir le malade du lit, & le tenir levé, dans une chambre bien aérée, jour & nuit jusqu'à ce que la fièvre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t'on? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque; au contraire, le sommeil lui nuirait: d'ailleurs il ne peut pas dormir; la salivation qui est continuelle l'en empêche, & il est très important de l'entretenir; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer souvent des croutes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent non-seulement le mal-aise du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guérison. 4°. Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émolliens à la plante des pieds; & si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes N°. 72. Ils y occasionnent quelquefois des douleurs excessives & brûlantes; mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégagent d'une façon marquée.



§. 215. Les paupieres s'enflent , quand la maladie est grave , au point de couvrir les yeux qui restent fermés pendant plusieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroser souvent avec un peu de lait & d'eau tiède. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du safran , une pièce d'or , de l'eau rose , sont aussi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux , après la maladie , & en général toutes les autres suites , c'est de se contenter , pendant long-tems , de très peu d'alimens , & sur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites véroles mauvaises , & chez les petits enfans , les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace , & qui n'avoit été employé pendant long-tems que comme un moyen de conserver le visage , mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie , c'est d'ouvrir les boutons , non-seulement au visage , mais par tout le corps. En les ouvrant , 1°. on prévient le séjour du pus , & par-là on empêche qu'il ne ronge , & ne laisse des cicatrices , des creux profonds , ou d'autres défigurations de cette espèce ; 2°. en donnant ainsi issue au venin , l'on empêche qu'il ne repasse dans le sang , & par-là on enleve une des



grandes causes du danger , 3<sup>o</sup>. on détend la peau ; l'enflure du visage , celle du col , diminuent à mesure qu'on ouvre , & l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau ; ce qui est un avantage très-grand. Il faut ouvrir successivement par tout , à mesure que les boutons sont mûrs. Le moment de le faire , c'est quand ils sont tout-à-fait blancs , qu'ils commencent à jaunir tant soit peu , & que le cercle rouge qui les entoure a entièrement pâli. On ouvre avec des ciseaux très pointus , ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade ; & quand on en a coupé une certaine quantité , on applique plusieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiède , pour enlever ce pus qui se forme aisément en croûtes. Mais comme les boutons vuidés se remplissent assez vite , il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures , & y revenir quelquefois cinq ou six fois de suite. Ces soins paroîtront minutieux , & ne deviendront sans doute jamais une pratique générale , mais je répète qu'ils sont beaucoup plus importants qu'on ne l'imagine , & que dans une fièvre de suppuration fort grave , une ouverture générale , exacte , & réitérée des boutons mûrs est le remède le plus efficace , parce qu'il ôte les deux causes du danger , qui sont le pus & la tension de la peau.



§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement, des remèdes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie presque jamais dans cette espèce, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans ma lettre à M. HALLER : ainsi partout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le syrop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax ou de cynoglosse, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit surtout les bannir absolument dans le tems de la seconde fièvre, pendant lequel le sommeil même naturel est dangereux. Un cas dans lequel il est permis quelquefois de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine ; mais je le répète, il faut être circonspect dans l'usage de ces remèdes, qui sont mortels, quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fièvre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salue beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder de donner des remèdes sudorifiques,



échauffans , spiritueux , volatils , mais il faut donner beaucoup du remede N<sup>o</sup>. 12 , qu'on boira chaudement , & appliquer des vésicatoires aux gras des jambes. Ce cas est fâcheux , & les différentes circonstances qui l'accompagnent , peuvent exiger quelques secours , dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ.

§. 219. Le seul moyen sûr d'éloigner tout le danger de cette maladie , c'est de l'inoculer : mais ce moyen salutaire ne peut être à l'usage du peuple , que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux pour l'inoculation. Dans ceux où il n'y en a point , la seule ressource qu'on ait , c'est de disposer les enfans à avoir cette maladie heureusement , quand elle devient commune ou épidémique , ou qu'on la voit dans son voisinage.

§. 220. Cette préparation consiste en général , à corriger les vices de la santé du sujet , s'il en a , & à le rendre bien portant , sans être extrêmement vigoureux , parce que chez les sujets très-vigoureux , la maladie est quelquefois trop violente.

On sent que les dérangemens de la santé , étant très-différens , les préparations ne peuvent pas être les mêmes , & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute différente. Les détails nécessaires sur cet important objet , seroient déplacés ici , soit par leur longueur , soit parce qu'il n'est pas possible de donner à des personnes qui ne



sont pas Médecins , des connoissances suffisantes pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas , mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront assez aux enfans bien portans & robustes.

Le premier moyen , c'est une diminution dans la quantité des alimens. Les enfans mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à une quantité proportionnée à leur force , à leur vivacité , à l'exercice qu'ils prennent , & presque tous doivent très-peu manger à souper.

Le second moyen consiste dans le choix des alimens ; il est moins à la portée du peuple qui est borné à un petit nombre , qu'à celle du riche qui a beaucoup de retranchemens à faire , mais aussi il lui est moins nécessaire. Ses alimens plus simples , & presque tous tirés des végétaux & du laitage , sont ceux qui conviennent le mieux; il n'est presque question pour lui que de les choisir bien conditionnés, du pain bien cuit , des légumes préparées , sans lard & sans graisses rances ; des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes , peu de fromage. Voilà , à peu près , à quoi l'on peut réduire leur préparation sur cet article. On jugera des bons effets de ces attentions pour les enfans , par la diminution de leur ventre , parce qu'ils seront plus gais & plus agiles , & qu'ils auront un meilleur visage , quoiqu'ils aient un peu moins de couleur , & quelquefois même d'embonpoint.

Le troisieme secours , c'est de leur faire prendre quelques bains de jambes tieides le soir en se couchant. Ce remede favorise la transpiration , rafraîchit , délaye le sang , & en diminue l'âcreté , toutes les fois qu'il est ordonné à propos.

La quatrieme , c'est l'usage du petit lait bien clair. Ce remede qui est un suc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal , remplit toutes les indications qui se présentent , je parle toujours des enfans sains & robustes , il donne de la souplesse



aux vaisseaux , il diminue la densité du sang , qui , augmentée par l'action du venin , dégènereroit en un épaisissement inflammatoire trop dangereux , il détruit tous les engorgemens qui peuvent se trouver dans les viscères du bas-ventre , il ouvre les couloirs de la bile , il en émouffe l'âcreté , il lui donne de la fluidité , il prévient la putridité , adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre , il facilite les selles , les urines , la transpiration ; en un mot , il donne au corps la disposition la plus favorable , pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire ; & pour les enfans , dont je parle , il est , sans contredit , le remède préparatoire le plus efficace pour ceux qui sont sanguins , ceux qui sont bilieux , & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation. J'ai dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès pendant le cours de la maladie ; mais j'avertis que , quelque salutaire qu'il soit , dans les cas indiqués , il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. On auroit très grand tort de l'ordonner à des enfans foibles , languissans , noués , pâles , sujets aux vomissemens , à la diarrhée , aux aigreurs , à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaisseaux foibles & les humeurs aigres ; ainsi il faut bien se garder de le regarder comme un secours universel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres , ou en donner pendant tout le jour , au lieu d'autre boisson , ou le donner en soupe avec du pain à déjeuner , à souper , & même plus souvent. Si le paysan vouloit suivre ces regles qui sont très aisées & très à sa portée , toutes les fois que la petite vérole regne , je suis persuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront : il y en a qui sont extrêmement sensés & remplis d'un véritable amour paternel ; il y en a d'autres qui sont trop brutes , pour en sentir l'utilité , & trop féroces , pour donner quelques soins à leurs familles.



## CHAPITRE XVI.

*De la Rougeole.*

§. 221. **L**A rougeole , à laquelle les hommes sont aussi généralement assujettis qu'à la petite vérole , est une maladie à peu-peu de la même espèce , mais moins meurtrière , quoique dans quelques pays elle fasse d'assez grands ravages. Dans celui-ci , l'on meurt plus rarement de la maladie , que de ses suites.

Quelquefois il y a en même tems épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit ; plus souvent cependant , j'ai vu qu'elles regnoient dans des années différentes. Il arrive aussi , que les deux maladies se mêlent , que l'une survient à l'autre , avant qu'elle soit finie , ce qui est dangereux.

§. 222. Chez quelques malades , le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance , par une petite toux fréquente & sèche , sans aucun autre mal ; plus ordinairement elle s'annonce par un mal-aise général , des alternatives de frissons & de chaleur , un mal de tête violent chez les adultes , un assoupissement chez les enfans , un mal de



gorge très-fort, &, ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent soutenir la lumiere; par des éternûmens très-fréquens, & un écoulement par le nez, de la même matiere qui coule des yeux. La chaleur & la fièvre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins; quelquefois la diarrhée, & alors les vomissemens sont moins considérables, d'autres fois des sueurs moins abondantes que dans la petite vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente; les accidens sont généralement plus violens, qu'avant les petites véroles bénignes. Enfin le quatrieme, ou le cinquieme jour, quelquefois sur la fin du troisieme, l'éruption se fait très-promptement, & très-abondamment sur tout le visage, qui, dans peu d'heures, est couvert de taches, dont chacune ressemble à une morsure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se réunissant, forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui enflammant la peau, produisent une enflure sensible au visage; quelquefois même les



yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée , sur-tout au visage , où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt ; dans le reste du corps , cette élévation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau. Après avoir commencé par le visage , l'éruption se continue sur la poitrine , le dos , les bras , les cuisses , les jambes. Elle est ordinairement très-abondante sur la poitrine & sur le dos , il arrive même quelquefois , qu'on trouve des plaques rouges sur la poitrine , avant qu'il se soit fait aucune éruption sur le visage. Le malade a souvent , comme dans les petites véroles , des saignemens de nez abondans , qui emportent le mal de tête , d'yeux , & de gorge.

Quand la maladie est fort douce , presque tous les accidens diminuent après l'éruption , comme dans la petite vérole ; mais ordinairement le changement en bien , n'est pas aussi sensible que dans cette première maladie. Les vomissemens cessent , il est vrai , presque entièrement , mais la fièvre , la toux , le mal de tête continuent ; & j'ai vu quelquefois , qu'un vomissement de matière bilieuses , un ou deux jours après l'éruption , soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisième ou le quatrième jour de l'éruption , la rougeur diminue , les taches ou boutons se dessèchent , & tombent en petites écailles ; la peau même intermédiaire tombe de la même manier



& se trouve remplacée par une nouvelle ; qui s'est formée dessous. Le neuvieme jour, quand la maladie est allée vîte ; le onzieme, quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri ; à moins que pendant le tems de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelque évacuation considérable, comme les vomifemens dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou des urines, ou des sueurs abondantes ; car, quand il survient quelque une de ces évacuations, la fièvre disparoît, le malade reprend des forces, & se guérit entièrement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les restes du venin, & le malade se porte très-bien. Mais d'autres fois, ce venin, s'il ne s'évacue pas entièrement, se jette sur le poumon, y produit une légère inflammation, l'oppression, la toux, l'angoisse, la fièvre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent ; mais il est long, & il reste des toux très-opiniâtres, qui ont plusieurs des caractères de la coqueluche.

En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuse : presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, eurent aussi cette toux, qui étoit très-forte & très-rébellé.



§. 224 Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal soignée, & sur-tout traitée par un régime chaud; quand on a soin de modérer la fièvre dans les commencemens, de délayer, & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite vérole. 1°. Si la fièvre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptômes graves, on fait une ou deux saignées. 2°. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en règle la quantité. 3°. Les tisanes N°. 2 ou 4, ou un thé de sureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquième partie de lait. 4°. On emploie les parfums ou les vapeurs de l'eau chaude, qui sont très-utiles pour soulager le mal de gorge, la toux, & l'oppression. 5°. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23. 6°. On tient le malade au régime, après cette purgation, encore un couple de jours, & ensuite on le met à celui des convalescens. 7°. S'il survient, dans le tems que l'éruption doit se faire, des accidens semblables à ceux qui surviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même manière.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette



méthode , & que les accidens décrits §. 223 surviennent , il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante , & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent , l'on peut se passer de la saignée. S'il y a longtemps qu'il dure dans des enfans gras , chargés d'humeurs , lents , pâles , il faut joindre aux mêmes secours , sans saignée , la potion N<sup>o</sup>. 8. & les vésicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent que l'éloignement des secours fait qu'on néglige trop les restes de la maladie surtout la toux , & alors il se forme une véritable suppuration dans le poumon , avec une fièvre lente. J'ai vu plusieurs enfans dans des villages , périr de cette façon. Cet état est de la même nature que celui décrit §. 68 & 82 , & finit de même , souvent , par une diarrhée très-peu douloureuse , & quelquefois puante , qui emmene le malade. Dans ces cas , il faut employer tous les secours prescrits §. 74 , art. 3 , 4 , 5 , la poudre N<sup>o</sup>. 14 , le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfans , qu'il faut quelquefois se borner au lait , & j'ai vu souvent que dans ces cas il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement que quand on le prend seul , sans aucun autre aliment , & qu'il est très-important de ne lui en asso-



tier aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même-tems avec succès pour leur boiffons coupées , les eaux épurées de Passy , de Forges , de Segrais , de Selter , ou quelques autres très-légères , & qui n'ont que très-peu de minéral. On les emploie également avec succès , dans tous les cas dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort sèche , avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps , de l'altération , la langue & la peau extrêmement sèches. J'ai guéri cet état , en faisant respirer la vapeur d'eau chaude , en faisant prendre des bains tièdes , & ne donnant , pendant plusieurs jours , que de l'eau & du lait.

Je réitere , avant que de finir cette matière , que le venin de la rougeole est extrêmement âcre. Il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse , qui produit les érépelles , & par-là même cette maladie demande des soins , sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses.

J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit un peu languï depuis une rougeole essuyée il y a trois ans , & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au cou ; le lait coupé avec la salsepareille l'a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle est très-mauvaise , & cette méthode auroit aussi de grands avantages dans celui-ci ; mais il en



est comme de l'inoculation de la petite vérole , elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.

---

## C H A P I T R E   X V .

*De la Fièvre ardente , ou chaude.*

§. 230. **P**RESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent , sont produites par l'inflammation du sang , jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie , ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement sans qu'il y ait aucune partie plus particulièrement attaquée , il produit cette fièvre , qu'on appelle fièvre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont la dureté du pouls & sa plénitude plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre , une chaleur très forte , une grande soif , une sécheresse extraordinaire des yeux , des narines , des lèvres , de la langue , de la gorge , un violent mal de tête , & quelquefois des rêveries dans le tems du redoublement , qui est considérable tous les soirs ; la respiration un peu gênée , sur-tout dans le tems du redoublement , avec une toux de tems en



tems , fans douleur dans la poitrine & fans crachats ; le ventre resserré , les urines rouges , chaudes , peu abondantes ; quelques tressaillemens ou soubresauts , surtout quand le malade s'endort , peu ou point de bon sommeil , mais presque toujours une espèce d'assoupissement qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe au tour d'eux & à leur propre état ; quelquefois un peu de fueur , mais à l'ordinaire la peau très-sèche , de la foiblesse , peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite comme toutes les maladies inflammatoires par les causes qui épaississent le sang & en augmentent le mouvement , comme l'excès du travail , la trop grande chaleur , les veilles , l'abus du vin ou des liqueurs , un air trop long-tems sec , des excès en tout genre , des alimens échauffans.

§. 233. 1<sup>o</sup>. L'on doit mettre d'abord le malade au régime , & ne donner des alimens que de huit en huit heures , & quelquefois seulement deux fois par jour. L'on pourroit même dans les cas graves s'en passer tout-à-fait. 2<sup>o</sup>. L'on réitere les saignées jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La première doit être considérable ; on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit , on



peut suspendre & n'y revenir que quand il reprendra assez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troisième saignée, qui souvent est la dernière. 3°. On donne deux & même trois lavemens par jour N°. 5. 4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiède ; on lave en même-tems les mains avec la même eau ; on met des linges ou des flanelles trempées dedans, sur la poitrine & sur le ventre, & l'on fait boire très-régulièrement le lait d'amande N°. 4, & la tisane N°. 7 ; le pauvre peut se tenir à cette dernière, mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson font le salut du malade. 5°. Si après les saignées, la fièvre continuoit à être très-forte, il faut l'abatre en donnant toutes les heures une tasse de la potion N°. 10, jusqu'à ce qu'elle ait diminué, & ensuite de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très-moderée.

§. 234. Il survient souvent dans cette maladie des saignemens de nez, qui sont très-salutaires.

Les premiers signes d'amandement sont l'amollissement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait sa dureté, que quand  
la



la maladie est entièrement terminée ; la diminution du mal de tête , l'augmentation des urines , la diminution dans leur rougeur , un commencement d'humidité sur la langue. Tous ces signes favorables vont en augmentant , & entre le neuf & le quatorze il survient ordinairement souvent après quelques heures d'orage , des selles beaucoup plus abondantes , une grande quantité d'urine qui dépose un sédiment d'un blanc roux au-dessus duquel l'urine reste très-claire & d'une couleur naturelle , & des sueurs plus ou moins abondantes. En même-tems les narines & la bouche s'humectent ; cette croûte sèche & brune qui couvroit la langue & que rien ne pouvoit enlever , se dissipe d'elle-même ; le goût revient , la soif diminue , la clarté des idées renaît , l'assoupissement se dissipe , le sommeil & les forces reviennent. C'est alors qu'il faut donner la potion N°. 23 , & mettre le malade au régime des convalescens. On peut au bout de huit ou dix jours redonner la même potion. Chez quelques malades , les urines ne déposent jamais ; mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire , si le pouls reste dur & perd sa force , si le cerveau est plus embarrassé , la respi-



ration plus gênée , les yeux , le nez , les lèvres , la langue plus secs , la voix plus changée. Si à ces symptômes se joignent le gonflement du ventre , la diminution des urines , un délire continuel , l'angoisse , l'égarement des yeux , le mal est presque déespéré ; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre , quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement , comme pour chercher quelque chose sur ses draps ; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Des Fièvres putrides.*

§. 236. **A**PRÈS avoir parlé des maladies fiévreuses qui dépendent de l'inflammation du sang , je parlerai de celles que produisent les matières corrompues qui croupissent dans l'estomac , dans les boyaux , dans les viscères du bas ventre , ou qui ont déjà passé dans le sang. On les appelle fièvres putrides , ou quelquefois fièvres bilieuses , quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce sou-



vent plusieurs jours à l'avance par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet; quelquefois un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptôme. Ensuite il survient un frisson suivi d'une chaleur âcre & sèche, le pouls qui est petit & vite pendant le frisson, s'élève pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fièvre putride ne soit compliquée avec une fièvre inflammatoire; ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems-là le mal de tête est ordinairement très-violent, le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissemens, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amère, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls, toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fré-



quemment de petites selles , qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois sèche , d'autres fois il y a de la transpiration , mais qui ne fait aucun bien. La fièvre redouble tous les jours , & souvent ce n'est pas à la même heure. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades , il y en a souvent des petits chez quelques-uns.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même , ou mal soigné , ou plus fort que les remèdes , ce qui n'est pas rare , la fièvre augmente , les redoublemens deviennent plus longs , plus fréquens , irréguliers ; il n'y a point de bons momens ; le ventre se tend comme un ballon , ce qu'on appelle météorisme ; les rêveries surviennent ; le malade ne sent plus ses besoins , & se salit dans son lit ; il refuse les secours , parle continuellement , il a le pouls vîte , petit , irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches , d'un brun livide , sur la peau , surtout du col , du dos , & de la poitrine. Toutes les matieres qui sortent du corps du malade , ont une odeur très-puante ; il lui survient des mouvemens convulsifs , surtout au visage ; il ne se couche que sur le dos , & tombe insensiblement vers les pieds du lit ; *il chasse aux mouches*. Le pouls devient si petit & si vîte .



qu'on ne peut qu'à peine le sentir, & point le compter. L'angoisse paroît inexprimable, il coule une sueur de détresse, la poitrine s'emplit, & l'on meurt misérablement.

§. 239. Quand la maladie est moins violente, ou qu'elle est bien traitée, & que les remèdes réussissent; le mal reste quelques jours dans l'état décrit (§. 237) sans empirer & sans diminuer; alors il ne survient aucun des symptômes (§. 238); mais au contraire tous les symptômes diminuent; les redoublemens sont moins longs, & moins violens, le mal de tête est plus supportable; les selles sont moins fréquentes, plus abondantes & soulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de sommeil, & il est plus tranquille; la langue se nettoie, & chaque jour la santé fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle est très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvième jour. Souvent l'on en meurt du dix-huitième au vingtième; quelquefois seulement environ le quarantième, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire. Quand la maladie est légère, elle est



quelquefois guérie au bout de peu de jours , après les premières évacuations. Quand elle est grave il y a des malades qui ne sont hors de danger qu'au bout de six semaines , & même plûtard ; mais il est vrai que ces maladies si longues , dépendent souvent , en grande partie , du traitement ; & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzième & le trentième jour.

§. 241. Le traitement des fièvres de cette espèce , consiste dans les remèdes suivans :  
1°. *On met le malade au régime* , & quoiqu'il ait le ventre libre , quelquefois même un peu de diarrhée , il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonade , qu'on prépare avec le jus de citron , un peu de sucre & de l'eau , ou la tisane N°. 3. On peut , au lieu de jus de citron , employer le vinaigre , qui fait avec le sucre & l'eau , une boisson agréable & très-saine.  
2°. S'il y a inflammation , ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade , s'il est fort & robuste , s'il est échauffé par quelque une des causes marquées ( §. 232. ) il faut faire une saignée , & même , s'il est nécessaire , une seconde , quelques heures après. Mais j'avertis que très-souvent il n'y a point d'inflammation , & qu'alors la saignée



seroit nuisible. 3°. Quand le malade a fait pendant deux jours, un usage abondant de ces boissons, s'il a encore la bouche très-mauvaise & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans une pinte d'eau tiède, dont il boit un verre tous les demi-quarts-d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre, que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir le malade abondamment, on ne lui en donneroit plus, l'on se contenteroit de lui faire boire une très-grande quantité d'eau tiède. S'il ne vomit pas, ou ne vomit que peu, on continue jusqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 35, en buvant aussi beaucoup d'eau tiède, quand il opéreroit; mais le premier est à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre, quand il y a inflammation, ce seroit alors donner un vrai poison: & même si la fièvre est très-forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir. Le moment de les placer, c'est après le redoublement, quand la fièvre est beaucoup baissée. Ordinairement, après



que le remede N<sup>o</sup>. 34. a fait vomir ; il purge ; le N<sup>o</sup>. 35 opere plus rarement cet effet. Dès que les vomissemens sont finis , on recommence la tisane , & il faut bien se garder de donner du bouillon de viande au malade , sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivans, on continue comme les premiers ; mais comme il est important de tenir le ventre libre , il faut prendre tous les matins la tisane N<sup>o</sup>. 32. Ceux pour qui elle seroit trop coûteuse , y suppléeront , en mettant tous les jours le quart de la poudre N<sup>o</sup>. 34, dans cinq ou six tasses d'eau, dont ils prendroient une tasse de deux en deux heures , en commençant de grand matin. Mais si la fièvre étoit très-forte , le N<sup>o</sup>. 32 doit être préféré. 4<sup>o</sup>. Après l'effet de l'émétique , si la fièvre continue , si les selles restent puantes , si le ventre est un peu tendu , si les urines ne coulent pas abondamment , il faut donner , de deux en deux heures , une tasse de la potion N<sup>o</sup>. 10. , qui arrête la putridité , & abbat la fièvre. Quand le mal est très-pressant , on peut en donner toutes les heures. 5<sup>o</sup>. Lorsque , malgré ces secours, la fièvre continue , & que le cerveau n'est pas net , que le malade a de violens maux de tête ou de l'inquiétude , il faut mettre au gras des jambes les emplâtres vésicatoires N<sup>o</sup>. 36 , & les laisser suppurer le plus long-tems qu'il sera possible. 6<sup>o</sup>. Quand la



fièvre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture. 7°. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N°. 24, à une heure de distance l'une de l'autre : ce remède procure quelques selles bilieuses qui abbatent beaucoup la fièvre, & diminuent considérablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'employe avec succès dans les cas, où la fièvre trop forte empêche l'émétique, & l'on doit se borner à ce remède toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer, dans un très-grand nombre de cas. 8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublemens sont foibles, & que le malade est quelques heures sans fièvre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives; mais l'on continue celui des tisanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N°. 24. qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie. 9°. S'il n'y a pas eu de fièvre pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le com-



mencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N<sup>o</sup>. 37 ; dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès. 10°. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-tems, pour la quantité & la qualité des alimens ; & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi, l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Des Fièvres malignes.*

§. 242. **L'**ON appelle *Fièvres malignes* ; celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptomes ne font effrayans. Elles font du mal, sans paroître dangereuses ; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fièvres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est



pernicieuse au principe des forces , dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidens , parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse , contre le cause de la maladie. Si , au moment où deux armées vont se battre , on enleve à l'une presque toutes ses armes , le combat sera peu violent , peu bruyant , horriblement meurtrier. Le spectateur , qui , sans s'appercevoir de ce désarmement , ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit , seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux: il l'eut été beaucoup moins, & le bruit plus grand , si les combattans avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage des viandes , sans légumes , sans fruits , sans acides ; des alimens mal conditionnés , comme le pain fait avec de mauvais grains , des viandes corrompues ; ( huit personnes mangerent du poisson gâté , elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne , & il en périt cinq , malgré les soins des plus habiles Médecins. ) Ces fièvres sont aussi très-souvent l'effet de la disette , d'un air trop chaud & trop humide , d'un air sur-tout qui réunit ces deux qualités , aussi ces maladies sont-elles fréquentes dans les années chaudes , au bord des étangs & des marais , d'un air enfermé ,



sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes, d'un principe singulier de corruption dans l'air, des chagrins.

§. 245. Les symptômes des fièvres malignes sont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible, qui ait pu les détruire; en même-tems un abattement de l'ame, qui devient presque insensible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux; de petits frissons qui, en vingt-quatre heures, se renouvellent plusieurs fois, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins, d'autrefois il n'y a point de douleur; des espèces de défaillance, dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux; point de bon sommeil, souvent un demi-assoupissement; une rêverie légère & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien, quelques malades ont cependant des rêveries violentes. Presque tous ont un sentiment de pesanteur, d'autrefois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac. Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvemens convulsifs, dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les



jambes ; ses sens paroissent s'engourdir. J'ai vû plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns ont guéri. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altère, s'affoiblit ; quelquefois elle se perd entièrement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene ; aussi ce symptome est très-fâcheux. La langue est quelquefois très-peu changée ; d'autrefois, elle est chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; elle est plus rarement sèche que dans les autres espèces de fièvre ; quelquefois elle ressemble exactement à une langue longtemps fumée. Le ventre reste quelquefois très-mou, d'autrefois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte ; & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu. La peau n'est souvent ni froide, ni chaude, ni sèche, ni humide ; elle se couvre souvent de taches pétéchiales, ( ce sont de petites taches d'un rouge livide ) sur-tout au cou, autour des épaules, au dos ; d'autrefois ce sont de plus grandes taches brunes, comme après des coups de bâton. Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en



ai vû qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas. Il se forme chez quelques malades des ulcères livides, dans l'intérieur de la bouche & dans le palais; d'autrefois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entièrement; le cerveau s'embarasse tout-à-fait. Le malade étendu sur le dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarassée. Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent: elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie. Il y a dans cette fièvre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fièvres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septième ou le huitième jour; plus ordinairement entre le douzième & le quinzième; souvent au bout de cinq ou six semaines: cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens sont tout-à-fait lents; & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.



Il en est du terme de la guérison , comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours , & même plutôt , d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont , un peu plus de force dans le pouls , des urines plus cuites , moins d'abattement & de découragement , le cerveau plus net , une chaleur égale , une sueur chaude , médiocrement abondante , sans angoisse , le retour des sens perdus pendant la maladie ; quoique ce ne soit point un mal quand le malade devient sourd , si en même tems les autres symptomes diminuent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse , & il faut long-tems avant que les malades aient recouvrés entièrement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important dans cette maladie , soit pour le malade , soit pour les assistans , que dans aucune autre , de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre , & avoir presque toujours une fenêtre ouverte. 2°. La diette doit être légère & aigre. On peut donner du jus d'oseille avec de l'eau , mettre du jus de citron dans les bouillons farineux , manger des fruits aigres , comme griottes , groseilles , merises , & pour ceux qui sont en état , citrons , oranges , gre-



nades. 3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours. 4° La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement qu'en voyant le malade. 5°. Les lavemens sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux. 6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met deux gros sur une pinte de tisane, ou de la limonade. 7°. Il est important d'évacuer les premières voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matières corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement, après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remède dans les commencemens; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, pourvu qu'il ne soit point survenu d'inflammation particulière, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtième jour. 8°. Après avoir enlevé par ce remède une grande partie des matières qui contribuent à entretenir la fièvre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crème de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remède évacue les matières corrompues, prévient la corruption des au-



tres, chasse les vers qui sont très fréquens dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par en haut & par en bas, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidens bisarres qu'on observe; enfin il fortifie les intestins; & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible. 9°. Si avec la diarrhée la peau est sèche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crème de tartre de l'ipécacuana N°. 39, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Les remèdes N°. 38 & 39 se prennent le matin; deux heures après il faut commencer la portion N°. 40, & la continuer régulièrement de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remèdes N°. 38 ou 39, & on la recommence ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux. 10°. Si les forces étoient extrêmement abattues, & que le malade eut des foiblesses fréquentes & des angoisses, il faudroit donner avec chaque prise de portion un bol N°. 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol vingt grains, ou la grosseur d'une petite fève de *diascordium*, ou, si l'on n'en avoit point, de *thériaque*. 11°. Quand, malgré ces secours, le malade



reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque: quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras au cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment; & s'ils se séchent au bout de quelques jours, on en remet d'autres. Il faut entretenir long-tems un écoulement. 12°. Dès que le mal est assez diminué pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du remède N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès; on continue ensuite à en donner deux doses pendant quelques jours. 14°. Dès qu'il n'y a plus de fièvre, on met le malade au régime des convalescens; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès pour les rétablir plus vite, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothécaireries, comme un excellent stomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chère & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir; mais quand



on veut procurer du sommeil , il y a beaucoup d'autres remèdes , qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense , au lieu du remède No. 42 , continueront à prendre tous les jours , pendant quelques semaines , trois prises du No. 14.

§. 428. L'on a dans les campagnes , sur le traitement de ces fièvres , un préjugé qu'il faut détruire , non-seulement parce qu'il est faux & ridicule , mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin ; pour cela on met ou des poules , ou des pigeons , ou des chats , ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade , après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandant une odeur horrible ; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils sont chargés , qui est la cause de cette infection , mais c'est une erreur ; ils puent , non point parce qu'ils ont tiré le venin , mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & la chaleur , & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient , si on les avoit mis dans tout autre endroit que sur le corps du malade , également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin , ils augmentent la corruption , & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit , & le laisser long-tems dans cet air , pour lui donner une fièvre maligne. Dans le même but , on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux , quoique ce soit toujours un mal , parce que plus il y a d'animaux dans la chambre , plutôt l'air est corrompu , mais cela est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade , respirent le venin qui sort de son corps , & peuvent en être



incommodés , tout comme les personnes qui le soignent ; mais ils n'en font pas sortir : au contraire , en contribuant aussi à corrompre l'air , ils augmentent la maladie. Du faux principe , on tire une fausse conséquence ; on dit que si le mouton meurt , le malade guérira : ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autrefois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fièvres malignes , s'allie avec d'autres maladies , & en augmentent extrêmement le danger : elle se mêle , par exemple , avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidens qui caractérisent la malignité , avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils demandent toute l'attention d'un Médecin ; & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement , qui , dépend , en général , de la combinaison du traitement des deux maladies ; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Fièvres d'accès.*

§. 250. **L**ES fièvres d'accès , que le peuple appelle fièvres tremblantes , „ sont „ celles qui , après un accès de quelques



heures , diminuent sensiblement , ainsi  
» que tous les symptomes , & cessent enfin  
» absolument , de façon cependant que l'ac-  
» cès revient ensuite ». Il y en a toujours  
beaucoup dans tous les lieux , où l'on res-  
pire un air marécageux.

§. 251. Il y en a de plusieurs espèces. El-  
les tirent leurs noms de l'ordre dans lequel  
les accès reviennent. Si l'accès revient tous  
les jours , c'est ou une vraie quotidienne ,  
ou une double tierce. On peut les distin-  
guer l'une de l'autre , en ce que , dans la  
quotidienne , les accès sont longs , & se  
ressemblent tous ; elle n'est pas fréquente.  
Dans la double tierce , ils sont moins  
longs , & il y en a alternativement un plus  
léger & un plus fort. Dans la fièvre tierce ,  
les accès reviennent de deux jours l'un.  
Dans la quarte , ils reviennent seulement  
le quatrième jour ; & le malade a deux  
jours bons. Les autres espèces sont très-  
rares. J'ai vu une véritable quinte ; & une  
véritable septimane , qui revenoit tous les  
dimanches.

§. 252. Le premier accès de fièvre in-  
termittente , attaque souvent dans le tems  
qu'on se croit le mieux portant. D'autres  
fois , il est précédé par un sentiment de  
froid & d'engourdissement , qui dure quel-  
ques jours , avant que l'accès se déclare.  
Il commence par des bâillemens , des las-



titudes , une foiblesse , des froids , des frissons , des tremblemens ; par la pâleur des extrémités , par des nausées , & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vite , foible & petit , & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux , rarement trois ou quatre , il survient une chaleur qui augmente insensiblement , & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge , l'anxiété diminue , le pouls est plus fort & plus grand , la soif est excessive ; le malade se plaint d'un mal de tête violent & d'une douleur dans tous les membres , mais d'une douleur différente de celle qu'il souffre pendant le froid ; enfin , après avoir été dans cette chaleur pendant quatre , cinq , six heures , il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptômes , dont on vient de parler , diminuent , & souvent le sommeil survient. Après ce sommeil , le malade se réveille souvent sans fièvre ; il ne lui reste alors qu'une lassitude & de la foiblesse. Quelquefois le pouls , entre les accès , est dans son état naturel ; souvent il reste un peu plus vite qu'en santé , & ne reprend sa première lenteur que quelques jours après le dernier accès. Un des symptômes qui caractérise le plus particulièrement les fièvres d'accès , c'est la nature des urines que le malade



rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment, qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au-dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du vase.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fièvre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois, précisément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant. L'on a cru remarquer que les fièvres, dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. On distingue les fièvres d'accès, en fièvres de printems ou d'automne. L'on appelle fièvres de printems celles qui régnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; fièvres d'automne, celles qui regnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes, ce ne sont point proprement des maladies différentes; mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Ces circonstances dépendent de la saison & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fièvres de printems sont quelquefois jointes à une



disposition inflammatoire , parce que c'est la disposition des corps dans ce tems-là ; & comme tous les jours , la saison devient plus favorable , elles sont ordinairement assez courtes. Celles d'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité , & comme la saison devient fâcheuse , elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en Juillet , beaucoup plus souvent en Août , & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois : mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août , c'est une misérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août que dans les mois suivans , parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres , qu'elles paroissent plus tard. Ces fièvres s'annoncent quelquefois comme des fièvres putrides , & ce n'est qu'au bout de quelques jours , qu'elles se reglent en fievres d'accès ; mais , heureusement , il n'y a pas de danger à s'y tromper , & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment couleur de brique , & sur-tout la pellicule au-dessus des urines , sont ordinaires dans les fievres d'automne , & manquent souvent dans celles du printemps. » Dans celles-ci , les urines sont d'ordinaire moins rouges , & tirent plutôt sur  
le



» le jaune ; il se forme dans le milieu une  
» espece de nuage ; elles déposent un fé-  
» diment blanc , qui est d'un bon au-  
» gure ».

§. 256. Ordinairement les fièvres d'accès ne sont pas mortelles. Celles de printemps se dissipent même souvent sans aucun remede , après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne , qui durent très-long-tems , & même quelquefois jusqu'au printemps , si on les laisse sans remede , ou si on ne les traite pas bien. Les fièvres quartes sont toujours plus rébelles que les tierces ; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux , quand on a la fièvre , non-seulement elle est très-longue , mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fièvre ne sont pas extrêmement nuisibles ; il arrive même quelquefois , qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé , & détruisent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-tems , s'ils sont longs & violens , ils affoiblissent tout le corps , ils dérangent toutes les fonctions , & sur-tout les digestions ; ils rendent les humeurs âcres , & jettent dans plusieurs



maladies chroniques, entre autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fièvres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès; & c'est toujours dans le tems du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guérison de ces fièvres; c'est le *Kina*, ou *Kinkina*; ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de sçavoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie compliquée avec la fièvre, à laquelle il puisse nuire. S'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers.

Cet admirable remede n'est connu en Europe, que depuis cent vingt ans; nous en avons l'obligation aux Espagnols qui le trouverent au Pérou dans la Province de Quito: la Comtesse de Chinchon fut la premiere Européene, qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne, sous le nom de *Poudre de la Comtesse*. Les maisons des Jésuites en ayant distribué beaucoup, il se répandit sous le nom de poudre des Jésuites; il a été encore connu sous d'autres noms; mais on ne l'appelle aujourd'hui que *Quinquina* ou écorce du Pérou. Il essuia d'abord de très-grandes oppositions; les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison, & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle, avant que les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que, depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede: l'insuffisance des autres fébrifuges dans plusieurs cas, l'efficacité du quinquina, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées, & qu'il opère tous les jours, le nombre de



maladies très-différentes des fièvres, dans lesquelles il est le souverain remède, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien être, la force, la gayeté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin défilé tous les yeux, & on lui donne presqu'unaniment, le premier rang parmi les remèdes les plus efficaces. On ne croit plus (j'entends les gens instruits), qu'il gâte l'estomac, qu'il fixe la fièvre, sans la guérir, qu'il enferme le loup dans la bergerie, qu'il cause le scorbut, l'asthme, l'hydropisie, la jaunisse; l'on est, au contraire, persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les meilleurs remèdes, que quand il est falsifié ou mal ordonné ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempérament quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *idiosyncrasies*), qui en pervertissent l'effet.

§. 259. Dans les fièvres de printemps, si les accès ne sont pas violens, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil, ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade au régime des convalescens. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fièvres, parce que, si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le tems de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fièvre. L'on ne doit



point prendre d'alimens solides , au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fièvre revient , après le sixieme ou le septieme accès , & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin d'être purgé , ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution , on lui donne le quinquina , qui est la poudre N<sup>o</sup>. 14. Si la fièvre est quotidienne , ou double tierce , on en donne trois quarts d'once , ou six prises , entre deux accès ; & comme l'on n'a que dix ou douze , tout au plus quatorze ou quinze heures , il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons , dans tout ce tems-là , entre deux prises.

Quand la fièvre est tierce , il faut en donner une once ou huit prises entre les deux accès ; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte , j'en donne une once & demie de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses. C'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent ; on crie contre le remede , & on le croit inutile , mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'employent. Il faut que la dernière prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent après ces doses de quinquina ,



l'accès manque ; mais soit qu'il manque , ou qu'il revienne , il faut , après que son tems est passé , en redonner la même quantité , qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite , pendant six jours , de donner la moitié de cette dose , entre le tems qu'auroient rempli les accès , s'ils étoient venus ; & pendant tout ce tems-là le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts , le mal de tête très-violent , le visage rouge , le pouls plein & dur ; s'il y a de la toux ; si lors même que l'accès est passé , le pouls conserve de la dureté ; si les urines sont ardentes , la langue fort sèche , il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remèdes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner , dans un jour libre , trois ou quatre prises de la poudre N°. 24 , & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas , on vient au quinquina.

Si le malade , hors même des accès , avoit la bouche mauvaise , du dégoût , des maux de reins , des douleurs de genou , des inquiétudes , de mauvaises nuits , on pourroit le purger , avant que de lui donner le quinquina , avec la poudre N°. 21 , ou la potion N°. 23.



§. 262. Dans les fievres d'automne , si elles s'annoncent continuës , à - peu - près comme les fievres putrides , on fait boire abondamment de la risane d'orge N<sup>o</sup>. 3 , & au bout de deux ou trois jours , si les signes d'embarras dans l'estomac continuent , on donne le remede N<sup>o</sup>. 34. ou celui N<sup>o</sup>. 35. (1). Après ce remede , si les signes de putridité continuent encore , on purge avec plusieurs prises de la poudre N<sup>o</sup>. 24 , & les gens robustes , avec celle N<sup>o</sup>. 21 ; quand la fièvre est tout-à-fait réglée , on donne du quinquina comme §. 260. Mais comme les fievres d'automne sont plus opiniâtres , après l'avoir discontinué huit jours ; quoiqu'il ne soit revenu aucun accès , il faut en redonner encore pendant huit autres jours , trois prises par jour , sur-tout si la fièvre étoit quarte ; & même dans cette espece , je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours. Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure , qui est coûteuse par le prix du quinquina ; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer , comme la seule qui soit certaine , car rien ne peut remplacer le quinquina ; c'est le seul remede sûr , c'est le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu

( 1 ) Voyez §. 241 , les cas dans lesquels on doit employer ce second remede , préféralement au premier.



pendant long-tems de préjugés contraires. L'on croyoit qu'il gâtoit l'estomac ; & pour prévenir cela , on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac , c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux ; & c'est une coutume nuisible , quand on est obligé de le donner souvent , que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions , & qu'il conduisoit à l'hydropisie. On sçait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie , c'est la longueur de la fièvre. Non-seulement le quinquina empêche ce malheur , mais lorsqu'il est arrivé , parce qu'on ne s'en est pas servi , son usage guérit cette maladie. En un mot , s'il y a quelque maladie jointe à la fièvre , quelquefois cela empêche l'effet du quinquina , sans le rendre nuisible ; mais quand la fièvre est seule , il a toujours fait , & fera toujours , tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le quinquina , il faut bien se garder de se purger , la purgation redonneroit la fièvre.

§. 263. La saignée n'est jamais , ou presque jamais , nécessaire dans la fièvre quarte , qui attaque en automne plutôt qu'au printems , & avec des symptomes de putridité , plutôt que d'inflammation.



§. 264. Le malade doit , une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts-d'heures, un petit verre tiede , de thé de fureau , adouci avec du miel , & se promener doucement ; cela dispose à un peu de moiteur , qui rend le froid , & par - là même tout l'accès plus doux. Il doit continuer la même boisson pendant tout le tems du froid ; & quand la chaleur est venue , il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N<sup>o</sup>. 2 , qui est plus rafraîchissante , mais il n'est plus nécessaire de boire tiede , il suffit de ne pas boire trop froid. Quand la sueur est finie , on essuye bien le malade , & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long , on pourroit donner , pendant la sueur , un peu de gruau , ou quelque autre aliment semblable.

§. 265. Quelquefois la premiere dose , & même les premieres doses de quinquina purgent. Ce n'est pas un mal , mais , pendant qu'il purge , il n'arrête ordinairement pas la fièvre ; ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard , & en redonner d'autres , qui cessent de purger , & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoît, on le suspendroit un jour , pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe ; ensuite on le recommenceroit ; & si la diarrhée persistoit , on mêleroit à chaque prise de quinquina , quinze grains de thériaque ; mais



ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler ; toutes les autres choses auxquelles on l'associe , affoiblissent sa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du quinquina , l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités , mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43. trois remèdes de cette espèce , qui sont très-bons , & dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité ; mais d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au quinquina. La limaille de fer , qui entre dans la troisième composition du No. 43 , est très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remède , au milieu de l'hiver 1753, d'une fièvre quarte , un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du quinquina. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime ; & qu'au plus fort de l'hiver , il montoit tous les jours à cheval , & prenoit d'autres exercices en plein air , jusqu'à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent , avec un succès entier , contre les fièvres tierces ; mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes ; c'est de faire suer abondamment le malade , dans le tems que l'accès doit venir. Pour cela il boit trois ou quatre heures avant l'accès , l'infusion du sureau mielée , comme je l'ai



déjà dit, §. 264 ; une heure avant le moment du frisson il se met au lit , & on lui donne aussi chaud qu'il peut le boire , le remede N<sup>o</sup>. 44. J'en ai aussi guéri quelques-unes , & tierces & quartes , en 1751 & 1752 , en donnant de quatre en quatre heures entre les accès , la poudre N<sup>o</sup>. 45 ; mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois , & qu'elle ne guérissoit point aussi promptement , elle affoiblissoit quelques malades , elle leur dérangeoit l'estomac , & deux fois , quoiqu'elle eût guéri la fièvre , je fus obligé de recourir au quinquina , pour rétablir entièrement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux , & réussissent souvent , j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remèdes pour les fièvres ; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer , plusieurs sont dangereux ; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. Un quinquina choisi & fraîchement préparé , est fort à préférer à tous les autres remedes febrifuges.

§. 269. J'ai vu souvent des payfans qui avoient une fièvre d'accès depuis plusieurs mois , & qui avoient employé beaucoup de mauvais remèdes , & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner le remede N<sup>o</sup>. 34 ou 35 ; & ensuite , pendant quel-



ques jours , celui N<sup>o</sup>. 38 ; après cela on leur donne le quinquina (voyez §. 260) ; ou les autres fébrifuges (voyez §. 266 , 267) , après quoi on les met , pendant quelque tems , à l'usage de la thériaque des pauvres (voyez §. 247 art. 13) , afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fièvres d'accès , qu'on appelle *pernicieuses* , dont chaque accès est accompagné des plus violens symptômes : le pouls est petit & irrégulier , le malade excessivement abattu , s'évanouissant fréquemment , ayant des angoisses inexprimables , des convulsions , un assoupissement profond , un délire continuel , des envies d'aller à la selle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal est très-pressant ; le malade peut mourir dès le troisième accès , & passe rarement le sixième , s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre ; & il n'y a qu'un parti à prendre , c'est de lui donner incessamment le quinquina , comme §. 260 , afin de supprimer les accès suivans. Souvent ces fièvres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premières voies. Quand cette complication est bien démontrée , on peut immédiatement après la fin d'un accès donner une prise d'ipécacuada. N<sup>o</sup>. 35. & dès que son effet est



fini on ordonne le quinquina. Mais je m'étends peu sur ces fièvres parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans médecin. J'ai seulement voulu les faire connoître afin que quand elles se présenteroient on fut instruit du danger.

§. 271. La même cause qui produit ces fièvres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fièvres quotidiennes, ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissemens & des envies de vomir très-violentes avec une angoisse inexprimable, des oppressions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouïes sur un œil, la paupière, le sourcil & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoïement continuel. J'ai même vu deux fois un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête couverte par la paupière, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-régu-



lièrement à une certaine heure, durent à peu-près le tems d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure le lendemain ou le surlendemain. Il n'y a qu'un remède qui puisse arrêter ces accès; c'est le quinquina donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remèdes ne suspendent pas même le mal. J'ai guéri avec le quinquina, de ces maux, & sur-tout de ceux des yeux qui sont très-fréquens, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires & une foule d'autres remèdes. Si l'on donne une dose suffisante, le premier accès est très-leger; le second manque; & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fièvre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fièvres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, mâcher tous les jours des grains de genièvre, & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remèdes sont d'une très-grande efficacité pour raccommo-der les



estomacs les plus foibles , pour prévenir les obstructions , & pour faciliter la transpiration ; & comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces fièvres , rien n'en préservera plus sûrement que ces secours , qui sont très-faciles.

---

## CHAPITRE XIX.

*Des Erésipelles , & des Piquûres d'Animaux.*

§. 273. **L'**ÉRÉSIPELLE , que le peuple appelle *le violet* , est quelquefois une maladie très-légère , qui paroît sur la peau , sans que le malade ait eu aucune indisposition ; elle attaque ordinairement le visage , ou les jambes. La peau se tend , devient rude & rouge , mais la rougeur disparoît , si l'on presse avec le doigt , & reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent dans la partie une chaleur brûlante qui l'inquiète , & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours , reste dans son plus haut période un jour ou deux , & diminue ; alors la peau malade tombe en grosses écailles , & tout est fini.

§. 274. D'autrefois c'est une maladie



plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir, qui ne cessent que quand l'érésipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second, ou même le troisième jour. Alors la fièvre diminue & les maux de cœur finissent, mais souvent il reste un peu de fièvre & du dégoût pendant tout le tems que l'érésipelle augmente. Quand elle attaque le visage, le mal de tête continue, jusqu'à ce qu'elle soit sur son déclin, la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-tems qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fièvre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois s'il n'est pas très-bien secouru il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Une érésipelle très-forte sur le col, occasionne une esquinancie qui peut être très-fâcheuse. Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse. Dès que l'érésipelle est un peu forte, elle est cou-



verte de petites pustules pleines d'une eau claire, comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite séchent & s'écail-  
lent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'hu-  
meur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse & formoit des  
croûtes épaisses qui ressembloient presque  
aux croûtes de lait des petits enfans, &  
restoient plusieurs jours avant que de  
tomber. Quand l'érésipelle est violente,  
elle dure quelquefois huit, dix, douze  
jours dans le même état, & enfin elle se  
dissipe par une sueur abondante, qui est  
quelquefois annoncée par un mal-aise  
accompagné de frisson & d'un peu d'an-  
goisse qui dure quelques heures. Pendant  
tout le tems de la maladie, toute la peau  
est très sèche, & même l'intérieur de la  
bouche.

§. 275. Il est rare que l'érésipelle sup-  
pure & quand cela arrive, c'est toujours  
une mauvaise suppuration qui dégénere  
aisément en ulcère. Il y a quelquefois des  
épidémies d'érépelles malignes qui se  
gangrennent aisément.

§. 276. L'érésipelle change souvent de  
place; elle se retire tout-à-coup, le ma-  
lade est mal à son aise, il a des envies  
de vomir, de l'angoisse; l'érésipelle re-  
paroît ailleurs, & il est guéri. Mais si au



lieu de reparoître sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures; & ces changemens funestes arrivent quelquefois sans qu'il soit possible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin. Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries avec un visage allumé & des yeux très-vifs; il devient bien-tôt phrénétique, & meurt léthargique. Si le poulmon est attaqué, l'oppression, l'angoisse, la chaleur sont inexprimables. L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui l'érésiপelle est une maladie habituelle. Si elle attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'érésiপelle dépend de deux causes; d'une humeur âcre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer; & il n'y a rien de tel, dans ces cas-là, que le régime & un usage abon-



dant de nitre & de thé de fureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit beaucoup d'infusion de fureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi gros de nitre; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois gros à la quantité d'infusion de fureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nitre en bol, avec de la conserve de fureau. Ces remèdes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fièvre est très-forte, & le pouls en même-tems fort ou dur, il faut faire une saignée; mais dans cette maladie, il ne faut jamais la faire abondante; il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde & même une troisième si la fièvre est forte comme cela arrive très-souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espèce la nature a quelquefois sauvé les malades, en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres, & un médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter, mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des médecins pour laquelle j'écris; & il



est plus sûr pour eux de multiplier les saignées dans ce cas que d'en faire une trop forte. Ces fièvres érépélateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement. Après la saignée, *on met au régime* ; on donne des lavemens jusqu'à ce que la fièvre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisane N<sup>o</sup>. 3. Quand la fièvre a un peu diminué, on purge avec le remède N<sup>o</sup>. 23 ; ou en donnant tous les matins quelques prises de crème de tartre N<sup>o</sup>. 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause première de ces érépelles violentes. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fièvre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remèdes N<sup>o</sup>. 34 ou 35, qui, par les secousses qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal diminue, mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai remède de la maladie, quand elle occupe cette partie ; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les suites fâcheuses.



Quand après les évacuations , la fièvre continue à être très-forte , il faut donner tous les deux heures & même plus souvent , une cuillerée du remède N<sup>o</sup>. 10.

Il est très-utile , quand le mal est à la tête , de baigner souvent les jambes dans l'eau tiède. L'on doit même s'il est violent appliquer à la plante des pieds des sinapismes. J'ai vu ce remède attirer sur les jambes , au bout de quatre heures , une érésipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur , il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre (voyez §. 279). Il est utile d'entretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont , 1<sup>o</sup>. l'herbe à robert (*geranium robertianum*) , ou le cerfeuil , ou le persil , ou la fleur de sureau. Souvent même , si le mal est léger , il suffit d'y mettre un linge fort doux , que quelques personnes pondrent de farine séchée. 2<sup>o</sup>. S'il y a une bien grande inflammation , & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité , les flanelles trempées dans une forte décoction de sureau , & appliquées tièdes , sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai apaisé par ce remède les douleurs horribles du *feu saint Antoine* , qui est une espèce d'érésipelle ,



mais cruelle , & qui a des caractères singuliers. 3°. L'on emploie aussi , avec grand succès , l'emplâtre d'émail N°. 46 , & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines , cette poudre , les autres poudres vantées dans cette maladie , conviennent surtout quand il survient des petites vessies , une eau qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres , sans quoi elle pourroit écorcher , & même ulcérer la partie. Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou résines , sont très-dangereuses ; elles ont souvent produit la rentrée de l'érésipelle , son ulcération , la gangrene. Si les personnes sujettes à cette maladie , appliquent quelque emplâtre de cette espèce sur la peau , lors même qu'elle est la plus saine , il survient d'abord une érésipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'érésipelle rentre , & se jette sur le cerveau , sur la gorge , sur le poulmon ou autre viscere , il faut faire une saignée , appliquer des vésicatoires aux jambes , & faire boire abondamment du thé de sureau avec le nitre.

§. 283. Les personnes sujettes aux érésipelles habituelles qui reviennent souvent , doivent s'imposer la loi d'éviter le lait , la crème , tous les alimens gras & visqueux , les pâtes , les viandes noires ,



les aromates, le vins épais & fumeux ; la vie sédentaire, les passions vives, & sur-tout la colere, & , s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & sur-tout faire usage souvent de la crème de tartre. Ces attentions sont importantes, parcequ'outre le danger de ces fréquentes éréripelles, elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la vésicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave. Des eaux légèrement purgatives leur sont très-utiles, aussi-bien que le jus des plantes chicoracées comme chicorées, laitues, endives, pissenlit, auxquels on doit ajouter une petite quantité de chélidoine, & du petit lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire une pinte tous les matins pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même-tems de la crème de tartre, & s'ils y mettent du miel.

*Des Piquûres d'Animaux.*

§. 288. Comme les piquûres d'Animaux produisent souvent une espèce d'éréripelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpens vénimeux dans



ce pays, que les vipères. Nous n'avons point de scorpions, qui sont peu venimeux. Les crapauds ne le sont pas. Ainsi les seules piquûres auxquelles on soit exposé, sont celles d'abeilles, de guêpes, de frelons, de cousins, de demoiselles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur érépellateuses très-considérable, qui, si elle est au visage, ferme quelquefois absolument les yeux; elles causent de la fièvre, des maux de tête, des insomnies, des maux de cœur; & si les douleurs sont violentes, des évanouissemens & des convulsions, sans que jamais ces accidens aient des suites funestes. Ils passent naturellement au bout de quelques jours sans aucun secours, mais on peut les prévenir, ou au moins les diminuer & les abrégier, 1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il est resté. 2°. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, art. 1 & 2, surtout l'infusion du sureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque; ou en couvrant le mal d'un cataplasme de mie de pain, de lait, de miel & d'un peu de thériaque. 3°. En faisant prendre quelques bains de pied. 4°. En diminuant un peu les alimens, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleur de sureau



240 DES ERÉSIPELLES.  
nitrée. L'huile appliquée d'abord , empêche quelquefois l'enflure de paroître , & par-là prévient les douleurs.

---

## CHAPITRE XX.

*Des Inflammations de Poitrine , & des Pleurésies fausses & bilieuses.*

§. 285. **L'**Inflammation de poitrine & la pleurésie qu'on appelle bilieuses , sont la même maladie. C'est proprement une fièvre putride , avec un engorgement du poulmon , qui est , ou sans douleur , alors on l'appelle peripneumonie putride ou bilieuse ; ou avec cette douleur de côté qu'on nomme *point* , & on l'appelle pleurésie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies , des maladies inflammatoires du même nom , que j'ai décrites Chap. IV & V , sont un pouls moins dur , moins fort , plus vîte , sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. ( voyez §. 47 & 90 ). La bouche est mauvaise & amere , la chaleur âcre & sèche ; le malade a un sentiment de pesanteur & de malaise , dans les environs de l'estomac , & des nausées ; il a le  
teint



teint moins rouge , que dans les pleurésies & péripneumonies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait, les urines ressemblent à celles des fièvres putrides , & non point à celles des fièvres inflammatoires; il y a très-souvent une petite diarrhée bilieuse & très-fétide. La peau est ordinairement très-sèche , les crachats sont moins épais , moins rouges , mais plus jaunes , que dans l'espèce inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fièvres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation , on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisane d'orge N°. 3 , & des lavemens; & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation , la potion émétique & purgative N°. 34. Mais on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute disposition inflammatoire ou inflammation formée sont entièrement dissipés ; l'employer plutôt , c'est certainement tuer le malade , & il est affreux d'irriter , d'agiter par un vomitif, un poulmon enflammé & rempli de trop de sang, dont les vaisseaux crévent par le seul effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours , avec le remède N°. 23. La poudre N°. 25 réussit aussi très-bien comme vomitif. Si la fièvre devient très-forte , il faut donner



beaucoup de la potion N<sup>o</sup>. 10. Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fièvres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici (à Lausanne) en 1753 ; & le traitement que je viens de proposer réussit très-bien. Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles, quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poulmon avec fièvre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printems que dans une autre saison. Les vieillards, les enfans foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles & particulièrement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées ; surtout si elles se sont donné peu de mouvement, pendant l'hiver ; si elles ont vécu d'alimens visqueux, farineux, gras comme pâtes, chataignes bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont pris un caractère d'épaississement visqueux, elles circulent avec peine ; & quand au printems, la chaleur ou l'exercice augmente la circulation tout-à-coup,



les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poulmon l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. quand les circonstances, dont j'ai parlé, ont précédé. 2°. Par les symptomes qui la précèdent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légère oppression quand il se donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaise humeur, le visage est plus rouge qu'il ne devrait être, il a du penchant au sommeil, dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appetit. 3°. Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu, le pouls est foible & assez vite, les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois elles sont en petite quantité & assez rouges; il ne touffe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir, il a des momens de rêveries, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, surtout chez



les vieillards , cet état finit tout - à - coup par un évanouissement mortel. D'autres fois l'oppression & l'angoisse augmentent, le malade ne peut respirer qu'assis, & avec un travail cruel, le cerveau s'embarrasse tout-à-fait, le pouls est très-vîte & très-petit, cet état dure quelques heures, & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse ; premierement, parce qu'elle attaque des sujets dont le tempéramment n'a souvent pas assez de force pour soutenir la violence des accidens : en second lieu, parce qu'elle est prompte ; car on meurt quelquefois dès le troisième jour, & on passe rarement le septième, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs, s'il y a des raisons pour employer un remède, il y en a souvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire se réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé, si le pouls a de la dureté, & en même tems de la force, si le tems est sec, & que le vent du nord domine, on doit faire une saignée raisonnable ; mais si la plûpart de ces circonstances manquoient, elle seroit très-nuisible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux bannir la saignée que de l'admettre.



tre. 2°. L'on débarrasse l'estomac & les intestins, des matieres glaireuses qu'ils contiennent; & les remèdes qui réussissent le mieux, sont le remède N°. 35, quand il y a des symptômes qui indiquent un grand besoin de vomir & qu'il n'y a pas d'inflammation; ou celui N°. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remède agit. 3°. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de tisane N°. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre. 4°. On donne de deux en deux heures, une tasse de la potion N°. 8. 5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir aux trois derniers remèdes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Lorsque cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remet-



tent pas toujours entierement ; & si l'on ne prend pas des précautions , ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poulmon , mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur inflammatoire , qui se jette sur ces parties , & qui , y produisant des douleurs très-vives , qui ressemblerent à celle qu'on appelle *point* , a fait donner ce nom à la maladie. On croit ordinairement parmi le peuple , & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre , qu'une *fausse pleurésie* est plus dangereuse qu'une véritable , mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson , & presque toujours accompagnée d'un peu de fièvre , d'une petite toux , & d'une légère difficulté de respirer , qui naît , aussi bien que la toux , de ce que le malade , souffrant dans les mouvemens de la respiration , les diminue autant qu'il peut , ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poulmon ; mais il n'a ni l'angoisse , ni les autres symptomes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades , presque sur toute la poitrine , & jusques à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.



Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur est si forte, que le malade fait des efforts pour ne pas respirer ; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatismale, se jette sur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme ( voyez §. 168, 169, Après la saignée, ou les saignées, un vésicatoire sur l'endroit malade produit souvent un très bon effet : c'est véritablement l'espèce de pleurésie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la première saignée, souvent il se termine le troisième, le quatrième, ou le cinquième jour, par une sueur abondante ; rarement il passe le septième. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une transpiration arrêtée ; alors, si d'abord avant que la fièvre ait paru, & ait eu le tems d'enflammer le sang, on donne une infusion de faltran ou vulnéraires de Suisse, elle guérit très-promptement le mal en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remède la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste,



toutes les années, à plusieurs payfans ; qui trompés par une fausse ressemblance, emploient hardiment ce remède dans les vraies pleurésies & fluxions de poitrine inflammatoires.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Des Coliques.*

§. 296. **L'**ON donne ordinairement le nom de colique à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre, mais je n'entens ici, par ce mot, que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux. Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes. Je ne parlerai que du petit nombre d'espèces, qui sont les plus communes. J'ai prouvé plus haut, que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire suer ; on tue dans les coliques, en voulant toujours chasser les vents, avec des liqueurs spiritueuses.

### *Colique inflammatoire.*

§. 297. L'espèce de colique la plus violente, & la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac, ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une



douleur violente dans le ventre , la douleur augmente par degrés , le pouls devient vite & dur , le malade sent une chaleur brûlante dans tout le ventre ; quelquefois il a une diarrhée aqueuse , d'autre fois il est plutôt resserré , & il a des vomissemens , ce qui est très-facheux ; le visage devient rouge , le ventre se tend , on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade , qui a , outre les douleurs , une inquiétude extrême. L'altération est très-grande , & la boisson n'étanche point la soif , la douleur s'étend souvent jusques aux reins , où elle est très-vive , le malade urine peu , les urines sont brûlantes & rouges , il n'a pas un instant de sommeil , quelquefois il a des momens de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal après que les douleurs sont parvenues au plus haut point , le malade commence à se plaindre moins , le pouls devient moins fort , moins dur , mais plus vite , le visage perd de sa rougeur , bientôt il pâlit , & le tour des yeux devient livide , le malade tombe dans une rêverie sourde , il perd entièrement ses forces , le visage , les mains , les pieds , tout le corps , excepté le ventre , se refroidissent , la peau du ventre devient bleuâtre , il survient des foiblesses , & le malade périt. Il survient souvent , un mo-



ment avant la mort, une évacuation abondante par les selles de matieres extrêmement fétides, & c'est, pendant cette évacuation, que l'on meurt avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir, c'est 1°. de faire une très-grande saignée du bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissemens; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il la faut réitérer deux heures après. 2°. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve ou d'orge & de l'huile.

3. On fait boire au malade beaucoup de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve ou de celle d'orge, toujours tièdes. 4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiède, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont féches presque d'abord. 5°. Si le mal s'opi-



naître, on met le malade dans un bain d'eau tiède, dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fièvre est cessée, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux; deux onces de manne & deux gros de sel de Sedlitz, ou de sel végétal dissous dans un verre de petit lait, purgent ordinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs; la manne seule suffit pour les personnes délicates, & tous les purgatifs âcres feroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux après cette maladie.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes; souvent aussi elle est la suite des autres coliques maltraitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu nombre de fois ces coliques naître après les remèdes chauds. (voyez-en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revin-



rent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnés que par des vents, & espéra les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouïes, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda de grand matin: le poulx étoit fort, vîte, dur, le ventre rendu, les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presque entièrement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes; & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines qui se troublèrent, déposèrent; & elle guérit. Je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie.

Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté ou skirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & on doit croire qu'il s'en forme un,



quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois indiquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premières selles. Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou maltraité, peut conduire à une fièvre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici, & qui est presque toujours mortel.

*Colique bilieuse.*

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est



assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est pas fort, ni très-dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes; la bouche est amère; les vomissemens ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matières jaunes; souvent l'on a des vertiges ou engourdissemens.

§. 303. On guérit cette colique 1°. par des lavemens de petit lait & de miel; ou si l'on n'a pas de petit lait, par celui du N°. 5. 2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel. 3°. En donnant d'heure en heure une tasse du remède N°. 32; ou si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crème de tartre aux mêmes distances. 4°. Les fomentations d'eau tiède & le demi bain, sont aussi très-favorables. 5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation. 6°. L'on ne donnera de nourriture que



quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'o-feille. 70. Après avoir beaucoup délayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui No. 47, est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par l'usage habituel de la poudre No. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses & le lait.

*Coliques d'Indigestion. Indigestions.*

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des alimens mal-sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espèce par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les espèces précédentes, qui sont sans fièvre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de vertiges ou d'étourdissemens, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.



§. 306. Elles ne font jamais dangereuses , à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus. Il n'y a qu'une seule chose à faire , c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède. Il y en a plusieurs également bonnes , comme l'eau tiède , ou pure , ou un peu sucrée , ou un peu salée , du thé de fleurs de camomille peu chargé , celui de sureau , de mélisse , du thé ordinaire ; il importe peu lequel , pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent ou par les vomissemens , ou par une diarrhée abondante. Plus ces évacuations sont promptes & copieuses , plutôt le malade est foulagé.

Si le ventre est fort rempli , & qu'il ne se fasse pas de débouchement , il faut donner des lavemens avec de l'eau tiède & du sel. L'on aide aussi le dégagement des matieres , en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité ; alors le mal se dissipe sans évacuation , quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac , elles deviennent moins vives , & le malade est moins angoissé , dès que les matieres ont passé dans les boyaux , qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la



cessation des douleurs , il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris , qu'on dissipe , en donnant quelques prises de la poudre N<sup>o</sup>. 24 , & beaucoup d'eau fraîche. L'essentiel , c'est de ne prendre aucune nourriture , qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection , de la thériaque , de l'eau d'anis , de celle de genievre , du vin rouge pour arrêter les évacuations ; il n'y a pas de pratique plus funeste ; ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade ; les arrêter , c'est ôter la planche à celui qui se noye ; & si l'on réussit , on le jette dans quelque fièvre putride , ou dans quelque maladie de langueur , à moins que la nature plus sage , ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose , & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion , sans douleurs de colique bien sensible , mais avec de violens efforts pour vomir , une angoisse inexprimable , des défaillances , des sueurs froides : souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui faist le malade tout-à-coup : il perd l'usage de tous ses sens , le visage est pâle , défait , il a quelques hoquets , plutôt que des efforts pour vomir ; ce qui , joint à la petitesse du pouls , à ce que la



respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac gonflé, rendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre No. 34. dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié, & si, au bout d'un quart-d'heure elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

*Colique venteuse.*

§. 309. Tous nos alimens & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; S'ils ne se digèrent pas assez vite, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou si les intestins se ferrant dans quelque point de longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces



Vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule, mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & sur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptomes. On la connoît par les causes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fièvre, ni chaleur, ni altération, parce que le ventre est gros sans dureté, qu'il est inégalement gros, parce qu'il se forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le soulage, & que quand il en rend par en haut ou par en bas, il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle se dissipe par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'alimens ou de boissons pleines d'air, comme le moût ou vin muté ou prompt, la biere, quelques fruits, quelques légumes. On la guérit par des lavemens, en frottant le ventre avec des linges chauds, & en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de fleurs de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection d'hyacinthe, ou même de



thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, (mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse) donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de colique; c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on y doit remédier, sans quoi la santé se déränge, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

*Colique après le froid.*

§. 312. Quand on a eu très-froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué: peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remèdes chauds & spiritueux sont très-nuisibles; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiède pendant long-tems, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de sureau. La guérison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavemens. Une femme s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché pendant un



tems fort chaud, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira: on m'appella le troisième jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, donner un lavement d'eau tiède, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiède; faire boire abondamment d'une infusion de fleurs de tilleul avec un peu de lait, donner ensuite un grain d'opium; & si le mal ne cédoit pas, mettre aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remèdes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne sçait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours qui ne peuvent nuire à aucune espèce, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavemens réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiède, ou de thé de fureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiède sont à préférer à toutes les autres.



§. 314. Je n'ai rien dit des huiles ; parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'espèces de coliques , & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainsi je conseille de n'en point faire du tout usage , parce qu'elles peuvent nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan , je ne dois pas traiter des coliques de cette espèce qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés le plus souvent par des obstructions dans les viscères du bas-ventre , ou par quelque autre vice , surtout dans les organes qui servent à la préparation de la bile , ils doivent 1°. éviter avec le plus grand soin les remèdes violens , âcres , échauffans , les émétiques , les forts purgatifs , les élixirs. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte , au moyen de quelque remède spécifique , & les regarder comme des charlatans , entre les mains de qui il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact , & d'un long usage de remèdes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement à l'esprit , qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal , & que leurs maux , étant de ceux



qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux que les traitent, ils doivent consulter un Médecin. Voyez les coliques particulieres aux femmes & aux enfans, dans les chapitres où on traite de leurs maladies.

*Fin du Tome I.*



la exigence la plus de connaissance de la  
tendance dans ceux qui se trouvent, la loi-  
est complétée par la loi. Voyez les co-  
lques particulières à la fin de la loi en-  
ant, dans les chapitres on en traite de la même  
manière.

## Fin du Tome I.











